

LES

## BARRIÈRES

DE PARIS

DRAME POPULAIRE EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. CARMOUCHE ET J. GABRIEL,

Musique de M. MANGEANT, Décors de MM. BOUILLIER et MONET ;

Représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de la Gaîté  
le 27 mars 1852.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1852

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE BARON DE MARSHALL, riche capitaliste.....	MM. MATIS.
MÉDARD, employé de l'octroi de Passy.....	LINVILLE.
CYPRIEN, ouvrier ébéniste.....	AUBÉE.
MERLUCHET.....	SURVILLE.
LE PÈRE MARTEL, sergent à l'hôtel des Invalides.	DESHAYES.
AGÉNOR DE MARSHALL, jeune homme à la mode.	BONDIS.
M. DERBIGNY, notaire à Paris.....	SANDR.
BEC-DE-GAZ.....	GALBERT.
DELAUNAY, riche ébéniste.....	JULLIAN.
WILLIAMS, domestique d'Agénor.....	ALEXANDRE.
FRANÇOIS, vieux domestique du baron.....	BACHELET.
UN DANDY.....	Léon.
UN INSPECTEUR D'OMNIBUS.....	MARCEVILLE.
UN GARÇON marchand de vins.....	
UN EMPLOYÉ.....	AUBRY.
UN PALEFRENIER.....	
UN CONTROLEUR de l'octroi.....	
BLANCHEVILLE.....	RICHÉ.
UN MARCHAND DE CHEVAUX.....	DUBOIS.
MARGUERITE GRANDIN.....	M <sup>mes</sup> DUREY.
THÉRÈSE, sa fille, couturière.....	LAURENTINE.
CAMÉLIA, écuyère à l'Hippodrome.....	LAGRANGE.
LA MÈRE BRIGNOLLES, marchande de vins.....	JEULT.
UN DÉBARDEUR.....	ROSS MEYER.
UNE NOURRICE.....	PAULINE.
UNE COSTUMIÈRE.....	
PROMENEURS, OUVRIERS, GABELOUS, RÔDEURS DE BARRIÈRES, MASQUES, SOLDATS, MARCHANDS DE CHEVAUX.	

*La pièce commence dans l'automne, en 1851.*

S'adresser, pour la musique et la mise en scène, au Théâtre de la Gaité,

# ACTE I.

## Premier Tableau.

### BARRIÈRE DE PASSY.

Le théâtre représente l'extérieur de la barrière dite des Bons-Hommes ; à gauche, le bâtiment de l'octroi ; auprès de la grande grille, le bureau des omnibus. Au premier plan à droite, un cabaret avec cette enseigne : La mère Brignolles, marchande de vins, au *Bon Roulier* ; Table devant la maison. — Au lever du rideau, la scène est animée. Les employés de l'octroi visitent des paquets. L'inspecteur des omnibus cause avec des voyageurs qui attendent la première voiture. Une servante de cabaret range la table devant la maison de la mère Brignolles.

### SCÈNE I.

EMPLOYÉS DE L'OCTROI, à la grille. HOMMES ET FEMMES, entrant à Paris. SOLDATS DU POSTE, qui s'arrêtent.

1<sup>er</sup> EMPLOYÉ, à une femme, qui porte une hotte.

Qu'est-ce que vous avez là-dedans, grosse mère ?

LA BLANCHISSEUSE.

C'est du lingé, mon petit père.

L'EMPLOYÉ.

Passez, jolie blanchisseuse. (*À une autre femme, qui porte un panier.*) Et vous, la grande ?...

LA CUISINIÈRE.

Des légumes pour le pot-au-feu de nos bourgeois de Chaillot.

L'EMPLOYÉ.

Je prendrais volontiers un bouillon avec ces légumes-là. (*Il lui pince le menton.*)

LA CUISINIÈRE.

Laissez donc ça, gabelou !

L'EMPLOYÉ.

Passez, cordon bleu !...

MÉDARD, dans la coulisse.

C'est bon, animal, mettez ça sur ma note... (*Il paraît sortant du cabaret.*)

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, qui le suit.

Monsieur Médard !...

MÉDARD, *voulant esquiver l'entretien.*

Bonjour, bonjour, mam' Brignolles... ça va bien, merci...  
Faut que j'aïlle à mon poste.

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

Écoutez-moi donc !...

MÉDARD.

J'suis fonctionnaire public... si l'on me voyait flâner, on s'en plaindrait à la chambre...

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, *avec humeur.*

Dame ! on ne peut pas vous parler quand vous mangez...

MÉDARD.

Non, ça me distrait,

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

Mais puisque vous avez fini ?...

MÉDARD.

Oh ! les jours du marché de Poissy... les bœufs, les moutons, les veaux... tout ça me réclame.

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, *s'animant.*

Moi aussi, je vous réclame, et je vous préviens que je mettrai arrêt sur vos appointements.

LE PREMIER EMPLOYÉ, *aux autres, s'avançant.*

Le voilà, Médard... Qu'est-ce qu'il y a donc ?

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

Il y a que monsieur vient, tous les jours, faire des écots comme un chef de division !...

MÉDARD, *avec dédain.*

Pour un mémoire de quatr' sous !

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, *l'interrompant.*

Chacun connaît ses affaires... Je ne peux pas faire des crédits de 45 francs !...

MÉDARD.

Laissez-moi donc... Je vous parie que vous êtes plus riche que moi !

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

Richel richo !... v'là le refrain de tous les mauvais payeurs...  
(*Montrant l'autre employé, qui s'est avancé.*) Monsieur Morel me connaît... et quand on a trois enfants à élever...

MÉDARD, *brusque et sombre.*

Est-ce que j'ai besoin que vous me parliez de vos enfants ?... fallait pas en avoir !

L'EMPLOYÉ.

Allons, allons, pas de bruit... le contrôleur est là... Il vous a demandé depuis une demi-heure...

MÉDARD.

Qu'est-ce qu'il a encore à me dire, le contrôleur?... veut-il faire augmenter mon traitement?

L'EMPLOYÉ.

Pas tout à fait... Il a grogné de votre absence... il s'est mis à écrire... et je crois bien qu'il fait un rapport sur votre compte.

MÉDARD.

Il ne vient ici que pour m'espionner.

L'EMPLOYÉ.

Taisez-vous donc, mauvaise tête... Venez à votre poste et ne marronnez plus. (*Ils vont au fond et restent près de la barrière, à ce moment, Cyprien arrive par la deuxième coulisse de droite, qui est censée conduire à Passy.*)

## SCÈNE II.

CYPRIEN *entre avec ses outils, en regardant derrière lui.*

La!... le patron m'a dit : Mon petit Cyprien, tu m'attendras barrière de Passy; j'ai fait tout ce qu'il m'a dit, et même plus, car j'ai reçu cinq francs de pourboire de M. le comte Agénor, qui vient de mettre pour dix mille francs de meubles à Beauséjour, dans une maison grande comme la main... une bonbonnière... pour sa maîtresse... Est-on heureux, quand on est riche, de dire à une petite femme qu'on adore : Qu'est-ce que vous désirez, mon bijou?... parlez... faites-vous servir... je suis là pour payer les factures!... (*Avec élan.*) Ah! ma bonne petite Thérèse, que j'aime tant et qui m'aime bien aussi... pourquoi n'ai-je pas les moyens?... tu porterais des chapeaux de satin jaune, avec des plumes vertes, grandes comme ça!... des manteaux de velours bleu, avec des dentelles blanches!...

## SCÈNE III.

CYPRIEN, MÉDARD, *sortant du bureau.*

MÉDARD, *qui regarde Cyprien de loin.*

Je ne me trompe pas... c'est mon ancien rival près de la jolie Thérèse!

CYPRIEN, *à lui-même, continuant.*

Et elle aurait des meubles en ébène, en citronnier, en bois de rose... je les lui ferais moi-même.

MÉDARD, *s'approchant par derrière et lui frappant sur l'épaule.*

N'avez-vous rien à déclarer?

CYPRIEN, *se retournant.*

Qu'est-ce que?... Tiens ! ce farceur de Médard?...

MÉDARD, *d'un air amical et riant.*

C'est frère Cyprien... Y a-t-il des temps qu'on ne s'est vu?...  
Que fais-tu donc ce matin à Passy ?

CYPRIEN.

J'attends le bourgeois... et je suis comme la sœur Anne, je ne vois rien venir.

MÉDARD.

Tu es toujours dans l'acajou !... moi, je n'ai pas pu y mordre... ça m'a semblé trop dur.

CYPRIEN.

Pardine ! il a essayé huit jours !...

MÉDARD, *lui tapant dans la main.*

Quand on pense que, l'année passée, nous étions comme les deux doigts de la main... et quelles jolies parties de campagne nous faisons tous les trois, avec ta bonne amie !... Te rappelles-tu la fameuse partie dans le bois de Romainville?... le jour où nous avons rencontré ton père, et que, dans la crainte d'un galop, tu nous as dit : Allez tous deux, je vous retrouverai ?...

CYPRIEN.

Pardi ! si je m'en souviens... c'est ce jour-là où tu as manqué d'être empoigné par le garde champêtre qui t'avait cherché des raisons...

MÉDARD.

Il voulait m'empêcher de couper des branches pour me faire une canne. Aussi, je vous l'ai tambouriné ! (*Geste de coups de poings.*) Et si mam'selle Thérèse ne me l'avait pas ôté des mains...

CYPRIEN.

Ouf... c'te pauvre fille... elle en a perdu sa bague... une jolie alliance en or que je lui avais donnée. (*Ici, Médard baisse la tête.*) A-t-elle pleuré de chagrin ! et sa colère, quand tu lui soutenais qu'elle ne l'avait pas emportée !...

MÉDARD.

Je le croyais !... (*A part.*) Il ne se doute pas que je l'ai encore. (*Haut.*) Ah çà, nous restons là, sur nos pieds, comme des grues... Viens donc ; il y a ici, chez la mère Brignolles, un petit mâcon qui fait claquer le palais et bénir la vendange !

CYPRIEN.

Merci ; c'est donc toujours ton faible, toi ?...

MÉDARD.

Oui, c'est drôle que j'aime autant le vin, pour avoir été trouvé dans l'eau !... mais faut bien que l'homme ait ses amours... Je

n'ai pas comme toi une Thérèse... A propos?... elle va pas mal?

CYPRIEN, *bas*.

Comme un charme!... La mère et l'enfant se portent bien!...  
(*Avec joie.*) Il a déjà trois mois, mon héritier! et nous allons bientôt baptiser monsieur!...

MÉDARD.

A ton nom?

CYPRIEN.

Eh bien! quoi donc? au tien?

MÉDARD.

Tiens! je le voudrais!

CYPRIEN.

Ah! je sais bien que ma Thérèse te revenait assez... mais ça n'était pas pour toi... ça t'a passé devant le nez.

MÉDARD, *à part*.

Si tu crois que j'y ai renoncé!... (*Haut.*) Ainsi, comme ça, tu vas te charger du moutard, à tes frais, à ton compte!...

CYPRIEN.

Ah! dame! ça sera un peu lourd, mais!...

MÉDARD.

Fais donc comme monsieur mon papa, que je n'ai jamais connu, et qui ne m'a pas seulement étiqueté.

CYPRIEN.

Est-ce possible?... (*appuyant*) et vrai? tu ne sais pas si tu es le fils d'un agent de change ou d'un maçon?...

MÉDARD, *avec dureté*.

Bah! ça m'est bien égal... ça ne m'a pas empêché de grandir!...

CYPRIEN.

Le bon Dieu fait pousser tout ce qu'il sème... Et tu as grandi comme l'herbe des champs, à l'aventure!

MÉDARD.

Ce qui fait que je n'ai jamais pu vivre qu'au grand air!...

CYPRIEN, *hochant la tête*.

Ah! oui... en chippant des pommes, des marrons... et que tu te fais ramasser avec des petits vagabonds qui n'avaient ni feu ni lieu... (*Mouvement de Médard.*) Tu me l'as conté!... Et il faut qu'un monsieur riche vienne demander au tribunal à se charger de toi.

MÉDARD.

Oui, une espèce de vieux baron allemand, qui, au lieu de me garder chez lui, me met à la colonie de Petit-Bourg!... Heureusement que je m'en suis échappé, et j'ai trouvé à servir de domestique chez un chef des contributions indirectes...

CYPRIEN, *hochant la tête.*

Qui, pour se débarrasser de toi, t'a fait entrer dans l'octroi!

MÉDARD, *avec ennui.*

Jc crois que je n'y ferai pas encore de vieux os.

CYPRIEN, *avec chaleur, se croisant les bras.*

Eh bien! c'est donc un sort tout ça?... Et tu me ferais croire que, dans le fond, tu n'en veux pas à l'auteur de tes jours, à celui qui t'a mis au monde?

MÉDARD, *d'une voix sombre.*

Oh! que si, je lui en veux!... j'en ai là de la haine contre lui... et si jamais je le connaissais...

CYPRIEN, *vivement.*

Alors, pourquoi donc que tu me conseilles d'en faire autant à l'égard de mon petit?

MÉDARD, *avec colère.*

Pourquoi? pourquoi? (*Se modérant.*) Parce que tu n'es qu'un ouvrier, que tu n'as pas le moyen de prendre une charge comme ça... travailler pour la mère, pour l'enfant, pour la nourrice!...

CYPRIEN.

Thérèse gagne de l'argent... sa mère est en Allemagne pour toucher des fonds. Et puis mon père a quelque chose de placé pour moi... Quand je lui aurai conté l'affaire, il me donnera une dot, et je m'établirai...

MÉDARD, *avec un rire amer.*

Ah! tu te marieras?... tu veux te mettre la corde au cou?... à ton aise, mon garçon... ça te regarde... Moi, c'était par intérêt... dans la crainte que tu ne t'enfonces!... (*Ici deux commissionnaires, qui portent un brancard lourdement chargé, se présentent à la barrière pour entrer à Paris.*)

L'EMPLOYÉ, *appelant.*

Allons donc, monsieur Médard... soyez donc à vot' affaire.

MÉDARD.

C'est bon, on y va!... Sans rancune, Cyprien... Ne m'oublie pas auprès de Thérèse... Et pour le baptême, si tu veux m'inviter... je tâcherai d'avoir *campo*.

CYPRIEN.

Adieu, Médard; nous verrons...

#### SCÈNE IV.

CYPRIEN, DELAUNAY, *qui vient de Paris.*

CYPRIEN, *à lui-même.*

Si je l'écoutais pourtant!...

DELAUNAY, *gaiement, de loin.*

Là!... j'en étais sûr!... J'avais dit à ma fille, en quittant la

maison : Je te parie que Cyprien aura fini plus tôt que moi !...

CYPRIEN.

Ma foi, monsieur Delaunay... vous m'avez appris à être expéditif...

DELAUNAY.

Tu as mis tout en place dans la maison de mademoiselle Camélia ? Il n'est pas arrivé de malheur aux meubles ?...

CYPRIEN.

Rien n'a cloché... Et monsieur le comte Agénor a trouvé tout magnifique et pas cher !...

DELAUNAY.

Ah ! pardi !... un panier percé, qui jette l'argent par la fenêtre... Il n'a pas encore fini de me payer son logement de la rue Vendôme.

CYPRIEN.

Oh ! mais, il paraît que son oncle est un fameux richard ?...

DELAUNAY.

C'est égal, j'irai le relancer demain matin... Ah çà... (s'essuyant le front) dis donc... es-tu comme moi ?... J'ai bien chaud... nous allons nous rafraîchir. (Il passe à droite.)

CYPRIEN.

Avec plaisir... (A lui-même.) Je ne refuse jamais celui-là. (Il pose à terre son paquet d'outils.)

DELAUNAY, appelant en frappant sur la table avec sa canne.

Hé ! la maison !

#### SCENE V.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, une bouteille à la main.

Voilà, messieurs... qu'est-ce qu'il faut vous servir ?...

DELAUNAY.

Du meilleur... Beauce première !... (Ils se placent à une table.)

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, qui paraît étonnée.

Du beauce ?... Justement, en voilà que j'allais monter au premier, pour des entrepreneurs de bâtiment.

DELAUNAY, sourit en la regardant.

Ah ! comme ça se trouve !

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, plaçant deux verres, à part.

Parce qu'on n'a pas de beauce en ne peut pas renvoyer les pratiques... (Elle rentre.)

#### SCENE VI.

DELAUNAY, CYPRIEN, à table. LES EMPLOYÉS DE L'OCTROI, près de la grille.

DELAUNAY, en s'asseyant.

La ! tous les deux, face à face... Ecoute-moi, Cyprien, te rap-

pelles-tu le jour où je vois entrer dans ma fabrique un brave sergent-major invalide, qui m'apportait une lettre de recommandation du caissier de l'hôtel?... et qui me présente un petit tambour en bonnet de police?... L'invalide, c'était le père Martel... et son fils, le petit tapin, c'était toi!

CYPRIEN.

Parce que les fils d'invalides ont le droit d'être tambours!... (Riant.) Là, c'est les enfants qui font marcher les papas!

DELAUNAY, qui vient de boire.

Le petit tambour me dit, la main au bonnet : (D'une voix d'enfant.) Monsieur, j' voudrais bien devenir ébéniste...

CYPRIEN.

Le brave sergent vous fait : (D'une voix rude.) Oui, monsieur, ce gamin-là n'aime pas la profession de soldat!... Au lieu d'être gâte-chair, il veut être gâte-bois... Voulez vous le prendre en apprentissage, et lui donner vot' état?

DELAUNAY.

Je ne lui ai dit qu'un mot... Et je t'ai gardé... Combien y a-t-il de cela?...

CYPRIEN, se grattant le front.

Attendez donc... J'ai quitté le service militaire à douze ans... J'en ai vingt et quelques jours... Nous sommes en 1851...

DELAUNAY.

Voilà donc huit ans que je t'aime, que je te connais... tu as toujours été rangé, économe, studieux... Tu es devenu un excellent ébéniste, mon premier ouvrier... Je dois une partie de mes bonnes affaires à ton habileté, aux soins que tu donnes à la direction de mes ateliers... Je te dois la médaille d'or qui m'a été accordée à l'exposition de l'industrie...

CYPRIEN, avec modestie.

Ah! ah!... Monsieur Delaunay!

DELAUNAY.

C'est la vérité... Réponds-moi donc, as-tu jamais songé à ton établissement, à ton avenir?

CYPRIEN.

Ma foi, pas beaucoup; quand on est heureux dans le présent...

MÉDARD, sortant de l'octroi, une sonde sous le bras.

Cyprien qui boit là-bas, quand il m'a refusé... Ah! c'est son ébéniste. (Il reste à distance et s'appuie contre le mur.)

DELAUNAY, à Cyprien.

Eh ben! si tu n'as pas pensé à ton avenir, d'autres y pensent. J'ai formé le projet de changer ton sort, de faire ta fortune!

MÉDARD, à part, écoutant.

Sa fortune?...

CYPRIEN, surpris.

Que dites-vous donc là, monsieur Delaunay ?

DELAUNAY.

Oui, mon ami... Je ne suis plus jeune, je commence à me fatiguer, j'aurais besoin d'un associé, et avant que l'heure de la retraite ait sonné pour moi, je veux me choisir un successeur...

CYPRIEN, troublé.

Oh ! mais... Je n'ose pas encore vous deviner...

DELAUNAY.

Laisse-moi finir. Depuis trois mois que j'ai retiré ma fille de pension, tu sais ce qu'elle vaut, tu la connais... aussi, c'est ma vie !

CYPRIEN.

Mademoiselle Léonie ?... Ah ! oui... elle peut se flatter d'être aimée, celle-là !...

DELAUNAY.

Moi, je ne suis pas de ces gens qui se méconnaissent, et, parce qu'ils ont de l'argent, s'imaginent que des gendres, du grand numéro, leur font trop d'honneur, quand ils veulent bien manger la dot de leur fille !... Du tout... je veux donc lui donner un bon mari d'abord, plus tard, à ma maison un bon chef ! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Et voilà l'un et l'autre !

CYPRIEN.

Qu'entends-je ! moi, monsieur Delaunay ! moi !

MÉDARD, à part.

Cet imbécile-là est né coiffé !

DELAUNAY.

Toi-même, mon brave Cyprien !...

CYPRIEN, très-ému.

Ah ! monsieur Delaunay !... est-ce que mademoiselle Léonie sait ça ?...

DELAUNAY.

Ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne... Tu connais sa douceur, sa soumission ! (*Il se lève.*)

CYPRIEN, embarrassé.

M. Delaunay, vous êtes le meilleur des hommes, mais je ne suis pas digne...

DELAUNAY.

Par modestie... tu vas vouloir te faire tirer l'oreille. Eh ben ! on te la tirera. (*Il frappe et paye M<sup>me</sup> Brigolles, pendant ce qui suit.*)

CYPRIEN, *à part.*

Est-ce possible ? mais, grand Dieu ! Et Thérèse ?... je la quitterais ! et son enfant !...

MÉDARD, *à part.*

A-t-il de la chance ! Il ne m'en viendrait pas une pareille ! (*Il s'éloigne.*)

CYPRIEN, *à part.*

Que lui dire ? refuser cette fortune ! Ah ! ma tête se perd !..

DELAUNAY, *se rapprochant de Cyprien.*

Dis donc, le père Martel, qui est là-bas aux Invalides, il ne se doute pas de ce que nous disons là, hein ?...

CYPRIEN.

Oh ! Dieu ! puisque moi-même...

DELAUNAY, *lui prenant le bras.*

Est-il drôle !... on croirait qu'il a appris un malheur !... Gros enfant !.. Allons, venez, monsieur mon gendre !... (*Il s'éloignent et entrent à Paris par la grille de la barrière, Médard les suit des yeux.*)

#### SCÈNE VII.

MÉDARD, *seul, tristement.*

Oh ! si pourtant, j'avais eu un père, qui m'eût mis en apprentissage, c'est peut-être moi que monsieur Delaunay choisirait au lieu de Cyprien... Eh ! mais, j'y pense... il va donc planter là Thérèse !... que, moi, je ne puis parvenir à oublier !.. oui... c'est bien clair... Cyprien ne peut pas refuser un établissement si beau... il l'abandonnera... si je pouvais profiter ?... oui... en me présentant à Thérèse comme un soutien, un défenseur ?... Oh !... si elle m'aimait !... Une fois Cyprien enrichi, il faudrait bien qu'il fit une rente ou qu'il donnât une somme à celle qu'il a séduite... En le menaçant de révéler au beau-père... il en passerait par tout ce que je voudrais. C'est cela ! c'est cela !.. Si j'écrivais à Thérèse... pour lui demander une entrevue dans son intérêt ?... (*Il dépose sa sonde sur la table. Plusieurs personnes passent et Thérèse accourt venant de Passy, avec un carton à la main.*)

#### SCÈNE VIII.

MÉDARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *de loin, au conducteur de l'omnibus.*

Monsieur le conducteur ! allez-vous bientôt partir ?...

MÉDARD.

Eh ! mais... quel hasard !

LE CONDUCTEUR.

Silôt que l'autre sera arrivé, mamzelle !

MÉDARD, *à part, joyeux.*

Elle venait le retrouver... et il est loin?... (*Il s'est avancé d'un air riant.*) Bonjour, mademoiselle Thérèse?...

THÉRÈSE.

Ah!... (*À part.*) Quelle ennuyeuse rencontre! (*Haut.*) Bonjour, monsieur Médard.

MÉDARD.

Vous vous portez bien, mademoiselle Thérèse? et madame Grandin, vot' mère, aussi?

THÉRÈSE.

Ah! je l'espère... elle a été obligée de faire un grand voyage, bien loin.

MÉDARD, *vivement.*

Oui, on me l'a dit... mais, par quel hasard, dans ces quartiers-ci?

THÉRÈSE.

C'est pour affaire du magasin... je viens de Beauséjour, porter des robes chez une des meilleures pratiques de madame Lefèvre.

MÉDARD.

Vous êtes toujours chez elle? ah! j'en suis bien aise, puisque ça me procure le plaisir de vous voir.

THÉRÈSE, *indifférente.*

Il n'y a pas de quoi!

MÉDARD.

Vous avez beau prendre votre petit air indifférent!... vous le savez bien!... ce n'est pas d'aujourd'hui... quand on a eu le bonheur d'être lié avec vous!

THÉRÈSE.

C'est-à-dire, vous étiez lié avec monsieur Cyprien.

MÉDARD.

Oui... sans cela je ne vous aurais peut-être pas connue, et je ne serais pas aussi à plaindre.

THÉRÈSE, *haussant les épaules.*

Ne dites donc pas cela!...

MÉDARD.

Pourquoi donc ne dirais-je pas ce que je pense?...

THÉRÈSE, *d'un ton froid.*

Parce qu'il y a des choses que je ne veux pas entendre.

MÉDARD, *avec colère.*

Mamzelle Thérèse... (*Se modérant.*) Ne vous en allez pas, je vous en prie?... Et, au moins, plaignez-moi un peu d'avoir pris tant d'amour vous!

THÉRÈSE.

Vous avez eu tort... Il y a des choses qu'il ne faut jamais prendre quand on ne vous les donne pas.

MÉDARD.

Mais c'est plus fort que soi... on n'en est pas le maître!

THÉRÈSE, *d'un petit ton sec.*

Dans ce genre-là, je crois que les hommes ne font que ce qu'ils veulent.

MÉDARD.

Oh! non... ce n'est pas vrai... autrement, je vous hairais, si je pouvais... Aimeriez-vous mieux ça, dites?

THÉRÈSE.

Oh! non! (*A part.*) Quel air méchant!...

MÉDARD.

Ne vous ai-je pas toujours montré ce que je souffrais, en silence? Tout ce que j'étouffais là, au fond du cœur...

THÉRÈSE.

Mais, je vous ai toujours répondu que j'aimais Cyprien, et que je ne pouvais pas en écouter un autre!

MÉDARD, *avec une arrière-pensée.*

Oh! un jour viendra où vous verrez à quel point je vous suis attaché, et combien vous vous étiez trompée sur mon compte... et sur le sien!

THÉRÈSE.

Oh! vous voulez me dire du mal de lui... je vous prévient que je ne le croirai pas.

MÉDARD, *vivement.*

Moi! je ne veux rien vous dire du tout.

THÉRÈSE, *à part.*

C'est pour m'inquiéter, me chagriner!... (*Haut et se ravisant.*) Voyons, monsieur Médard, est-ce que vous sauriez quelque chose?...

MÉDARD.

C'est inutile... vous ne me croyez pas! d'ailleurs, vous ne tenez pas en place, vous êtes pressée.

THÉRÈSE, *qui tire sa montre.*

Ah! mon Dieu! en effet... on m'attend au magasin... mais en deux mots...

MÉDARD.

Non, je ne peux rien vous dire aujourd'hui... ça serait trop long.

THÉRÈSE.

Mais quand donc ? Qui sait quand nous nous rencontrerons ?

MÉDARD.

Oh ! soyez tranquille... je trouverai bien moyen... un autre jour !... *(Pendant cette scène, quelques personnes sont censées aller se placer dans l'omnibus.)*

LE CONDUCTEUR, s'adressant à Thérèse.

Mademoiselle, nous partons... si vous voulez venir avec nous !...

THÉRÈSE.

Voilà, conducteur !... Ces vilains omnibus sont toujours pressés !

MÉDARD, faisant son métier à l'entrée de la coulisse.

Vous n'avez rien de sujet aux droits.

THÉRÈSE, qui se dirige vers la voiture.

Vous me direz ça un autre jour, monsieur Médard !... *(Sortant.)* Ah ! comme je vais être tourmentée d'ici là !...

MÉDARD.

La voilà soucieuse, inquiète ; c'est ce que je voulais !... *(A lui-même.)* Je te reverrai bientôt, et il faudra que tu me reviennes, ou j'y perdrai mon nom !

## SCÈNE IX.

MÉDARD, MERLUCHET.

MERLUCHET, en marchant de tisane, la fontaine sur le dos.

A la fraîche ! qui veut boire !... Buvez à la fraîche ! *(Il agit une petite sonnette.)* V'là un piqueur de l'octroi qui me regarde... n'ayons pas l'air... à la glace ! A la glace !... Pardon, monsieur l'employé, est-ce que vous auriez un peu de feu ?

MÉDARD.

Tiens ! c'te balle !... Comment ! c'est Merluchet !

MERLUCHET, effrayé, regardant autour de lui.

Vous vous trompez, je m'appelle... la Limace.

MÉDARD.

Toujours tes noms de rechange, farceur ! tu ne remets pas Médard ?...

MERLUCHET, qui s'est remis et l'a regardé.

Hé ! oui... une ancienne connaissance de la correctionnelle... *(Riant.)* Un bambin qu'était pas plus haut qu'une botte, et...

MÉDARD.

Mais, nous nous sommes fréquentés depuis... Tu sais, à la barrière des Rats.

MERLUCHET.

Et d'Italie !

MÉDARD.

Je disais aussi, je reconnais cet organe enchanteur.

MERLUCHET.

Tu m'as appelé la Limace... je craignais d'être éventé!... Ah ça, t'es déguisé en gabelou?

MÉDARD.

C'est ma profession, pour le quart d'heure.

MERLUCHET, *avec mépris.*Ah! c'est bien petit! j'attendais mieux de ta part!... (*Il descend un pas.*)

MÉDARD.

Mais toi, un homme capable qui est réduit à tourner deux robinets pour faire couler l'anisette de réglisse!...

MERLUCHET.

Tu vois... ton vieil ami se promène une fontaine sur le dos.

MÉDARD.

Tu es préposé à l'arrosement public!...

MERLUCHET.

Un triton ambulante! J'aime encore mieux ma profession que la tienne.

MÉDARD, *avec humeur, à mi-voix.*

Qu'est-ce qui te dit que je m'amuse à l'octroi?

MERLUCHET.

Ah! à la bonne heure!... C'est des remords!

MÉDARD.

De quoi donc?

MERLUCHET.

C'est donc pas douloureux de voir arrêter de la contrebande par un luron qui serait taillé pour la faire!

MÉDARD.

Ah!... voilà tes principes?...

MERLUCHET.

Toujours les mêmes opinions politiques... (*A voix basse.*) Mais, puisque tu t'embêtes, pourquoi restes-tu gabelou?

MÉDARD.

Dame! on est en plein vent... on a l'air d'être libre!... mais, si quelqu'un pouvait m'enseigner un métier plus lucratif...

MERLUCHET, *bas.*Chut!... je suis ton homme! (*Il regarde si on les écoute, détache un gobelet de sa fontaine et tourne le robinet.*) Goûte-moi ça!...MÉDARD, *le repoussant.*

Du coco!... Je n'en use pas!...

MERLUCHET.

Jobard!... Cette fontaine que tu crétiques avec dédain, c'est pas la fontaine des Innocents!

MÉDARD, surpris, après avoir bu.

Cristi !... Je reconnais ça au passage ! C'est du cognac !...

MERLUCHET.

A-t-il un palais en bitume !... C'est de l'esprit !... Hein ? c'est pas bête !... Chut !

MÉDARD.

Allons donc !... Je savais bien que Merluchet ne pouvait pas donner dans la tisane... En réitérant !... (*Il tend le gobelet ; Merluchet lui verse.*)

MERLUCHET, l'entraînant au coin.

Nous sommes une douzaine de cocotiers qui en faisons passer comme ça à toutes les barrières, pour le compte d'un brave et honnête négociant de la capitale.

MÉDARD.

Ton monument est donc arrangé en conséquence ?...

MERLUCHET.

Ce premier robinet a le monopole du coco... et l'autre ne tourne que pour le trois-six. Voilà qui est ingénieux ! Eh bien ! ça n'a pas été admis au palais de l'Industrie.

MÉDARD, déjà un peu gris, riant fort.

Ah ! ah ! ah ! La farce est bonne !...

MERLUCHET, avec mystère.

Ah çà, écoute... Puisque tu es à l'octroi, nous pouvons, si tu veux, opérer de compte à demi. Viens me voir... Je vas te dire où je perche pour le quart d'heure, parce que je change de logement à tous les demi-termes !... Tiens !... barrière des Paillassons... (*Il donne un petit papier.*) (*Plus bas.*) Mais pour commencer, il y a par là une escouade de marchands de coco... Nous revenons de la foire d'Auteuil, censé !... Je devais ouvrir la marche... je me suis amusé avec toi, et je les ai déjà guignés de l'œil... Faudrait trouver un grabuge, un esclandre pour amener les chiens de garde... Et pendant ce temps-là, tu conçois... ils fileraient tous.

MÉDARD, lui présentant encore le gobelet.

Sois tranquille ; à la première charrette... Encore une goutte à notre heureuse rencontre.

MERLUCHET, à mi-voix.

A notre future association !

MÉDARD.

Vive le cognac ! Il donne des idées !... (*Il chancelle.*)

MERLUCHET prend le gobelet que tient Médard.

Assez comme ça... Il te ferait perdre les tiennes.

MÉDARD, bien gris.

Monsieur du Limaçon, demain, au lever de l'aurore, je me

rends à votre hôtel !... *(Ici un contrôleur de l'octroi sort du bureau avec des employés. Ils regardent Médard en se parlant bas.)*

## SCÈNE X.

LES MÊMES, UN CONTRÔLEUR, DES EMPLOYÉS, puis  
M<sup>me</sup> BRIGNOLLES.

MERLUCHET, *les apercevant.*

On nous reluque !... N'ayons pas l'air de nous connaître. *(Il crie.)* A la fraîche, qui veut boire ! *(Il s'éloigne pour écouter.)*

LE CONTRÔLEUR, *descendant la scène et s'adressant à Médard.*

Vous êtes Médard, l'employé de l'octroi de Passy ?

MÉDARD, *goguenardant.*

Oui... Après ?... Il le sait... Et il le demande.

LE CONTRÔLEUR.

Vous n'avez pas tenu compte des reproches qu'on vous a faits chaque jour sur votre service. L'administration, à bout de réprimandes, vous a destitué.

MÉDARD, *élevant la voix.*

De quoi ? de quoi ? une destitution ?...

M<sup>me</sup> BRIGNOLLES, *qui est sortie de chez elle et qui écoute.*

Comment ! on le destitue ? Eh bien ! qu'est-ce qui me payera mes 45 francs ?

LE CONTRÔLEUR.

Médard, vous êtes un mauvais employé... Et la sévérité de vos chefs n'est que trop justifiée...

MÉDARD, *se dessinant.*

Je suis à l'octroi, je resterai à l'octroi ! Vive l'octroi ! à bas le contrôleur !

MERLUCHET, *à part.*

Voilà ce que je voulais ! Bravo, Médard !... Bien trouvé !...

PREMIER EMPLOYÉ, *voulant le retenir.*

Taisez-vous, Médard... vous n'avez pas votre sang-froid.

MÉDARD, *criant plus fort.*

A bas le contrôleur !...

LE CONTRÔLEUR.

Vous êtes un insolent !

MÉDARD.

Ah ! tu me manques de respect !... Un homme en vaut un autre !... *(Il relève ses manches.)*

LE CONTRÔLEUR.

Mes amis, arrêtez cet homme !... Il est ivre ! *(Tous les employés descendent la scène pour retenir Médard.)*

MERLUCHET, à part.

Bon ! bon ! Il a bien arrangé la frime !... (Il remonte à droite et fait des signes.) Tst ! tst !...

MÉDARD, qui a saisi sa sonde sur la table.

Venez donc m'arrêter !... Le premier qui m'approche... (Il trébuche.) Je le mets à la broche... (Il joue du fleuret.)

(On s'empare de lui. Les soldats de la barrière arrivent et l'entourent. Grand bruit.)

MÉDARD.

A la garde ! à la garde !... Vive l'octroi ! A bas l'inspecteur !... à bas l'inspecteur !... (Il culbute un employé dans la brouette d'un terrassier qui passe. Les employés le suivissent. Pendant ce temps, Bec-de-Gaz et une demi-douzaine de marchands de coco sont accourus derrière eux... Merluchet, qui a tout vu, prend la tête et passe la barrière.)

BEC-DE-GAZ le suit en criant.

A la fraîche, qui veut boire ?

(Le rideau baisse sur un tableau plein de mouvement.)

## ACTE II.\*

### Deuxième Tableau.

Un riche et petit salon chez M. le baron de Marshall. — Cheminée avec pendule. — Causeuse à droite ; guéridon à gauche. — Fautouils.

#### SCÈNE I.

WILLIAMS, puis FRANÇOIS.

WILLIAMS, vêtu en livrée et entrant avec mystère.

Il n'est pas là ? monsieur François !

FRANÇOIS, venant de la gauche avec une bouillotte.

Tiens ! le domestique de M. Agénor.

WILLIAMS, lui prenant la main.

Bonjour, notre oncle...

FRANÇOIS, posant sa serviette avec gaieté.

Bonjour, not' neveu... que venez-vous donc faire ici ?

WILLIAMS.

Chut ! quelque chose qui ressemble à de l'intrigue, à de la diplomatie... Comment se porte monsieur le baron de Marshall ?

\* La division des actes par tableaux dépendra de la facilité que les Directeurs auront de faire des changements à vue ou de l'obligation de baisser la toile.

FRANÇOIS.

Un peu mieux, depuis hier. Je viens de l'habiller.

WILLIAMS.

Dites donc, François? Votre vieux baron s'ennuie comme un mort! Ça se conçoit, toujours seul avec vous! (*Baissant la voix.*) Aussi, pour se distraire, je crois qu'il a envie de se marier...

FRANÇOIS, *surpris.*

Pas possible! Il n'a pas été assez heureux avec sa première femme! C'était bien la plus fière et la plus hautaine!

WILLIAMS.

Raison de plus... Il veut essayer si la seconde lui réussira mieux.

FRANÇOIS.

Il n'en a jamais eu d'enfants, c'est son désespoir... mais ce n'est pas à soixante ans qu'il pourrait espérer...

WILLIAMS.

Au contraire, c'est connu, à soixante ans on a toujours des enfants... si l'on prend une femme jeune et jolie, comme celle qu'il m'a chargé de lui amener.

FRANÇOIS.

Vous me confondez!

WILLIAMS.

C'est un secret, au moins!

MARSHALL, *appelant en dehors.*

François! François!...

WILLIAMS.

Je vous tiendrai au courant... Annoncez-moi.

## SCENE II.

LES MÊMES, MARSHALL, *en robe de chambre, vient de gauche.*

FRANÇOIS.

Monsieur, j'étais là avec M. Williams.

MARSHALL, *vivement.*

Ah! je l'attendais, c'est bien!... Vous êtes passé chez mon notaire? (*Il pose sur la table une cassette qu'il tenait.*)

FRANÇOIS.

Monsieur Derbigny fera son possible pour venir avant deux heures.

MARSHALL.

Laissez-moi. Approchez, Williams! (*François sort en les regardant avec étonnement.*)

WILLIAMS, *qui s'incline humblement.*

J'ai l'honneur de saluer monsieur le baron.

MARSHALL.

Avez-vous pu faire ce que je vous avais demandé ?

WILLIAMS.

Oui, monsieur le baron ; mais il est bien important que monsieur le comte mon maître n'en sache rien...

MARSHALL, *surpris, en prenant un siège.*

Comment... Il est donc vrai que mon neveu prend un titre qui ne lui appartient pas ? son père n'était que chevalier !

WILLIAMS, *d'un air léger.*

Oh ! c'est bon genre !... on dit : Je suis au service de monsieur le comte...

MARSHALL, *avec ironie.*

Ah ! oui, ça fait honneur aux domestiques... mais, d'où cela sort-il ?

WILLIAMS.

Vous savez, après la révolution, beaucoup de grands seigneurs avaient vendu leurs équipages ; monsieur Agénor s'était donné une charmante calèche, il y avait sur les panneaux un écusson, une couronne de comte ; il voulait les faire gratter ! J'ai craint que ça n'abîmât la peinture, je lui ai conseillé de les laisser. Ça ne fait de tort à personne...

MARSHALL, *passant à droite.*

Qu'à lui, à qui cela donne un ridicule de plus... Ce ne serait rien, sur la quantité, s'il n'était pas disposé à faire les folies les plus ruineuses, les plus graves.

WILLIAMS, *avec finesse.*

Oh ! vous y mettez bon ordre...

MARSHALL.

Je l'essayerai du moins... Voyons, puisqu'il t'a défendu de me dire quelle était cette dame pour laquelle il a une si grande passion... l'as-tu, au moins, décidée à recevoir ma visite ?

WILLIAMS, *d'un air capable.*

Mieux que cela, monsieur le baron... je l'ai décidée à vous rendre la sienne.

MARSHALL, *étonné.*

Ah ! elle y a consenti ?...

WILLIAMS.

Comme je vous voyais souffrant, ces jours derniers, je lui ai dit que vous étiez impatient de faire sa connaissance.

MARSHALL.

Et alors, je la verrai ?...

WILLIAMS.

Aujourd'hui même... (*Regardant la pendule.*) Dans une demi-heure... Elle a dû venir exprès de Beauséjour, où elle a fait meubler une petite maison de campagne.

MARSHALL.

C'est à merveille... Voilà pour ton zèle, ton adresse. (*Il lui donne une pièce.*)

WILLIAMS, *comme s'il refusait.*

Oh ! le plaisir de vous être agréable... (*Il serre le louis.*) Je vous remercie... Gardez-moi toujours le secret avec mon maître.

AGÉNOR, *en dehors.*

Il est déjà levé ?... tant mieux !

MARSHALL, *contrarié.*

C'est lui, Williams !... Diable ! il va te voir !...

WILLIAMS.

Laissez-moi faire... (*Il se met à l'écart.*)

## SCÈNE III.

WILLIAMS, AGÉNOR, MARSHALL.

AGÉNOR, *entrant d'un air étourdi.*

Ah ! parbleu ! mon cher oncle, vous me voyez joyeux, ravi, transporté !... ça va donc bien ?...

MARSHALL.

Merci, mon neveu, merci !

AGÉNOR.

Vous avez une mine excellente... Frais comme une rose...

WILLIAMS, *appuyant.*

C'est ce que je disais à monsieur.

AGÉNOR, *très-surpris en le voyant.*

Williams ! que fait là ce drôle ?

WILLIAMS, *avec aplomb.*

Je vous cherchais, monsieur.

AGÉNOR.

Ici ?... quel tartuffe !

MARSHALL.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'un neveu vienne voir son oncle ?...

WILLIAMS, *regardant Agénor.*

Quand il sait qu'il est malade, et que, dans son inquiétude...

AGÉNOR, *les regardant tous deux.*

Ah! oui, oui... c'est vrai... j'étais fort inquiet... Mais pourquoi dit-il effrontément qu'il me cherchait?

WILLIAMS, *avec un air d'humeur.*

Parce que cet Anglais, qui avait fait un pari avec monsieur, a envoyé le prévenir que sa jument ne pouvait paraître sur le turf... elle est enrhumée...

AGÉNOR, *riant.*

Bon! comme une première chanteuse!...

MARSHALL, *avec humeur.*

Que signifie cette nouvelle extravagance? vous allez perdre votre argent dans des paris de chevaux?

AGÉNOR:

Oh! mon oncle, je suis bien sûr d'en gagner... c'était pour vous faire une économie... J'ai un africain pur sang qui court aus-i vite qu'une mauvaise nouvelle... (*Bas à Williams.*) Va-t'en, animal, qui viens parler de cela...

WILLIAMS, *d'un air d'humeur.*

Dame! vous me faites subir des questions... moi, je ne sais m'en tirer qu'en disant la vérité! (*Il sort.*)

#### SCENE IV.

MARSHALL, AGÉNOR.

MARSHALL, *qui s'est assis, murmurant.*

Donner dans les paris de courses, à présent...

AGÉNOR.

Mais, mon oncle, vous me blâmez quand je perds à la bouillotte, au bacarat... que diable! (*Riant.*) Je ne puis cependant pas jouer aux billes... ou à la fougusse!

MARSHALL.

Où est donc la nécessité de jouer?

AGÉNOR.

Mais les *sportmen* sont utiles... cela améliore la race chevaline, cela fait gagner et vivre les éleveurs, les cultivateurs... ces pauvres gens! faut donc qu'ils meurent de faim?

MARSHALL.

Je vous dis, moi, qu'il y a des plaisirs, des dépenses que vous devriez laisser à d'autres. Mais si vous continuez ce beau train de vie, je vous réduirai à une pension fixe et modeste, que vous irez manger en Prusse, dans ma terre d'Ebershoim.

AGÉNOR.

Oh! oh! mon oncle... me changer en Prussien! ce serait dommage! regardez-moi donc... d'ailleurs, je suis Français!...

MARSHALL.

Sans doute, mon frère s'était fait naturaliser... mais alors, établissez-vous, mariez-vous!

AGÉNOR, *d'un air triste et fat.*

Pourquoi voulez-vous chagriner une foule de femmes?... Et puis, vous savez bien que j'ai une passion délirante?

MARSHALL, *avec vivacité.*

J'espère bien que tu n'as pas eu le malheur de séduire une jeune fille pauvre... que tu ne t'es pas créé des remords... pour toute ta vie... comme... *(Il s'arrête subitement.)*

AGÉNOR, *étonné.*

Comme qui donc?...

MARSHALL, *se reprenant.*

Comme tant de malheureux qui ont l'infamie de les abandonner après!...

AGÉNOR.

Non, non... pour cela... ce n'est point ma méthode... d'ailleurs celle que j'aime est une veuve!...

MARSHALL.

Veuve!...

AGÉNOR, *avec aplomb.*

D'un duc et pair de France!...

MARSHALL, *flaté.*

Mais ce serait un bon parti... Pourquoi ne l'épouses-tu pas? si elle est...

AGÉNOR, *avec transport.*

Oh! charmante!

MARSHALL, *d'un ton ferme.*

Eh bien!... tu deviendras son mari... avec une dot de cent mille écus!...

AGÉNOR, *à part.*

Diab! quelle affaire!... Si je pouvais me faire avancer sur la dot...

MARSHALL.

Eh bien?...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur, il y a dans le jardin une dame qui dit que vous l'attendez...

MARSHALL, à part.

Ah ! je l'avais oubliée...

AGÉNOR.

Moi !... une dame ?...

MARSHALL.

Non, non... je sais qui c'est... (*A François.*) Faites-la passer dans mon cabinet. (*François sort.*) Mon habit !... (*Un autre valet le lui apporte.*)

AGÉNOR, à mi-voix.

Du mystère !... Comment, mon oncle, vous recevez des dames en cachette !... Ah ! mauvais sujet !

MARSHALL, souriant.

Oui, je te conseille !... Sans cérémonie, mon neveu... je vous prie de me laisser. (*Il quitte sa robe de chambre après avoir déposé son portefeuille sur le guéridon.*)

AGÉNOR, à part, voyant le portefeuille.

Oh !... et l'ébéniste Delaunay qui m'attend... (*Haut.*) Je ne voudrais pas vous gêner... mais, c'est que j'avais à vous demander...

MARSHALL.

Dans un autre moment. (*Il passe son habit.*)

AGÉNOR, d'un ton timide.

C'est que... le billet est échu d'avant-hier.

MARSHALL.

Comment... encore ?... Il y a trois jours que je vous ai donné... Voyons, va-t'en, j'ai besoin d'être seul...

AGÉNOR, s'inclinant, les yeux baissés.

Si vous n'avez pas la bonté de m'aider à sortir, je serai obligé de rester.

MARSHALL.

Morbien !...

AGÉNOR, d'un air humble.

Mon créancier est en bas...

MARSHALL.

Il ne vous manque plus que de les amener chez moi... Des créanciers !...

AGÉNOR.

Je l'ai laissé dans la rue, comme un drôle qu'il est !... Si je peux lui donner un à-compte de mille francs seulement...

MARSHALL.

C'est indigne... révoltant !... (*Il lui jette un regard.*) Allons... (*Avec douceur.*) Tenez... et allez-vous-en...

AGÉNOR.

Oh! vous êtes le meilleur des oncles!... Pardonnez-moi d'avoir retardé votre tête-à-tête!... (*Il sort vivement par le fond.*)

## SCÈNE VI.

MARSHALL; puis FRANÇOIS et CAMÉLIA, entrant de gauche.

MARSHALL, sonnant.

François... faites entrer.

FRANÇOIS.

Madame, donnez-vous la peine...

CAMÉLIA, évaporée.

Ah! ce n'est pas malheureux!...

MARSHALL.

Daignez m'excuser, madame... Vous vous êtes ennuyées... (*A part.*) Une tournure distinguée.

CAMÉLIA, l'apercevant.

Non, monsieur, non... j'admire votre appartement... Vous avez un tas de bric-à-brac, des saxes, des chinoiseries... J'adore toutes ces bêtises-là!...

MARSHALL, à part.

Elle a l'air franc et ouvert...

FRANÇOIS, qui, sur un signe, a avancé des sièges, à part.

Que diable est-ce que monsieur veut faire de cette dame? (*Il sort en haussant les épaules.*)

MARSHALL.

Agénor était là... et vous concevez que sa présence, pour les choses que j'ai à vous dire... (*Il lui fait signe de s'asseoir.*)

CAMÉLIA, à part.

Est-ce que l'oncle voudrait remplacer le neveu?... ça s'est vu. (*Elle s'assoit.*)

MARSHALL, qui va prendre un siège, à part.

Elle est fort bien, et paraît jeune... pour une veuve.

CAMÉLIA, qui l'a regardé du coin de l'œil.

Il est un peu rococo... mais pour un oncle...

MARSHALL, encore debout.

Madame... vous avez bien voulu venir la première chez moi... L'oncle vous en remercie... et le vieillard vous en est reconnaissant.

CAMÉLIA.

Il n'y a pas de quoi... (*A part.*) Il est faubourg Saint-Germain.

MARSHALL.

J'avais entendu vanter vos charmes, vos grâces... Je vois qu'on ne m'avait pas trompé...

CAMÉLIA, à part.

Il va me faire une déclaration... c'est ça.

MARSHALL.

Je conçois combien doit être heureux celui qui a pu mériter d'être distingué par vous... qui a pu faire parler votre cœur...

CAMÉLIA, à part, se moquant.

Oh! faire parler mon cœur!... Il croit que ça parle... un cœur!

MARSHALL.

A l'âge de mon neveu, j'y aurais mis toute mon ambition... mais, quand la vie touche à son terme, il faut renoncer aux illusions... on ne peut plus avoir que des regrets!...

CAMÉLIA, à part.

Ah! ce n'est plus ça...

MARSHALL.

On ne peut plus s'occuper que du bonheur des autres!

CAMÉLIA.

Pourquoi donc cela, monsieur?

MARSHALL.

Oh! madame, je n'ai pas su faire le mien... L'amour, dans ma jeunesse, ne m'a donné, par ma faute, que des remords... et le mariage, que des tourments...

CAMÉLIA, avec intérêt.

Ah! pauvre homme! (*Elle se rapproche un peu.*)

MARSHALL.

Il ne m'a pas même accordé un enfant... Il m'a fallu reporter tout ce qui me restait d'affection dans l'âme, sur le fils de mon frère, sur cet étourdi d'Agénor, un peu léger, un peu frivole, mais dont le naturel est bon...

CAMÉLIA, étourdiment.

Oh! il est très-bon garçon!

MARSHALL, un peu surpris, à lui-même.

Bon garçon!... (*Haut.*) Parlez-moi donc, madame, en toute sincérité, et dites-moi s'il vous paraît digne de votre main?

CAMÉLIA.

De ma main?... (*Bas.*) Il croit que je veux l'épouser?

MARSHALL.

Ma question paraît vous surprendre?

CAMÉLIA, appuyant.

Je ne m'y attendais pas, et je vous dirai franchement, puisque vous me le permettez, que l'idée du mariage ne m'était pas encore venue.

MARSHALL.

Depuis que vous êtes restée veuve ?

CAMÉLIA, réprimant un sourire.

Veuve?... Ah! oui... oui!

MARSHALL.

Eh bien, madame, si elle doit vous revenir, tâchez que ce soit en faveur de ce pauvre Agénor.

CAMÉLIA, à part.

Et il ne me prévient pas... Est-il bête!

MARSHALL.

Je ne sais si votre fortune répond à votre rang ?

CAMÉLIA.

A mon rang?... Ah! oui, monsieur, oui! oui!

MARSHALL.

La mienne, dans tous les cas, est assez considérable... Après moi, elle reviendra à mon neveu; et en attendant, si une dot de cent mille écus peut vous paraître acceptable?...

CAMÉLIA, pouffant.

A moi? à moi? cent mille écus?... Ah! ah!...

MARSHALL.

Vous riez?... Il me semble pourtant que cette somme...

CAMÉLIA, qui s'est levée.

Mais elle est superbe! beaucoup trop belle pour moi! (*Elle passe derrière la causeuse, afin d'étouffer et de cacher son rire.*)

MARSHALL, se levant.

Comment?...

CAMÉLIA.

Tenez, monsieur, vous êtes un brave et digne homme... Eh ben! je vous dirai, franchement, que vous feriez un bien meilleur marché en me donnant, non pas trois cent mille francs, mais seulement une vingtaine de mille, pour que je m'oblige à ne jamais épouser votre neveu.

MARSHALL.

Que signifie?... Parlez, madame... Je commence à croire que vous n'êtes ni veuve ni duchesse.

CAMÉLIA.

Veuve, encore, à la rigueur... mais duchesse?... J'ai été princesse quelquefois, à l'Opéra, dans les chœurs...

MARSHALL.

Ah ! mon Dieu !

CAMÉLIA.

Maintenant, écuyère à l'Hippodrome... Surnommée Camélia... Mais bonne fille avant tout, et incapable de tromper un vieux brave homme comme vous... (*Bas.*) Si c'était un jeune, je ne dis pas.

MARSHALL.

Ah ! le drôle ! Se jouer de moi à ce point !

CAMÉLIA.

Il n'aura pas osé vous dire... Vous savez, ces jeunes lions !... Il y en a qui veulent se donner les gants d'une duchesse... J'aurais pu vous abuser, mais je n'aime pas à mentir... J'ai au moins ce mérite-là...

FRANÇOIS, *entrant vivement.*

Monsieur, voilà votre neveu qui veut absolument rentrer malgré moi...

MARSHALL.

Mon neveu !.. Quelle audace !.. Il dit qu'il a vu, dans une voiture en bas...

CAMÉLIA.

Ah ! ma bonne qui m'attendait !... Il va vouloir me faire une scène de jalousie.

MARSHALL.

Je ne veux pas le voir !

CAMÉLIA.

Soyez tranquille. Je le rejoins et je vais bien l'arranger... pour lui apprendre à se moquer d'un bon oncle comme vous !.. Et à me faire passer pour une duchesse !... Car, c'est vrai ! il m'a compromise ! Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ! (*Elle sort.*)

## SCÈNE VII.

MARSHAL, *seul.*

Voilà donc le secret qu'il me cachait... Et sans doute une des causes de ces énormes dépenses... Il faut mettre ordre à tout cela... Heureusement cette liaison... Elle me l'a dit... avec une somme un peu forte, je pourrai facilement la rompre... Après cela je le marierai... Car s'il avait le malheur d'aimer un jour, de séduire une jeune fille, belle, innocente... S'il avait le malheur plus grand de devenir père !.. Quelle horrible alliance de moi !.. Le malheur d'être père !... O supplice de ma vie ! Affreux déchirement de l'âme, tu ne finiras donc qu'avec moi !... (*Il s'est assis, la tête plongée dans ses deux mains.*)

## SCÈNE VIII.

FRANÇOIS, DERBIGNY, DE MARSHALL. (*François introduit le notaire et lui montre son maître. En l'apercevant, Derbigny reste surpris et fait un signe interrogatif.*)

FRANÇOIS, *bas.*

Oh! je le trouve souvent comme ça. (*Haut.*) Monsieur le baron, voilà monsieur Derbigny.

MARSHALL *sort vivement de sa réverie et se lève.*

Ah! vous êtes là? Je vous remercie d'avoir bien voulu quitter vos nombreuses affaires...

DERBIGNY.

Vous pouvez toujours compter sur mon dévouement (*Le regardant.*) Ah ça, vous êtes bien? Cette crise a encore cédé... L'organisation est solide... Elle ira loin.

MARSHALL, *triste.*

Ah! mon cher ami... je suis frappé de l'idée contraire... Il faudra que nous refassions mon testament.

DERBIGNY.

Si vous le voulez... Cela ne fait pas mourir.

MARSHALL.

Non... mais cela nous y aide... Et après tout! je ne regretterai pas la vie... Pour le bonheur que j'y ai trouvé... pour ce que j'aurai fait sur la terre!...

DERBIGNY, *d'un ton pénétrant.*

Vous aurez encore eu quelque contrariété de la part de votre neveu?

MARSHALL, *avec violence.*

Ah! trouvez-lui donc un mariage! Celui auquel j'avais pensé est impossible... Et il répond bien mal à ce que je devais attendre de lui.

DERBIGNY, *souriant.*

Songez qu'il a eu le désavantage de venir au monde avec une fortune toute faite.

MARSHALL.

Son père n'en a laissé qu'une fort médiocre.

DERBIGNY.

Mais vous l'avez habitué à compter sur la vôtre.

MARSHALL.

Je m'en repens bien. Et il me prend souvent l'envie de tout laisser aux pauvres... aux orphelins...

DERBIGNY, *avec un peu d'étonnement.*

Deux fois déjà, par mes mains, vous avez gratifié de vos dons

l'hospice des Enfants-Trouvés. Sous mon prédécesseur, vous avez même retiré des tribunaux un orphelin, qui ne fut qu'un ingrat!..

MARSHALL, *avec vivacité.*

N'importe... On ne saurait trop faire pour réparer le crime de ceux qui les abandonnent.

DERBIGNY, *à part.*

Son intérêt sur ce sujet est bien singulier ! (*Haut.*) Ah ça, j'ai à vous parler de la dernière séance administrative du chemin de fer.

MARSHALL.

Ah ! vous y avez assisté ?

DERBIGNY.

Il a été décidé que les comptes ne seraient établis que pour le trimestre prochain. Les dix plus forts actionnaires, dont vous faites partie, auront une part de dividende considérable... Voulez-vous, en attendant, que je vous cherche un emploi de la somme que vous recevrez?..

MARSHALL.

Il est tout trouvé... Je vous la laisserai en dépôt.

DERBIGNY, *surpris.*

A moi ?

MARSHALL.

Cette somme aura peut-être un jour une destination particulière... Mais, en tout cas, elle restera toujours en dehors de ma fortune.

DERBIGNY.

En dehors ? pourquoi donc ?

MARSHALL.

Afin que mon neveu ne puisse jamais la dissiper. Cette pensée me désolerait... C'est bien assez de n'avoir qu'un neveu à la place d'un fils... (*Après un temps.*) Mais, c'est une punition du ciel !

DERBIGNY, *très-étonné.*

Sur vous, le plus honnête, le plus vertueux des hommes !

MARSHALL, *avec force.*

Vertueux ! Non, je ne suis pas vertueux, non...

DERBIGNY.

Vous, si bienfaisant !

MARSHALL, *amèrement.*

Oui, bienfaisant !... par repentir, par honte de moi-même, pour tâcher de m'oublier... (*Avec des sanglots.*) Oh ! pardonnez, mon ami... plaignez-moi... je suis bien malheureux !

DERBIGNY, *avec bonté.*

Vous semblez vouloir garder un secret qui vous pèse.

MARSHALL, *d'un ton douloureux.*

Oh!... il m'écrase, il m'étouffe... depuis vingt ans... qu'il comprime, qu'il tenaille mon cœur!

DERBIGNY.

Calmez-vous!

MARSHALL, *faisant effort sur lui-même.*

Mais... je ne veux pas qu'il me tue sans que j'aie pu en rougir devant un homme, avant d'aller l'expier devant Dieu.

DERBIGNY, *étonné.*

Il n'est pas possible... On dirait que vous êtes le plus grand criminel?

MARSHALL.

Oh! non... Plût au ciel que les lois eussent un châtement pour mes pareils... Le nombre en serait moins grand! Mais la justice ne les atteint pas... Le monde les blâme, et ils ne sont punis que par leur conscience, quand ils en ont une.

DERBIGNY, *voulant sourire.*

Vous me rassurez un peu... *(Comme l'interrogeant.)* Mais alors?...

MARSHALL, *allant au guéridon et ouvrant une cassette.*

Vous allez tout savoir... Voyez ceci, mon ami. *(Il lui donne un médaillon.)*

DERBIGNY.

Un portrait de femme!

MARSHALL.

Elle était bien belle, n'est-ce pas?... Quant à ces papiers, vous les lirez à loisir. *(Il remet tout dans la cassette.)* Apprenez donc, mon ami, qu'il y a vingt ans cette femme, nommée Marguerite Grandin, mit au monde un pauvre petit enfant du sexe masculin... Dans la crainte d'être découverts par nos familles, notre fils fut enregistré sous le seul nom de sa mère!...

DERBIGNY, *étonné.*

Et vous ne l'avez jamais reconnu?

MARSHALL.

Une affaire de commerce m'appelait à Java... Nos adieux furent déchirants. Je lui fis les promesses les plus solennelles de revenir, aussitôt que ma position serait assurée, pour être son époux, lui rendre l'honneur et donner un père à son enfant.

DERBIGNY.

Cela était bien.

MARSHALL, *avec amertume.*

Oh ! ne me louez pas, mon ami, attendez !... A mon arrivée à Java, mon oncle m'imposa un autre mariage : la fille d'un riche armateur... des considérations de famille, de naissance, de fortune... que vous dirai-je ! Soit inconstance, trop naturelle à l'homme, soit ambition ou orgueil, ce fatal mariage fut accompli... Pour en adoucir l'horreur aux yeux de Marguerite, je lui écrivis que je comptais assurer son sort et celui de son fils... Je n'osais déjà plus l'appeler le nôtre !... A cette lettre, qui dut lui porter un coup affreux, je ne reçus pas un mot de réponse !... Et depuis lors, je n'ai jamais su ce qu'elle était devenu !

DERBIGNY.

Oh ! mon Dieu ! pas un indice, pas une trace ?

MARSHALL.

On supposait qu'elle était revenue en France... Hormis cela, rien, rien !

DERBIGNY.

C'est horrible !... Et je conçois maintenant ces démarches, ces recherches à la Préfecture, dans les mairies de Paris...

MARSHALL, *pleurant dans son mouchoir.*

Comprenez-vous, mon ami, les remords qui me rongent le cœur... Et combien il est affreux de se dire : La femme que j'ai séduite, perdue, elle est peut-être morte de désespoir, de faim !... Le fils qui devrait avoir un père, un état, une fortune... il est peut-être à l'hospice des Enfants-Trouvés !

DERBIGNY.

Voilà le secret de ces donations !

MARSHALL, *avec désespoir.*

A l'heure qu'il est, le fils du baron de Marshall mendie peut-être son pain au coin des rues !... Il est peut-être confondu avec ses pareils, que trop souvent la misère conduit au crime... dans les bagnes... ou sur l'échafaud !

DERBIGNY, *voulant le calmer.*

Oh ! c'est trop redouter !...

MARSHALL, *accablé.*

Mais, vous me le jurez, mon ami, vous continuerez vos recherches... et vous vous chargerez de cette somme, de ce dépôt que je vous laisserai pour elle, ou pour lui !...

DERBIGNY.

Oh ! je vous le jure.

MARSHALL, *se troublant.*

Vous verrez dans ces papiers mes intentions... et...

DERBIGNY.

Vous pâlissez ?... qu'avez-vous ?

MARSHALL.

Ce récit... les émotions qu'il a réveillées... Ah ! promettez-moi de ne pas me mépriser... de ne pas maudire ma mémoire. (*Il s'affaisse sur la causeuse.*)

DERBIGNY, effrayé.

Vous souffrez ?

MARSHALL.

Oh ! beaucoup !

DERBIGNY.

Ah ! mon Dieu !... Holà ! François !... François !...

MARSHALL, avec un regard mourant, les mains tendues.

Le secret !... encore quelques jours...

DERBIGNY.

Mon ami !

FRANÇOIS.

Monsieur ! (*Derbigny et François le secourent.*)

DERBIGNY.

Mon ami, qu'avez-vous ?...

MARSHALL.

Mon Dieu, faites-moi donc la grâce... de mourir ! (*Ils l'aident à se lever, et François sort avec Marshall.*)

DERBIGNY, à lui-même

Si tant de douleur pouvait servir de leçon !... (*Il le suit par la gauche. — Ou bien, si l'on baisse la toile, Marshall reste sur le canapé, tandis qu'on dénoue sa cravate et qu'on lui fait respirer un flacon.*)

### Troisième Tableau.

#### LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE.

Le décor est pris du tertre à l'entrée de l'avenue de Neuilly ; on aperçoit l'arc de triomphe. Sur l'élévation qui est à droite et qui est praticable, se trouve, à droite du public au deuxième ou troisième plan, une petite maison où demeure Thérèse. Au lever du rideau, elle est sur le tertre de droite et regarde partout. A gauche, des arbres, la boutique d'un marchand de vins et de gâteaux ; au devant, une table, des chaises.

#### SCÈNE I.

THÉRÈSE, seule.

J'ai beau être pressée d'ouvrage, le temps me paraît bien long, depuis trois jours que Cyprien n'a pas paru !... (*Avec dépit.*) Ah ! je ne veux plus regarder, ça m'impatiente. (*Elle descend du tertre et rentre chez elle. — Médard arrive par l'autre*

*ôté. — Ici quelques passants. — Pendant cet acte, on doit, dans la mise en scène, faire traverser, de temps à autre, des promeneurs de toutes classes, bourgeois, grooms, soldats, et bonnes, marchandes de gâteaux, d'oranges, de bouquets, etc.)*

## SCÈNE II.

MÉDARD, *habillé convenablement, puis MERLUCHET.*

MÉDARD. (*Il entre à reculons en cherchant des yeux.*)

Av<sup>e</sup> nue de Saint-Cloud, près la barrière de l'Étoile... C'est par ici qu'elle demeure. Je n'ai pas eu le temps d'y venir depuis que j'ai été renvoyé de l'octroi... Pour me venger des contributions indirectes, Merluchet m'a fait faire une contrebande à mort. — Aujourd'hui, il y aura de la besogne d'un autre genre!... — et il m'a prêté ces habits, car il a une garde-robe soignée... Si je pouvais découvrir la maison de Thérèse... Pendant que lui se déguise en homme comme il faut... Il prétend qu'il sera superbe...

MERLUCHET, *qui est entré sur les derniers mots; il est vêtu en élégant grotesque.*

Il est magnifique, tu peux en juger. (*Il se donne des airs de dandy.*) En voilà, des genres et des tournures!... Bonjour, cher.

MÉDARD, *riant d'un ton précieux.*

Bonjour, maquis, veux-tu venir au bois?...

MERLUCHET.

Ah! vicomte, je sors de chez la petite Giboulette, et je suis aux abois!... Si tu veux, nous irons dîner chez Doyen, et nous nous en donnerons comme des gueux...

MÉDARD, *de même.*

Comme des infâmes!

MERLUCHET.

Comme des polissons!!

MÉDARD, *riant.*

Ah! ah! ah! tu es plus beau que nature!

MERLUCHET.

Dame! quand le physique se prête à tout!... (*Il rit à pousser.*) Ah! ah! ah!... Mais à propos, tu n'as pas de gants?... Je viens d'en acheter une paire pour nous deux... (*Il tire une paire de gants paille de sa poche.*) Tu mets celui-ci à la main gauche, moi celui-là à ma main droite, les deux autres mains dans nos poches, et voilà. (*Ils le font et se prennent sous le bras.*)

MÉDARD, *en se promenant.*

C'est vrai... On croirait que nous avons chacun la paire...

Ah çà, pourquoi la mascarade?... le carnaval n'est pas dans le mois d'octobre.

MERLUCHET, tirant une lettre de sa poche.

Très-cher, ayez la bonté de prendre connaissance...

MÉDARD, lisant l'adresse.

« A Monsieur le comte Agénor de Marshall. » (*Avec un souvenir vague*) Il me semble que ce nom-là!... (*Il lit l'adresse.*)  
« Rue de Vendôme. » (*A lui-même.*) Non!... (*A Merluchet.*)  
Est-ce que c'est un vieux?...

MERLUCHET.

Je n'en sais rien, et ça m'est bien égal!... Poulet que je trouva-z-hier dans les Champs-Élysées... près d'un marchand de vin.

MÉDARD, qui se gratte le front.

Marshall!... c'est drôle!...

MERLUCHET, impatient.

Qu'est-ce que tu cherches?... au lieu de lire.

MÉDARD, lisant.

« Cher comte, dimanche prochain, vers une heure ou deux, »  
« la belle jument arabe la *Constantine*, sera vendue maison »  
« n° 5, barrière de l'Étoile... mais elle sera fort disputée, »  
« entre autres par un pair d'Angleterre, le vieux duc Eger- »  
« ton... J'ai su qu'il avait un accès de goutte... Il enverra son »  
« valet de chambre (qui est un fripon), ou quelqu'un pour suren- »  
« chérir... Tu pourras t'en célivrer au moyen d'une vingtaine »  
« de guinées, si la jument te trotte toujours dans la tête!... »  
« C'est un pur sang, sur laquelle il y a certainement deux mille »  
« francs à gagner... Au surplus, je serai là, puisque nous dîmons »  
« avec nos amazones de l'Hippodrome. Signé : De Blancheville. »  
(*Regardant Merluchet.*) Eh bien! est-ce que tu as le projet d'a-  
cheter mademoiselle *Constantine*?

MERLUCHET, avec dédain.

Enfant!

MÉDARD.

De l'enlever?... Prends garde! nous avons déjà failli être pincés, avec ta contrebande.

MERLUCHET.

Tu es trop naïf!... Laisse-toi conduire par Merluchet... Par-  
fois sa barque touche à la correctionnelle... mais, jamais elle ne  
se heurte à la Cour d'assises... Elle glisse au milieu des récifs  
du Code pénal, avec un bonheur insolent, digne prix de son  
adresse.

MÉDARD.

Tu es un grand homme, Merluchet!

MERLUCHET.

Tu comprends maintenant qu'une mise soignée était de rigueur... On ne vient pas à l'Étoile comme on irait à Picpus!...

MÉDARD.

Je sais que tu possèdes tes barrières de Paris, et qu'elles te portent bonheur.

MERLUCHET.

Il y en a cinquante-cinq dans notre illustre capitale, et je les connais par cœur... Pour bien les exploiter, il faut savoir qu'on ne rencontre pas à Vaugirard ce qui ne se trouve qu'aux Bâtignolles; que les produits changent, que la population prend un autre caractère...

MÉDARD.

Comment?...

MERLUCHET.

Exemple: *Barrière de Bercy*, située au sud-est de Paris... produits, population: des matelottes, des marchands de vin, des fritures... *Barrière de Montmartre*, au nord de Paris... produits, population: des plâtriers, des ânes, des couronnes d'immortelles... *Barrière de Pantin*, au nord-est... produits, population: des maraîchers, des melons et des parfumeurs.

MÉDARD, *continuant*.

*Barrière de l'Étoile*, des juments, des lorettes, des chevaux, des lions, et autres animaux ayant du foin dans leurs bottes et de l'argent dans leur gousset.

MERLUCHET.

Très-bien!... tu profites.

MÉDARD, *frappant sur sa poche*.

Mais je ne suis pas complet... Donne-moi donc quelques napoléons...

MERLUCHET.

Fi donc! l'or est en baisse... pas de monnaie!

MÉDARD.

Comment, pas de monnaie? Et nos profits de la contrebande?...

MERLUCHET.

Mis au trésor!...

MÉDARD, *étonné*.

Placés en bons?...

MERLUCHET.

Du tout... dans les caveaux de ma petite banque à moi-même... dans une casemate que je me suis trouvée à la barrière de....  
(*S'arrêtant en voyant quelques passants.*) Chui!... un de ces

jours je fais un paquet du magot... une charrette de marchand bonnetier ambulante, et je file sur Boulogne...

MÉDARD.

Ah ça, tu m'emmèneras, j'espère, pour me donner ma part?...

MERLUCHET.

Oui, oui, parbleu!... (*A part.*) Compte là-dessus...

MÉDARD.

Et avant ça, tu m'aideras à enlever Thérèse?

MERLUCHET.

Ça va sans dire... tu y tiens donc toujours?...

MÉDARD.

Plus que jamais!

MERLUCHET.

Alors, travaille pour la mériter!... Tu veux lui parler?.. Je te donne un quart d'heure pour coqueter avec elle, Je vais voir à rejoindre Bec-de-Gaz, un de nos associés...

MÉDARD.

Quel drôle de nom, Bec-de-Gaz!...

MERLUCHET, *tout en sortant.*

Ainsi nommé parce qu'il a été gazier et qu'il a des idées lumineuses, des idées électriques... Dépêche-toi!

MÉDARD.

Voyons, v'là une petite maisonnette, ça doit être là.... (*Ici Thérèse sort de chez elle en parlant à quelqu'un.*)

THÉRÈSE.

Oui, je vais revenir...

SCÈNE III.

MÉDARD, THÉRÈSE.

MÉDARD.

Hé! justement... Vous sortiez... mademoiselle Thérèse?...

THÉRÈSE, *surprise.*

Monsieur Médard!

MÉDARD.

J'aurai l'avantage de vous accompagner...

THÉRÈSE.

Merci.... je ne vais qu'ici à côté... (*Le regardant.*) Mais je ne vous aurais pas reconnu!...

MÉDARD, *riant.*

J'ai quitté l'uniforme... assez d'octroi comme ça.

THÉRÈSE.

Dans quelle partie êtes-vous donc?

MÉDARD.

Ah ! voilà ? Tel que vous me voyez... je suis secrétaire d'un prince russe qui veut faire ma fortune... mais, mademoiselle Thérèse, quand je pense à vous... la richesse est bien peu de chose.

THÉRÈSE, *voulant détourner la conversation.*

C'est drôle tout de même... se rencontrer comme ça, deux fois en huit jours...

MÉDARD, *avec mystère.*

Rappelez-vous notre entrevue à la barrière de Passy... la condition que je voulais vous faire, et vos dernières paroles : « Monsieur Médard, vous me direz ça une autre fois... » (*Appuyant.*) Eh bien ! le moment est arrivé !

THÉRÈSE.

Le moment de quoi ?

MÉDARD, *d'un air indifférent.*

Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Cyprien ?

THÉRÈSE, *vivement.*

Oui !... il y a trois jours...

MÉDARD.

Je le savais !...

THÉRÈSE.

Est-ce qu'il serait malade ?...

MÉDARD, *à lui-même.*

Oh ! que non... Mais, trois jours loin de vous !...

THÉRÈSE.

Il aura eu de l'ouvrage dans la seconde fabrique du faubourg Saint-Antoine... mais il va venir... oh ! oui, bien sûr... je l'attends.

MÉDARD, *d'un ton grave.*

Thérèse, il faut que vous me juriez sur la tête de votre mère, sur la vie de votre enfant... que jamais vous ne direz que c'est moi qui vous ai tout conté !...

THÉRÈSE, *effrayée.*

Vous me faites peur !... un pareil serment ?...

MÉDARD.

Sur la vie de votre enfant... le jurez-vous ?

THÉRÈSE.

Eh bien, oui !... mais parlez, parlez !

MÉDARD.

Eh bien, Thérèse... votre Cyprien... un de ces jours, vous l'attendrez... et il ne reviendra plus !...

THÉRÈSE.

Monsieur Médard, c'est indigne !... je vous devine encore... je ne veux plus vous écouter...

MÉDARD, *la retenant.*

Voyons, ne vous emportez pas... M'écouteriez-vous, si je disais que le patron de Cyprien, monsieur Delaunay, ce riche ébéniste, va marier sa fille?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que cela me fait ? Je ne puis vous comprendre !...

MÉDARD.

Je vais vous aider... Voyons ! est-ce que vous avez une dot... que votre mère devait vous rapporter d'Allemagne ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu, non... elle m'a écrit qu'elle revenait désolée, et sans argent !...

MÉDARD.

Et Cyprien le sait, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

Sans doute... mais quel rapport ?

MÉDARD.

Autre chose : est-ce qu'il a obtenu l'agrément du père Martel, qui a des écus?... Est-ce qu'il vous a présentée à lui ?

THÉRÈSE,

Non... pas encore... mais il m'a dit...

MÉDARD.

Ce qu'il ne vous a pas dit, c'est qu'il vous trompait !

THÉRÈSE, *luttant avec elle-même.*

Laissez-moi, laissez-moi... je ne veux plus vous écouter !...

MÉDARD, *l'arrêtant.*

M'écouteriez-vous, quand je vous dirai que Cyprien n'est qu'un ambitieux qui cache depuis longtemps ses projets, et qu'il va planter là sa maîtresse et son enfant, pour s'associer dans l'établissement et pour épouser la fille de son patron...

THÉRÈSE, *très-émue et voulant rire.*

La fille de son patron !... oh ! quel conte !... quelle histoire !... vous savez bien que Cyprien ne peut pas faire cela ?

MÉDARD, *d'un ton simple.*

Dame ! vous verrez bien, quand les baus seront publiés... la semaine prochaine?... d'après ce que j'ai entendu dire à monsieur Delaunay lui-même...

THÉRÈSE, *vivement.*

A monsieur Delaunay !... voilà donc pourquoi il ne serait pas venu?... oh ! mon Dieu !... mais ce serait horrible...

MÉDARD.

Calmez-vous donc !... je n'ai plus qu'un mot : s'il vous quitte sans se bien conduire, sans faire les choses comme il faut...

THÉRÈSE, à elle-même.

Quand je lui ai lu cette lettre de ma mère il a haussé les épaules !...

MÉDARD.

Je le forcerai bien à faire son devoir, et si vous consentez à m'aimer, à me payer d'un peu de retour...

THÉRÈSE, avec horreur, en passant.

Ah !... allez-vous-en... vous êtes un monstre !...

MÉDARD, la suivant.

Soyez donc raisonnable !...

THÉRÈSE se retourne face à lui.

Laissez-moi... laissez-moi... il ne reviendrait plus !... il m'abandonnerait !... (Elle gagne sa porte.) Ma tête se bouleverse !... j'en deviendrai folle !... mon pauvre enfant !... (Elle se précipite dans sa maison.)

MÉDARD, près de la porte.

Mamzelle Thérèse. (On entend fermer la porte à clef en dedans.)

## SCÈNE IV.

MÉDARD, puis MERLUCHET, BEC-DE-GAZ, AGÉNOR,  
WILLIAMS.

MÉDARD.

C'est égal... le coup a porté. Je suis sûr à présent qu'elle va songer à moi... Pauvre petite chatte ! Elle ne deviendra pas folle du tout... elle réfléchira, et je serai là pour la consoler... (Merluchet, paraît au premier plan de gauche et guette Médard qui regarde la maison. Bec-de-Gaz paraît au quatrième plan du même côté.)

BEC-DE-GAZ, toussant comme un homme enrhumé.

Hum ! hum !

MERLUCHET, appelant Médard.

Tchitt ! tchitt !

MÉDARD, se retournant.

Ah ! te voilà ?... je viens de la voir !...

MERLUCHET, à mi-voix.

Silence !... Le sentiment nuit au commerce... voilà nos muscadins qui s'avancent...

MÉDARD.

Bon ! La chasse aux lions va commencer !

BEC-DE-GAZ, toussant.

Hum! hum!

MERLUCHET.

Attention!... mettons nos gants! (*Il les tire.*)

MÉDARD.

Tu en as racheté?

MERLUCHET.

Eh! non! (*Il lui prend le bras et met la main dans sa poche. Médard en fait autant et ils remontent la scène. Bec-de-Gaz, qui ne veut pas s'avancer près d'eux, se promène en sens inverse, et toussant de plus belle en prenant des pastilles.*)

MERLUCHET, passant devant lui en toussant pour lui répondre.  
J'ai l'honneur de vous présenter le sieur Bec-de-Gaz! (*Il lui fait un signe.*)

MÉDARD.

Ah!... Il a là un mauvais rhume! (*On entend des éclats de rire au dernier plan à gauche; c'est Agénor, Blancheville et deux ou trois jeunes gens; suivis de Williams et d'autres domestiques ou cochers. En les voyant, les trois affidés disparaissent vivement par la première coulisse de gauche, pour reparaitre bientôt par le haut de la scène.*)

AGENOR.

Ah! ah! Il est étonnant! ma parole d'honneur... J'ai vu peu de mules espagnoles aussi entêtées que ce diable de Blancheville!

PREMIER JEUNE HOMME.

Messieurs, pas de personnalités!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

BLANCHEVILLE, se fâchant.

Je te dis que tu n'auras pas la *Constantine*.

TOUS, à voix basse en se retournant.

Chut!... Paix donc!...

BLANCHEVILLE, à mi-voix.

Je te répète que tu as un concurrent terrible... que je t'ai cité dans ma lettre d'avant-hier.

AGÉNOR.

Est-ce que mon oncle l'aurait interceptée?... Je n'ai pas reçu le moindre autographe de toi!

BLANCHEVILLE.

Allons! ce maudit domestique s'était grisé... Il aura perdu ma lettre!

AGÉNOT, allant près de Williams et levant sa cravache.  
Comment, drôle?...

WILLIAMS, reculant effrayé.  
Mais, monsieur, ce n'est pas moi!...

BLANCHEVILLE.  
Eh non... c'est mon écossais...

AGÉNOT, gravement à Williams.

A la bonne heure! Je te pardonne. (Blancheville explique tout bas à Agénot ce qu'il lui écrivait.)

UN COCHER ALLEMAND, poudré et richement habillé.  
Foilà le pête, messieurs!...

## SCÈNE V.

(Tout le monde se range. On aperçoit venir de l'avenue de St-Cloud, au pas du tertre, un beau cheval monté par un palefrenier, ou conduit lentement par la bride. Plusieurs personnes le suivent, entre autres un intendant en habit noir. Merluchet, Médard, des marchands de chevaux, et de l'autre côté, Bec-de-Gaz. Tout le monde semble décrire les qualités de la bête, ils font des gestes, parlent entre eux.)

L'INTENDANT, à plusieurs marchands.

Messieurs, j'ai l'ordre du Prince. je ne puis m'en écarter... "

LE PALEFRENIER.

Messieurs, elle est petite-cousine d'Abdel-Kader!... ses papiers sont en règle.

UN MARCHAND.

C'est trop cher pour nous... Il n'y a plus d'amateurs dans ces prix-là!...

MÉDARD, avec admiration.

Quel jarret!

BEC-DE-GAZ.

Quel poil!

MERLUCHET, avec un regard aux autres.

Et quelle queue!...

AGÉNOT, à part à Blancheville, en regardant Merluchet et Médard.

Est-ce que ces deux inconnus seraient des marchands de chevaux?...

BLANCHEVILLE, les lorgnant.

Je ne le crois pas.

MERLUCHET, à Médard, de manière à être entendu.

Décidément, c'est la plus belle bête de Paris!... Et le vieux duc n'a rien de mieux en Angleterre!...

BLANCHEVILLE, à mi-voix.

Vois-tu? le vieux duc!... c'est un homme envoyé par lui... (Agénot répond à voix basse.)

MERLUCHET, aux autres.

Ils vont mordre au canard !..

BLANCHEVILLE, à mi-voix.

Si tu ne l'intéresses pas; tu vas être distancé !

MERLUCHET, à Médard.

Tenons-nous bien... La vieille ficelle va obtenir un nouveau succès...

AGÉNOR, s'approchant de Merluchet.

Pardon, messieurs... Est-ce que vous venez pour acheter?...  
(Il salue.)

MERLUCHET, saluant aussi.

Nous sommes chargés de procuration pour cela, monsieur.  
(Le cheval est emmené par le palefrenier et suivi de quelques amateurs.)

AGÉNOR, achevant.

Par l'un des plus riches pairs d'Angleterre... Le duc Eger-ton.

BLANCHEVILLE.

Oui, oui, ne jouons pas au fin !..

AGÉNOR.

Messieurs, pour éteindre une concurrence, je suis disposé à faire un petit sacrifice... Je vous offre vingt louis...

MÉDARD, bas à Merluchet.

Prends-les...

MERLUCHET, poussant Médard.

Vingt louis, messieurs, je les refuse.

BEC-DE-GAZ, qui a semblé faire des signes à Merluchet, se jette à son oreille.

MERLUCHET, répondant à Bec-de-Gaz.

Vingt-cinq louis?... Je les refuse.

MÉDARD, à part.

Ceux-là, je le conçois !..

BLANCHEVILLE, bas à Agénor.

Un autre qui va sur tes brisées.

AGÉNOR.

Vous refusez vingt-cinq louis ?

MERLUCHET.

Fi donc !..

MÉDARD, l'imitant.

Fi donc !..

AGÉNOR.

Oh! alors, monsieur, je vous laisserai le cheval...

MERLUCHET.

Je le prendrai, monsieur.

MÉDARD, à part.

Qu'est-ce qu'il en fera, je vous le demande! (*Bec-de-Gaz redouble ses instances près de Merluchet.*)

BEC-DE-GAZ, insistant près de Merluchet.

Voyons, monsieur... cédez-moi la place, que diable!... Voulez-vous trente louis? c'est tout ce que je puis faire!

MÉDARD, avec importance.

Non, monsieur, non... Nous ne pouvons pas...

BEC-DE-GAZ.

Ah! ma foi... Serviteur, monsieur, j'abandonne!... (*Joie d'Agénor et de Blancheville.*)

AGÉNOR.

On ne peut cependant pas vous donner le prix du cheval, pour avoir le plaisir de le payer une seconde fois...

BLANCHEVILLE.

Votre duc Egerton, qui est gousteux!... (*Médard et Merluchet répliquent par gestes et font une fausse sortie.*)

AGÉNOR.

Allons, morbleu! L'Angleterre ne l'emportera pas sur la France... Voulez-vous quarante louis?... Je n'irai pas plus loin.

MERLUCHET, cédant.

Ah! monsieur... C'est d'un bon Français!

MÉDARD.

Les Anglais sont vaincus!

AGÉNOR.

Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit...

MERLUCHET, d'un air malin.

De l'esprit national!.. Vous êtes un rude adversaire.

AGÉNOR, tirant son portefeuille et prenant deux billets.

Voilà comme je suis... Je mène toutes les affaires comme celle-là!..

MERLUCHET, serrant les billets.

Je vous en fais mon compliment!..

MÉDARD, à part.

Ils sont superbes tous les deux... chacun dans leur genre!..

MERLUCHET.

Mais, hâtez-vous... (*Montrant Bec-de-Gaz.*) Voilà un petit gail-  
lard qui pourrait vous taillier des croupières.

AGÉNOR, *complimenté par ses amis qui lui prennent la main.*  
Le cheval est à moi...

MÉDARD, *à part.*

Et les quarante louis sont à nous!

AGÉNOR.

Tous les *sportmen* seront-ils vexés!...

MERLUCHET, *aux autres, d'un ton attendri.*

Bon jeune homme!... Je retiendrai son adresse! Je sens que je m'attacherai à lui.

MÉDARD, *aux autres.*

On prétend encore que l'argent est difficile à... j'allais dire gagner!

MERLUCHET, *bas, à droite.*

C'est en jouant de ces jeux-là, qu'un tas de farceurs vivent de leurs rentes...

BEC-DE-GAZ, *qui les a rejoints et bas.*

Et fouissent de la considération de tous ceux auxquels ils donnent à dîner!

MÉDARD, *à Merluchet.*

Comme toi, qui vas en payer un...

AGÉNOR, *près de la coulisse à gauche.*

Allons terminer le marché... *(Il se retourne et salue Médard.)*  
Messieurs!..

LES AUTRES, *saluant.*

Monsieur! *( Il sort suivi de Williams et de deux amis.)*

BLANCHVILLE, *traversant la scène.*

Allons préparer le banquet de nos amazones!.. *(Il sort par le premier plan à droite.)*

MERLUCHET, *au milieu des autres et leur prenant le bras.*

Et nous, allons manger du cheval!.. *(Ils sortent par le fond, par le plan au-dessus de la maison de Thérèse. Pendant ces mouvements qui vident la scène, Thérèse a paru avec un châle et un petit chapeau très-simple, qu'elle arrange en parlant.)*

#### SCÈNE VI.

THÉRÈSE, *à la porte.*

Ne sortez pas, nourrice... je vais revenir. *(Avec agitation.)* Je ne puis rester dans cette horrible inquiétude... je souffre trop... je vais aller d'abord à l'atelier du faubourg du Roule... car j'ai beau douter de mon malheur! De puis trois jours?... C'est fini.. il ne reviendra plus... *(Poussant un petit cri.)* Ah! je crois que

là bas... oui... (*La main au-dessus de ses yeux.*) Il passe devant l'arc de l'Étoile... il accourt... Oh ! mon Dieu ! le voilà... le voilà...

## SCÈNE VII.

## CYPRIEN, THÉRÈSE.

CYPRIEN, *accourant de loin.*

Tenez... tenez... ma pauvre Thérèse... y a-t-il longtemps que je ne l'ai vue!..

THÉRÈSE, *se retourne pour essuyer ses yeux.*

Ah ! oui, oui... car je croyais que tu ne viendrais plus!...

CYPRIEN.

Ne plus venir!.. Elle est bonne ! (*La regardant.*) Ah ! mon Dieu ! qu'es-tu donc, Thérèse ! tu as pleuré...

THÉRÈSE, *se détournant.*

Je n'ai rien !

CYPRIEN.

Je vois bien que si... Thérèse il y a eu quelque chose... on t'a fait du chagrin.

THÉRÈSE, *suffoquant.*

Oh ! oui... bien du chagrin. Je croyais que tu ne m'aimais plus, que tu en aimais une autre!...

CYPRIEN.

Moi!...

THÉRÈSE.

Que tu allais me quitter... que tu voulais abandonner ton enfant ?

CYPRIEN, *avec dépit.*

Moi!... moi!... comme si j'avais quelque chose à me reprocher ! Tu n'as plus ta raison!...

THÉRÈSE.

Tu me la feras perdre... Oh ! mon Dieu ! je me sens défaillir... Je crois que je vais me trouver mal...

CYPRIEN, *effrayé.*

Qu'as-tu donc?... Veux-tu que j'aille te chercher?... (*Il montre sa maison.*)

THÉRÈSE, *le retenant avec un mouvement d'effroi.*

Oh ! tu veux me quitter encore!... Non, ne t'éloigne pas... ça va se passer... (*Avec des larmes.*) Ah ! ah ! que je suis donc malheureuse!...

CYPRIEN, *la serrant dans ses bras.*

Mais voyons, Thérèse... Je veux savoir ce qui te fait tant de mal, je le veux, entends-tu?...

THÉRÈSE.

Et moi, je veux savoir pourquoi vous m'avez laissée dans cet affreux tourment ?...

CYPRIEN.

Mon Dieu ! parce que le patron m'a emmené pendant deux jours à Fontainebleau.

THÉRÈSE, curieuse.

Ah ! le patron !... Pourquoi faire ?...

CYPRIEN.

Eh bien !... acheter une grosse fourniture de bois... Je n'ai pas eu un instant pour t'écrire... Mais je me disais : Elle passera peut-être à l'atelier... on lui dira...

THÉRÈSE.

Vous savez bien que ce n'est pas mon habitude... Avec tous les mystères que vous avez faits de notre liaison !

CYPRIEN.

Bon ! voilà que j'ai fait des mystères ! Tu aurais donc voulu que ta mère apprenne tout ?... Puisque nous l'attendions, qu'elle devait rapporter des fonds... Et mon père, qui a la manie de l'intérêt... à présent que madame Grandin n'a pas de dot pour toi... Eh ben !...

THÉRÈSE, avec impatience.

Vous direz à vot' père que je suis une brave et honnête fille... que vous m'avez promis mariage, que nous avons un enfant... C'est une dot, ça !... c'en est une !...

CYPRIEN.

Allons, ne t'exalte pas... Il y a autre chose qui se prépare !...

THÉRÈSE, avidement.

Autre chose !

CYPRIEN, avec un peu d'embarras.

Oui, le bourgeois est un brave homme... et avec de la patience... je pourrais bien être associé dans sa fabrique... Alors, tu conçois que papa Martel...

THÉRÈSE.

Monsieur Cyprien... vous mentez !

CYPRIEN.

Je mens !... Ah ça, Thérèse !

THÉRÈSE.

Oui, vous croyez parce que j'ai mis là dans mon coin, que je ne sais rien...

CYPRIEN.

Qu'est-ce que tu sais ?...

THÉRÈSE, *avec énergie.*

Ce que je sais?... Je sais que monsieur Delaunay veut marier sa fille.

CYPRIEN, *frappé.*

Qui a pu te dire?...

THÉRÈSE.

Ça n'y fait rien!... Et je sais que monsieur Cyprien Martel va devenir son gendre.

CYPRIEN.

Quoi!... Ah! je devine tout... Pauvre Thérèse!

THÉRÈSE.

Répondez... allons, avouez!...

CYPRIEN.

Eh bien, oui, c'est vrai que...

THÉRÈSE, *violemment.*

Ah! il ose me le dire!...

CYPRIEN, *colère.*

Tu veux que j'avoue, et que je ne le dise pas?... Écoute-moi donc... C'est vrai qu'il a formé le projet de me mettre à la tête de sa fabrique, de m'allier à sa famille... mais tu es là... (*Il montre son cœur.*) Ma Thérèse, et notre petit enfant, vous êtes là tous les deux... vous me tracez mon devoir, et je dirai non à M. Delaunay.

THÉRÈSE.

Vous direz non?

CYPRIEN.

Oui! parce qu'un brave garçon qui a du cœur n'abandonne pas ainsi celle qui lui a tout sacrifié, parce qu'il sait qu'il y a du mérite à tout partager avec sa compagne, les bons et les mauvais jours, les chagrins comme les plaisirs.

THÉRÈSE *le regarde en riant et en pleurant.*

Ah! Dieu!... ah! que tu me fais de bien!... Et tu as donc avoué à M. Delaunay?

CYPRIEN, *vivement.*

Non, non, parce que ce brave homme, qui veut me faire mon sort... ça le fâcherait... Faut gagner du temps...

THÉRÈSE, *naïvement.*

Mais, s'il allait te forcer?

CYPRIEN, *raillant.*

Ah! oui, on va marier les hommes de force, à présent!... D'ailleurs, comprends donc... comme je ne plais pas à sa fille...

THÉRÈSE.

Menteur!... Est-ce que c'est possible?... ne pas aimer mon Cyprien!... (*Elle le regarde avec orgueil.*)

CYPRIEN, *avec complaisance.*

Qu'elle est bonne enfant ! parce qu'elle m'aime, elle croit que toutes les femmes !... Vois-tu, celle-là a été élevée en pension, (*riant*) ça leur gâte le goût.

THÉRÈSE.

Tu veux me rassurer... eh ben, je te crois ; sans ça, je serais trop malheureuse.

CYPRIEN, *tout joyeux.*

Ah ! oui !... A propos, dis donc ?... j'ai trouvé un monsieur cossu... un gant jaune, qui m'a promis, ce matin, à la fabrique, d'être son parrain...

THÉRÈSE, *joyeuse.*

Ah !... Et moi qui ai trouvé une marraine ?...

CYPRIEN, *imitant Agénor.*

Mon ami, qu'il a fait, ce soir, de 3 à 5 heures, à côté de Ravel ; je serai par là ; vous me présenterez votre petite femme !

THÉRÈSE.

Oh ! merci ! Alors, dis donc, faut aller voir ton père... et puis me présenter aussi à lui... Il n'est que 2 heures, allons tout de suite aux invalides.

CYPRIEN.

Oh ! tout de suite ! D'abord il n'y est plus à l'hôtel... Tous les dimanches, après la messe, il va à Neuilly, chez un ancien grognard, faire sa partie de cartes... Comme il dit en riant, c'est là qu'il est de piquet ! Il passe ordinairement par ici... j'vas peut-être le voir.

THÉRÈSE.

C'est ça... Pendant que je cours chez le blanchisseur de madame Lefèvre... tu le retiendras pour me le faire connaître !... (*Tirant un petit paquet*) En lui remettant mon petit cadeau ?...

CYPRIEN *le met dans sa poche.*

Tu ne l'as pas oublié, ça le flattera. Alors, vois-tu, en revenant, si tu nous aperçois tu nous regarderas d'un air indifférent, comme si de rien n'était... Je veux seulement qu'il te voie... qu'il soit pince par ta petite tournure et ta petite mine coquette !...

THÉRÈSE, *d'un petit air boudeur.*

Vous croyez que ça suffira, monsieur ?

CYPRIEN.

Ça m'a bien suffi, à moi... Il n'est pas plus bête que son fils !... Il n'a qu'une jambe, mais il a deux bons yeux... C'est un vieux connaisseur !... Hé ! justement, je l'aperçois...

THÉRÈSE.

Là-bas ? Oh ! il a une bonne figure !...

CYPRIEN.

C'est un dur à cuire... qui jure toujours comme un païen... mais il n'est pas mauvais, dans le fond.

THÉRÈSE, *tout en marchant.*

Eh ben, je me sauve... et je reviens... Tâche de bien s'arranger ça !...

CYPRIEN.

Je ferai comme pour moi !

THÉRÈSE.

Câlme-le beaucoup... Dis-lui que je t'aime bien... mais que je t'aimerai encore davantage !

CYPRIEN.

Par exemple !...

THÉRÈSE, *haussant l'épaula.*Mais ça ne sera pas vrai... vilain jaloux ! (*Elle sort vivement.*)

## SCÈNE VIII.

CYPRIEN, LE PÈRE MARTEL arrive en lisant un journal, sans voir son fils.

MARTEL.

Ah ! ah ! le cinq a fait 60 centimes, et le trois n'a fait que 40... Eh ben, c'est juste... Il y a des gens qui veulent vous soutenir aujourd'hui que trois sont plus forts que cinq... ils me font danser, ma parole d'honneur !

CYPRIEN, *s'approchant gaiement.*

Vous parlez de danser, papa ?... Eh ben, en avant deux !

MARTEL le regarde, et puis fronce le sourcil.

Ah ! ah !... Quel est ce galopin ?...

CYPRIEN, *étonné d'abord, et puis riant.*

C'est le fils à qui vous avez donné vot' nom, papa !

MARTEL, *d'un ton piqué.*

Ma foi, c'est du plus loin qu'il m'en souviennne... Est-ce que tu viens de faire ton tour de France ?

CYPRIEN, *d'un air fin.*

Vous dites ça parce qu'il y a longtemps que je ne sois pas venu vous voir...

MARTEL.

Dame... ce n'est pas par rapport à la question d'Orient !

CYPRIEN.

Ah ! c'est que nous avons eu chez le patron des tas de com-

mandes... jusqu'à une maison qui se monte et qui se démonte comme un métier à broder... pour envoyer en Californie par la diligence... à trois étages... et il y a 36 fenêtres...

MARTEL.

Et à travers tes 36 fenêtres, tu n'as pas pu me voir ?

CYPRIEN.

Non... parce qu'on piochait dur !... fêtes et dimanches.

MARTEL.

Heureusement que les pères, c'est comme la caserne, faut toujours y revenir !... Te voilà, tu te portes comme le pont d'Austerlitz ? T'es absous par le conseil de guerre... viens recevoir l'accolade..

CYPRIEN.

V'là la croix d'honneur d'un bon fils !... (*Tirant son petit paquet.*) Et v'là le présent offert au vieux fumeur. (*Il ôte le papier.*)

MARTEL, *prenant.*

Comment, gredin, tu fais des blagues à ton père ?

CYPRIEN.

J'vous ferais tout au plus une pipe ou une boîte à cigares !... Non !... c'est fabriqué par la main d'une petite femme qui vous aime beaucoup !

MARTIN, *d'un air flatté.*

J'fais encore des conquêtes ?...

CYPRIEN.

D'amitié... à cause de moi !...

MARTEL.

Hum ! hum !... une amoufette ?... une maîtresse... J'espère ben que tu ne ferais pas une mauvaise liaison ?... Tu sais que je ne le souffrirais pas !

CYPRIEN.

Oh ! pour ça !... je dis toujours à nos compagnons : Au lieu de toutes vos particulières, vous feriez mieux de prendre une petite femme à voi' compte...

MARTEL.

Tu as raison... Il a raison c'gamin-là !... Pourtant je me flatte que tu ne penses pas encore au mariage ?

CYPRIEN.

Oh ! j'y pense encore pas mal souvent... le soir, quand je rentre dans ma petite chambre !...

MARTEL.

A-t-on vu un mioche comme ça !...

Oh ! un mioche !...

CYPRIEN.

MARTEL.

Mais, dame ! un bambin qui est mineur... qui n'a pas encore satisfait au recrutement...

CYPRIEN.

Ah !... vous m'avez promis une assurance !...

MARTEL.

Je te payerai un homme si t'es sage.... et plus tard.... je te payerai une femme, tu le sais.

CYPRIEN, *lui tapotant la taille.*

Oui... vous avez fait un petit magot en pensant à moi !

MARTEL.

Six bons mille francs qui ne doivent rien à personne.... Trouve-moi une bonne femme qui t'en apporte autant.... je te permettrai alors de prendre du service dans le grand régiment.

CYPRIEN, *se grattant l'oreille.*

Qui en apporte autant... c'est vot' premier mot !...

MARTEL.

Quand on veut se payer une famille, faut en avoir les moyens.

CYPRIEN.

L'essentiel serait encore la bonne femme.... Quand on la trouve, disent les farceurs, on fait déjà un assez bon marché.

MARTEL.

C'est vrai... c'est vrai !...

CYPRIEN.

Hein ?... n'est-ce pas que c'est vrai ?... (*A part.*) Il y viendra petit à petit.... (*Regardant à droite.*) Oh ! pristi... papa, regardez-moi donc c'te tournure.... (*Ici paraît Thérèse avec une femme, blanchisseuse endimanchée; elles se promènent.*)

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, THÉRÈSE, LA BLANCHISSEUSE.

THÉRÈSE, *à part, de loin.*

Comme j'ai bien fait de ne pas m'éloigner... le voilà avec son père...

MARTEL, *qui a passé.*

Voui !... voui !... (*Il met la main au-dessus de ses yeux.*)

CYPRIEN.

Comme c'est ficelé... et un air modeste... Que diriez-vous d'une bru dans ce numéro-là ?

MARTEL.

Je dis qu'on aimerait mieux êtr' son mari que d'êtr' son beau-père !...

CYPRIEN.

Oui... Eh ben.... j'la connais, papa... je vas lui offrir de l'accompagner... *(Il s'avance d'un air agréable.)* Mesjames... quel heureux hasard qui me procure ?...

THÉRÈSE, s'arrêtant.

Monsieur Cyprien...

CYPRIEN.

Qui était là avec son père !...

THÉRÈSE.

Ah!... monsieur... *(Elle fait une révérence.)*

MARTEL, ébahi.

Mamzelle !...

CYPRIEN, *bas à Thérèse.*

Aïe ! aïe !... M. Delaunay, le patron qui va retrouver sa fille à l'hippocrome !... filons !... *(Haut.)* Sans adieu, papa, nous recauserons de tout ça ! *(Il sort en redoublant les saluts ainsi que les deux femmes, et Martel les leur rend.)*

### SCÈNE X.

MARTEL, seul, puis DELAUNAY.

MARTEL.

Eh ben !... il me plante là comme une vedette perdue !... Faut croire qu'elle lui tient au cœur !... c'est peut-être l'auteur du petit sac à tabac ?... Sac à papier, elle est gentille !... mais, attention à la consigne !... Je ne veux pas que mon luron se laisse entortiller dans les feux de file... *(Apercevant Delaunay qui entre.)* Tiens ! monsieur Delaunay.

DELAUNAY, l'apercevant.

Eh !... le brave père Martel... Justement, il y a déjà quelque temps que je veux vous voir...

MARTEL.

Vraiment ?... Alors, ben flatté de la rencontre.

DELAUNAY.

Mais j'ai été si occupé... et nous ne sommes pas voisins...

MARTEL.

Dame ! moi je suis toujours là, dans le quartier des Invalides.. Je tourne et je vire dans le même rond, comme un vieux cheval de manège... beaucoup de pas et peu de chemin ! — Mais,

voudriez-vous vous rafraîchir?... (*Il montre une guinguette à gauche.*)

DELAUNAY.

Merci... Je vais entrer voir les autruches... Mais je veux vous parler d'une chose sérieuse... Il s'agit de votre fils...

MARTEL, inquiet.

Est-ce que le petit drôle ferait des siennes?...

DELAUNAY.

Le petit drôle, comme vous dites... est un excellent sujet... un charmant garçon!...

MARTEL, tout joyeux.

Vrai?... Ah! vous me remettez du baume...

DELAUNAY.

Enfin, j'en suis si content... que je pense à faire son sort... et mieux que ça... je veux le marier... Devinez à qui?...

MARTEL.

Ah!... Je ne suis pas trop au courant de ses fréquentations!...

DELAUNAY.

Il n'en a point... Quand il ne couche pas à l'atelier... il rentre chez lui... et le dimanche il étudie, il dessine des modèles de meubles... Je l'ai bien suivi, bien étudié moi-même... C'est pourquoi je veux le marier... à ma fille!...

MARTEL, qui fait un soubresaut.

Ah bah! Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (*Il veut offrir une chaise.*)

DELAUNAY, refusant.

Ça vous étonne... Mais ça vous fait plaisir, j'espère?

MARTEL, s'asseyant.

C'est-à-dire que ça me suffoque.

DELAUNAY.

Oui, père Martel!... Ça vous prouve que les patrons ne sont pas si bêtes, si injustes que de maltraiter les bons et les braves ouvriers... J'ai commencé de cette manière-là. Le maître pour qui je travaillais m'a récompensé... m'a avancé des fonds... J'ai fait mon affaire... et je veux que votre fils fasse la sienne!...

MARTEL, joyeux, se levant.

Ah! le petit gueux!... qui ne me disait rien de ça! — Il ne le sait peut-être pas?

DELAUNAY.

Si fait... Je lui en ai déjà parlé... Quand l'avez-vous vu?

MARTEL.

Ce matin même...

DELAUNAY.

Et il ne vous a rien dit?... C'est étonnant.

MARTEL.

Attendez donc !... Ça me rappelle qu'il m'a tâté sur des idées de mariage !...

DELAUNAY.

Ah ! vous voyez bien !...

MARTEL.

Oui, oui, il m'en a parlé... Mais je croyais que la demoiselle... (*A part.*) Chut !... c'était peut-être sa fille. Tiens ta langue, mon vieux !DELAUNAY, *riant de Martel.*

Il est tout saisi !... Alors, s'il y a de l'opposition, ce ne sera pas chez le père du jeune homme ?

MARTEL.

Nom d'une pipe !... il n'est pas encore assez dans les ganaches pour refuser une chose qui... Ah ! cré tonnerre, monsieur Delaunay, vous pouvez vous vanter de me rendre bien heureux !

DELAUNAY.

C'est tout ce que je désire, et je suis sûr que nous le serons tous... A présent, je m'en vas négocier avec ma fille... (*A lui-même.*) Je crois qu'elle avait déjà pensé...MARTEL, *l'interrompant.*

A mon Cyprien?... Il est gentil.

DELAUNAY, *légèrement.*

Non, à son cousin qu'on appelait son petit mari... Vous savez, des bêtises d'enfants !... mais je réponds d'elle : c'est une fille dévouée, obéissante...

MARTEL.

Et jolie?... Qu'il me tarde de la connaître !... Voulez-vous lui dire bien des choses de ma part ?...

DELAUNAY.

Je vous quitte... Vous n'avez pas d'engagement, ni vos fils non plus : voilà tout ce que je voulais savoir pour aujourd'hui. D'ici à peu de temps vous aurez de mes nouvelles, et des bonnes !...

MARTEL.

Sapristi... monsieur Delaunay... je n'ai pas été aussi content depuis le retour de l'île d'Elbe !...

DELAUNAY, *souriant.*

Il faut espérer que ça tournera mieux, et que ça durera plus longtemps... Adieu, père Martel.

MARTEL.

Adieu, monsieur Delaunay... Croyez que mes remerciements et ma considération... Au plaisir, à l'honneur de vous revoir !

## SCÈNE XI.

MÉDARD, MARTEL.

MÉDARD, *reparaissant à l'opposé.*

(*A part.*) Je n'y comprends plus rien... je croyais Thérèse brouillée avec Cyprien, et je viens de les voir avec un gant-jaune qui doit être leur parrain... (*Il reconnaît Martel*)

MARTEL, *à lui-même.*

Mille bombardes ! en v'là-t'y une nouvelle !... Mon petit Cyprien, devenir un gros ébéniste !... gendre de monsieur Delaunay !...

MÉDARD, *à lui-même.*

De monsieur Delaunay !... il ne sait rien !... Qu'il soit riche, s'il veut, ça m'est égal ; mais qu'il n'épouse pas Thérèse !... sans ça, il arriverait malheur !

MARTEL, *à lui-même.*

Ma pauvre défunte qui est là-haut, je lui disais toujours : je te répons qu'un garçon nous portera bonheur...

MÉDARD, *à part, continuant.*

Je le tuerais, oui, je le sens... il me gêne, cet être-là !...

MARTEL, *à lui-même, en passant devant le public.*

Mais non ! elle n'en voulait pas !... elle était furieuse quand j'ai eu l'idée de ce bambin-là.

MÉDARD.

Mais j'y pense : il ne s'agit que de démolir la Thérèse de fond en comble dans l'esprit du vieux eclopé, et pour ça j'ai un moyen. (*Tout en parlant, il s'est avancé du côté de Martel.*)

MARTEL.

Qu'est-ce qu'il a donc celui-là... à me toiser comme si je passais au conseil de révision ?

MÉDARD, *feignant de le reconnaître, d'un air joyeux.*

Eh ! voilà monsieur Martel... ah ! elle est bien bonne !...

MARTEL, *étonné.*

Laquelle ?

MÉDARD.

La rencontre... vous êtes monsieur Martel, le père de vot' fils...

MARTEL.

Je m'en suis toujours flatté !...

MÉDARD.

Eh ben, nous sommes des amis... Cyprien et moi... les deux inséparables... comme Castor...

MARTEL.

Ah ! oui... Castor et *Peau de luxe*?... (*D'un autre ton.*) Je ne vous remets pas...

MÉDARD.

Mais si ! vous me connaissez comme ma poche!... Tenez, la dernière fois que nous nous sommes trouvés ensemble... c'est en allant au bois de Romainville, il y a un an, jour pour jour... Je m'en souviens de c'te date-là !... vous avez bu une chope de bière au salon de Flore...

MARTEL, *se rappelant.*

Ah ! bon, bon ! En effet, oui... Et Cyprien m'a quitté pour rejoindre...

MÉDARD.

Une dame avec qui nous étions... Ça fait toujours plaisir de serrer la main d'un brave ! (*Il lui serre la main.*)

MARTEL, *franchement.*

Vous avez l'air d'un bon garçon!... et puisque vous connaissez mon fils, je suis si content, que je vas vous payer un canon... (*Près de la guinguette.*) Artilleurs ! à vos pièces !...

MÉDARD, *à part.*

Il a des écus, le vieux ! (*Mariel appelle ; on le sert et il paye.*)

MARTEL, *s'asseyant.*

Puisque vous êtes les deux doigts de la main avec Cyprien, est-ce que vous avez entendu jaser mariage à son égard ?...

MÉDARD, *à part, s'asseyant.*

Il coupe dans le pont. (*Haut.*) Pardié, certainement... Et tous ses amis sont affectés de lui voir faire une boulette pareille !

MARTEL.

Une boulette?... c'est un parti superbe !

MÉDARD.

Il vous l'a dit, peut-être?... pauvre garçon ! à vot' santé ! (*Il choque son verre.*)

MARTEL, *inquiet.*

Mais dites-moi donc : est-ce que la future est bossue ou bancalé ?...

MÉDARD.

Une femme n'a pas besoin d'être boiteuse... pour toujours marcher droit !

MARTEL, *frappé.*

Cré cinq cent mille... qu'est-ce que vous dites là ?

MÉDARD.

Ce qui est connu de toute l'avenue de Neuilly, et jusqu'à l'allée des Veuves !...

MARTEL, *plus surpris.*

L'allée des Veuves?...

MÉDARD, *goguenard.*

Dame ! si vot' fils venait à mourir... la future pourrait y être logée.

MARTEL, *ahuri.*

Que diable me rabâchez-vous là ?... vous m'embronillez !...

MÉDARD, *sans l'écouter.*

Ou bien encore, rue des Marmouzets avec le poupon !

MARTEL.

Un poupon?...

MÉDARD.

Qui a bientôt ses trois mois!... Vous ne saviez pas ça ?

MARTEL.

Cré nom de nom!... mais c'est la fin du monde!...

MÉDARD.

Au contraire!... ça l'empêchera de finir. Et vous, ça vous fait monter d'emblée au grade de grand-papa!...

MARTEL.

Est-il Dieu possible?... V'là donc pourquoi il avait l'air si pressé de l'établir... Et moi qui le remerciais!...

MÉDARD.

Qui ça, Cyprien ?

MARTEL.

Eh ! non... le père de la demoiselle.

MÉDARD.

Comment ! ils vous ont fait croire... (*Riant.*) Ils vous auront envoyé un père de hasard... qu'ils auront loué au Temple!...

MARTEL.

Ah ! vous battez la breloque !... La fille de monsieur Delaunay n'a pas de père, à présent ?

MÉDARD.

Hé !... nous n'y sommes plus... Je vous parlais de la fille de madame Grandin.

MARTEL.

Quel mêli mêlo !... Qui est celle-là ?

MÉDARD.

Eh ben, celle que Cyprien idole, que ça le rend imbécile.

MARTEL.

De quoi, de quoi !... une maîtresse ?... qui a un poupon ?... Le poupon que...

MÉDARD.

Vous y êtes!

MARTEL.

Et il n'est pas de lui?

MÉDARD, *d'un air de commisération.*

Il s'est laissé prendre comme un moucheron dans une toile d'araignée... Moi, je n'ai pas voulu y donner.

MARTEL.

Bah! dans la toile d'araignée?...

MÉDARD.

Pas si bête!...

MARTEL, *saisissant l'idée.*

Ah ça, voyons, voyons, farceur!... Tu as donc eu quelque chose de commun avec elle?...

MÉDARD, *avec hésitation.*

Oh! écoutez donc... un galant homme! Vous n'auriez qu'à le répéter.

MARTEL.

Est-ce que le père Martel est une recrue!... Voyons, tu es un bon enfant, dis-moi tout...

MÉDARD.

Eh ben... le jour de la promenade à Romainville que je vous rappelais... il lui faisait déjà la cour... J'étais avec eux... il est allé avec vous...

MARTEL.

Oui, oui... Après?

MÉDARD.

Après... Je me suis trouvé seul avec elle... Tenez, vous voyez, c'te petite alliance... elle me vient d'elle...

MARTEL.

Ah!... et après?...

MÉDARD.

Dame! après, il faisait très-chaud ce jour-là... Nous étions dans le bois... Vous savez la chanson?...

MARTEL, *fredonnant sérieusement.*

V'là c' que c'est qu' d'aller au bois?...

MÉDARD.

Justement!

MARTEL.

Nom d'un bonhomme... Le poupon serait donc à toi?

MÉDARD.

Je ne dis pas!... dans ces choses-là... il n'y a que le diable seul!... Tout ce que je sais, c'est que quelques trimestres après... la France comptait un petit citoyen de plus.

MARTEL.

Et mon jobard de fils serait capable... (*Ils se lèvent.*)

MÉDARD.

Ah !... s'il l'aime !... l'amour passe par-dessus tout !

MARTEL.

Mille bombardes... un instant !... ça ne sera pas !... Je te vas l'arranger... Épouser une fille qui donne des alliances à d'autres !...

MÉDARD.

Oh ! oh !... chut !... Et, le coquet de la chose !... c'est qu'il lui en avait fait cadeau... Elle lui a persuadé qu'elle l'avait perdue !...

MARTEL.

Ah !... l'animal !... Ecoute, tu es un bon enfant... donne-moi c'te bague !

MÉDARD.

Pourquoi faire ?

MARTEL.

Pour lui prouver !... lui mettre sous les yeux la conduite de la donzelle !... (*Mouvement de Médard.*) Je ne te nommerai pas !... je serai censé avoir appris l'affaire par un inconnu.

MÉDARD.

Pour vous obliger, père Martel, il n'y a rien que je ne fasse... mais gardez-moi le secret.

MARTEL.

Oui ! oui !... (*Ici commence le mouvement naturel des personnes sortant du spectacle, qui est censé en dehors, à droite.*)

MARTEL, serrant la bague dans sa tabatière.

Avec ça... je m'en vais ravager les amours de mon garnement !... La déroute de Moscou !...

MÉDARD, hochant la tête.

Ah !... si vous arrivez à temps !... car une fois le petit enregistré sous son nom... C'est demain qu'on fait le baptême, je vous en prévient !

MARTEL, agité.

Demain ?... Je m'en vas demander ma permission de sortie... tout de suite !... et je me charge de leur porter des dragées... Je n'irai pas faire ma partie de boules... car il y a de quoi la perdre, la boule. (*Tout en marchant.*) Adieu... Tu peux te vanter de m'avoir rendu là un fier service. (*Il sort à droite.*)

MÉDARD, à lui-même.

Bravo, Médard ! voilà une bonne affaire... le mariage sera

culbuté... et Thérèse me reviendra... Oh ! v'là Cyprien !... (*Il se cache.*)

CYPRIEN, *paraissant sur le tertre, à la porte de la maison.*

Viens donc, Thérèse... c'est la sortie de l'Hippodrome... (*Thérèse paraît et descend avec lui.*)

## SCÈNE XII.

AGÉNOR, puis WILLIAMS, CAMÉLIA, THÉRÈSE, CYPRIEN.

AGÉNOR.

Je lui avais dit de m'attendre !... Williams... Williams !... et le tilbury !

WILLIAMS, *paraissant.*

Je suis là, monsieur... Je l'avais laissé devant.

CAMÉLIA, *enveloppée d'un long burnous qui cache son costume mythologique.*

Allons, pour traverser... à deux pas, il fait sec...

AGÉNOR.

Mais, on va voir vos jambes !...

CAMÉLIA.

Bah !... il ne manque pas de gens qui viennent de les voir... mais ils avaient payé.

AGÉNOR.

Du moins, prenez mon bras ! (*Ils s'avancent pour passer de gauche à droite.*)

THÉRÈSE, *montrant Camélia.*

Tiens ! tiens ! la vois-tu ? c'est elle !

CYPRIEN.

La marraine ?... avec mon monsieur. (*À mi-voix.*) Il paraît que ça se rencontre joliment bien... (*S'avançant.*) Salut, monsieur, madame.

THÉRÈSE.

Bonsoir, mamzelle Camélia.

AGÉNOR et CAMÉLIA.

Eh !... nos papa et maman !... Bonsoir, mes amis...

CAMÉLIA, *à mi-voix, montrant Cyprien.*

C'est lui ?... (*Thérèse répond de la tête en souriant.*) Il n'est pas mal !... si mon tilleul lui ressemble ?

THÉRÈSE, *étonnée, regardant son costume.*

Vous êtes encore comme dans le char du soleil ?

CAMÉLIA.

Ah bah ! il est si tard !... Le régisseur l'a permis... il va venir avec nous et toutes ces dames.

CYPRIEN, à Agénor.

Quelle jolie marraine vous me donnez là !...

AGÉNOR.

Tu vois, mon garçon... je t'ai choisi la plus brillante étoile de l'Hippodrome.

CYPRIEN.

Mon fils aura pour marraine une étoile ?...

AGÉNOR.

C'est un coup du ciel !.. *(Pendant ces derniers mots, on voit revenir Merluchet et Bec-de-Gaz qui ont le cure-dent à la bouche.)*

MÉDARD, de loin, aux autres.

Thérèse et Cyprien, chut !... *(Ils passent de l'autre côté, par derrière, pour écouter.)*

THÉRÈSE, montrant sa maison, à mi-voix.

Voulez-vous voir vol' filleul ?... il est là !

CAMÉLIA.

Non, non, après le dîner... je meurs de faim... Mais que font-elles donc ?...

AGÉNOR.

Ah ça ! puisque nous voilà réunis, à quand le baptême ?

THÉRÈSE, vivement.

Oh ! monsieur, le plus tôt possible !

MÉDARD, à part.

Le baptême !... nous verrons !...

AGÉNOR.

J'y pensais pour demain...

CAMÉLIA.

Va pour demain, à midi... je n'ai pas de répétition.

AGÉNOR.

Très-bien !

CYPRIEN.

Monsieur le comte, vous aurez la bonté de n'en pas parler à mon patron, parce qu'il n'en sait rien !...

AGÉNOR.

A merveille !

MÉDARD, à part.

Ah ! ah ! on pourra le lui faire savoir. *(Musique militaire.)*

WILLIAMS, qui a regardé à droite.

Voilà tous vos convives...

TOUS, se retournant en riant.

Ah ! ah !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ECUYÈRES, TROMPETTES, *en amazones ou en habit des guides de Murat*, suivis de BLANCHEVILLE et DES DANDYS.

CAMÉLIA, *marchant à leur tête.*

Halte ! front ! alignement !

AGÉNOR.

Charmantes écuyères, dont nous connaissons les brillants exploits... perles de l'Hippodrome... venez sabler la champagne avec la fine fleur des lions de la capitale qui ont passé la barrière de l'Etoile... (*Se reprenant.*) Non... qui ont passé... l'arc de triomphe, pour venir célébrer les vôtres !...

TOUS.

Bravo !... bravo !...

MERLUCHET, *à part.*

Quel bon jeune homme !... décidément je voudrais m'attacher à lui !...

AGÉNOR.

Au dessert, nous irons voir mon filleul ; nous lui ferons goûter du champagne... comme à Henri IV !...

CAMÉLIA.

A ce soir !... et demain le baptême !

THÉRÈSE.

Ah ! quel bonheur !

MÉDARD, *à part.*

Tu n'y es pas encore !... On pourra bien le déranger !

AGÉNOR, *commandant les guides.*

Chez Ravel !... Allez, la musique !...

TOUS.

Chez Ravel !...

CAMÉLIA.

En avant, arche !... Suivez le soleil !...

(*Les Trompettes sonnent, la troupe se met en marche. Les Dandys les suivent en riant ; Cyprien et Thérèse marquent leur joie ; Médard les menace du geste. Le rideau tombe sur ce tableau.*)

## ACTE III.

### Quatrième Tableau.

Chez Cyprien, qui demeure près de la barrière du Roule. — Une chambre modeste, mais propre. — Une commode au fond, à gauche; — à droite des outils d'ébéniste, un cabinet à gauche au fond, et une fenêtre donnant sur la rue. — Deux chaises et un petit bureau à droite, premier plan.

#### SCÈNE I.

MEDARD, MERLUCHET *suivent* CYPRIEN, *qui rentre chez lui.*  
*Ils continuent une conversation.*

MEDARD.

Puisque tu fêtes la *saint lundi*, viens donc casser une croûte et renouveler connaissance avec c't ancien ami!...

MERLUCHET.

Dame! ce serait une *occase*... Pour un pied de cochon ou des pieds de mou'on, on n'en meurt pas... Avec de la moutarde..

CYPRIEN.

Je ne peux pas sortir... Le bourgeois n'aurait qu'à me voir... je lui ai fait dire que j'étais malade.

MERLUCHET.

Et la sainte liberté!... Ton bourgeois te tient donc à l'attache, comme qui dirait un caniche... Envoie-le paître.

CYPRIEN, *poussé à bout.*

Allons, voyons, puisqu'il faut tout vous dire, Thérèse est allée au-devant de sa mère... Nous l'attendons ici ce matin.

MERLUCHET.

Ah! vous allez p't-être faire le repas des fiançailles?...

MEDARD, *à part, d'un air sombre.*

J'espère bien que non!...

CYPRIEN, *en confidence.*

Pas encore.. un petit repas du baplé, e.. aux frais du par-  
rain, là!... qui va nous envoyer de chez Chevet...

MERLUCHET.

*Chevet!* Et tu ne nous invites pas?... Il me semble pourtant que le père de l'enfant a bien le droit...

MEDARD, *d'un air simple.*

Il te faut des témoins... Ah! tu auras pris papa Martel?...

CYPRIEN, *effrayé.*

Ah ! pristi !... Il ne se doute pas de la chose... heureusement !..

MERLUCHET, *s'avançant.*

Eh ben ! mais alors, nous v'là... deux électeurs...

CYPRIEN.

Je ne sais pas seulement si vous êtes domiciliés !... On m'a dit qu'il y a quèqu'temps monsieur Merluchet avait logé dans les carrières Montmartre ?

MERLUCHET.

Oh ! ce n'était qu'un pied à terre... Un soir que je m'assis attardé... Mais ça ne me convenait pas... J'ai donné congé.

MÉDARD, *avec humeur.*

Ah çà, tu ne veux pas de nous... Tu mets deux amis à la porte ?

CYPRIEN.

Non ! ce n'est pas ça, que diable... Mais si vous étiez en tenue, du moins...

MÉDARD.

Parbleu ! l'on s'y mettra.

MERLUCHET.

On a encore un peu de frusq... J'ai toujours not' paire de gants jaunes !..

CYPRIEN, *impatiente.*

Allons... Eh bien ! c'est bon. Revenez pour midi ; mais faut que j'écrive. (*A part.*) Je ne m'en serais pas débarrassé sans cela. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

## SCÈNE II.

MERLUCHET, MÉDARD, puis DELAUNAY.

MERLUCHET.

Il s'est joliment fait tirer l'oreille... Mais c'est égal, on pourra becqueter un peu. (*Signe de manger.*)

MÉDARD, *à lui-même.*

Je vais donc la revoir malgré elle, cette mijaurée de Thérèse !... Faut que je n'aie pas de cœur, pour l'aimer toujours...

MERLUCHET, *plus bas.*

Est-ce que tu crois qu'il n'a pas de soupçons ?

MÉDARD.

Du tout... Elle ne lui a rien dit... et je le démolirai... As-tu remis le poulet que je t'ai donné hier soir ?...

MERLUCHET, *étonné.*

Tu m'as remis un poulet, toi ?...

MÉDARD.

Oui... le billet anonyme que j'ai écrit à son patron.

MERLUCHET, *se rappelant.*

Oui, oui... Il a dû le recevoir en rentrant se coucher... si c'est un homme rangé!

DELAUNAY, *en dehors.*

La porte à droite?... Merci! (*Il frappe.*)

MÉDARD.

Entrez! (*Pendant que Delaunay entre.*) Tiens! c'est lui! (*Avec joie.*) Il l'a reçu!

DELAUNAY.

Pardon, messieurs... Cyprien Martel?

MÉDARD.

Il est là-dedans. (*Près de la porte, à droite.*) Cyprien, voilà quelqu'un qui te demande!

MERLUCHET, *bas à Médard.*

Tirons nos guêtres!... (*Ils s'esquivent. Delaunay les regarde avec surprise.*)

## SCENE III.

DELAUNAY, CYPRIEN.

CYPRIEN, *en entrant, à lui-même.*

Serait-ce déjà le parrain?... (*S'arrêtant saisi.*) Monsieur Delaunay!...

DELAUNAY.

Bonjour, Cyprien... Vous paraissez surpris?...

CYPRIEN, *embarrassé.*

Je ne m'attendais pas à ce que vous prendriez la peine...

DELAUNAY.

De visiter un de mes bons ouvriers qui se disait malade?... Vous savez pourtant que c'est mon habitude!... Mais aujourd'hui, je viens vous demander la vérité sur une chose plus grave que votre indisposition!

CYPRIEN.

Quoi donc, monsieur Delaunay?

DELAUNAY, *lui donnant une lettre.*

Lisez cette lettre, où l'on m'apprend de vous des choses qui auraient lieu de m'étonner, de m'affliger beaucoup!...

CYPRIEN, *après avoir lu quelques lignes.*

Quelle infamie!...

DELAUNAY.

Bien que cette lettre se termine en me pressant de vous marier au plus vite, avec ma fille, pour vous arracher aux conséquences

d'une mauvaise liaison, je ne puis supposer que vous m'ayiez fait écrire vous-même ?...

CYPRIEN, *indigné.*

Ah !... monsieur Delaunay... il n'y a que des misérables qui n'osent pas signer ce qu'ils écrivent !

DELAUNAY.

Alors, cet écrit n'est qu'un mensonge...

CYPRIEN, *prenant son parti.*

Non, monsieur Delaunay !

DELAUNAY.

Oh !... j'aimais à en douter encore !... Ainsi, après ce que je voulais faire pour vous ?... C'est le comble de l'indélicatesse, de l'ingratitude... Vouloir me tromper... moi !

CYPRIEN, *s'oubliant.*

Oh !... ça n'est pas vrai !...

DELAUNAY, *choqué.*

Un démenti !...

CYPRIEN.

Excusez-moi... je ne sais pas parler avec toute la... mais, devant Dieu, je vous jure que j'étais incapable d'une tromperie... d'une bassesse... La preuve ?... je venais de la jeter sur le papier comme j'ai pu... et voilà une lettre que vous alliez recevoir...

DELAUNAY, *surpris et la prenant.*

Pour moi ?...

CYPRIEN.

Lisez, monsieur... lisez !... Je n'avais pas pu vous parler à cœur ouvert... mais aujourd'hui, je vous apprenais que je n'étais pas digne de devenir votre gendre.

DELAUNAY, *qui a lu pendant cela.*

Il est vrai !...

CYPRIEN.

Que voulez-vous, monsieur Delaunay ?... on est jeune... on a des sentiments... on prend de l'amour... ce n'est pas un crime.

DELAUNAY.

Non, sans doute... mais les suites en sont souvent bien malheureuses !

CYPRIEN.

Pas quand on a de l'honnêteté, de la loyauté dans l'âme... et j'en ai, Dieu merci !

DELAUNAY, *surpris.*

Quoi !... cette fille ?... cet enfant ?...

CYPRIEN.

Elle sera ma femme, et il sera mon fils... Est-ce que vous me blâmeriez !...

DELAUNAY, ému.

Moi, mon garçon ?... Si je n'avais pas déjà de l'estime pour toi, ça m'en donnerait au contraire !... Mais, pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

CYPRIEN.

Moi, un pauvre ouvrier, vous prendre pour confident ?... je n'aurais pas osé... Puisque mon père ne s'en doute pas... puisque la mère de Thérèse n'en sait rien encore !...

DELAUNAY.

Est-ce possible ?... Qu'est-ce donc que cette mère ?...

CYPRIEN.

Une brave femme... Sachant que j'aimais sa fille, que sa fille m'aimait... v'là tout... elle était allée en Allemagne, chercher une dot qu'elle n'a pas trouvée... Et, pendant son absence, le malheur est arrivé.

DELAUNAY, hochant la tête.

De sorte que tu te marieras sans aucune fortune ?...

CYPRIEN.

Ah ! mon Dieu ! les dix doigts de ma femme d'un côté, et mes deux bras de l'autre !... Mais, de toute façon, vous n'auriez pas pu être mon beau-père !

DELAUNAY, avec colère.

Pourquoi ça ? Puisque je le voulais ?

CYPRIEN, appuyant.

Oui, vous-l... mais vot'demoiselle ?... Hier, j'ai pris mon courage à deux mains... Je lui ai parlé tout doucement... elle a été bien franche, et m'a dit, de bonne amitié, qu'elle ferait tout son possible pour être la femme de son cousin !

DELAUNAY, contrarié.

Allons, son cousin, à présent !... Pauvres parents... faites donc des projets !...

CYPRIEN.

Quand j'ai su cela, j'ai été bien soulagé... parce que, sans arrière-pensée, ça me permettait de faire mon devoir... Eh bien ! monsieur Delaunay... m'en voudrez-vous encore ?

DELAUNAY.

Mon Dieu, non, mon garçon !... Tu es plus à plaindre qu'à blâmer... mais ton père, à qui j'avais déjà parlé ?...

CYPRIEN, se grattant l'oreille.

Ah ! dame, oui !... ça sera dur à arracher ; mais quand il verra que l'enfant est reconnu, que l'état civil y a passé...

DELAUNAY.

Ah ! mon pauvre Cyprien !... je te regretterai toujours... Et quand tu seras marié, nous verrons ce qu'on pourra faire pour toi !... Adieu ; je souhaite que tout cela tourne bien !...

CYPRIEN.

Merci !... merci !...

DELAUNAY, en sortant, à lui-même.

Oh ! l'amour !... Oh ! la jeunesse !... (*Un cuisinier paraît avec une manne sur la tête et heurte Delaunay.*)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CUISINIER, puis WILLIAMS, ensuite AGÉNOR.

LE CUISINIER.

Prenez donc garde, saï risti !...

DELAUNAY, en sortant.

Il est curieux, ce maladroit-là !...

CYPRIEN, au garçon.

Vous avez failli renverser monsieur...

LE CUISINIER.

J'aim'rais mieux ça que de renverser mon déjeuner... J'en réponds à monsieur Chevet...

WILLIAMS, en dehors.

Allez donc doucement, monsieur.

CYPRIEN, ouvrant la porte.

Encore !...

WILLIAMS, paraît avec un panier de bouteilles.

C'est le champagne !...

LE CUISINIER.

Tiens ! monsieur Williams... Est-ce que c'est du Jacquesson ?

WILLIAMS, fièrement.

Véritable Moët ! Nous sommes en compte avec la maison.

AGÉNOR, en dehors.

Hé ! Williams... ah ! c'est ici... (*Il entre chargé de boîtes de bonbons.*) Bonjour, mon garçon... voilà les dragées du baptême !...

CYPRIEN.

Ah ! monsieur Agénor !

LE CUISINIER.

Monsieur le comte, où faut-il mettre la manne ?

AGÉNOR.

Ah ! ah ! ah ! c'est la manne dans le désert !... Vous me re-

gardez comme un Moïse? Je n'avais que cette occasion d'être un Moïse; ma foi, je la saisis!...

CYPRIEN.

Faut la mettre là, dedans... ça fera une surprise... (*Le Cuisinier entre avec Williams.*)

AGÉNOR, *qui plaisante toujours.*

Ah ça! mon cher hô e, j'ai bien pensé au festin... mais je n'ai pas pensé à la table! elle est en retard... (*Il regarde.*)

CYPRIEN.

Un voisin m'en prêtera une... (*Riant.*) Vous savez... c'est comme les cordonniers...

AGÉNOR.

Les ébénistes sont les plus mal oubliés! (*A Williams.*) Tu as fait mettre des couverts, du linge?... et les seaux de glace?...

CYPRIEN.

Ah! mais vraiment, monsieur le comte... je suis honteux... tant de frais...

WILLIAMS.

Il a bien raison!...

AGÉNOR.

Ils sont charmants!... ce que je fais là, je me le dois à moi-même...

WILLIAMS, *à part.*

Et à d'autres!...

AGÉNOR, *continuant.*

Ce n'est pas pour vous! Agénor de Marshall consent à être parrain, il ne peut pas se conduire comme un épicier de la rue des Lombards!

WILLIAMS, *à mi-voix.*

Mais, pour des ouvriers?..

AGÉNOR.

Il faut bien faire un peu de démocratie.

CYPRIEN, *approuvant.*

Dame!

AGÉNOR.

Vois-tu? il comprend la politique de conciliation... toi, tu n'y entends rien!... Ah ça! je me rends chez la marraine; il est dix heures... j'espère que le Soleil est levé... La cérémonie? toujours à midi?

CYPRIEN.

Je pense bien.... Mais je suis étonné de ne pas voir arriver Thérèse avec sa mère,

THÉRÈSE, *en dehors, appelant.*

Monsieur Cyprien ! monsieur Cyprien... venez donc !

CYPRIEN.

Ah ! je les entends !... excusez-moi !... *(Il sort vivement.)*

AGÉNOR.

Faites, faites !...

**SCÈNE V.**

WILLIAMS, AGÉNOR, *regardant par la fenêtre; puis*  
MARGUERITE, CYPRIEN, THÉRÈSE.

WILLIAMS.

Je ne conçois pas que monsieur le comte vienne s'égarer chez de pareilles gens !...

AGÉNOR.

Monsieur Williams, vous devenez d'un bégueule insupportable !

WILLIAMS, *saluant.*

L'habitude de vivre avec un homme aussi distingué...

AGÉNOR.

Vil flatteur !... *(Cyprien paraît avec Thérèse. Ils soutiennent Marguerite Grandin qui semble défaillante.)*

CYPRIEN.

Allez doucement !... vous y voilà !... \*

\* *NOTA.* La scène de la mère peut se remplacer à la rigueur par le dialogue suivant, et à partir de la réplique ci-dessus.

THÉRÈSE, *joyeuse et allant à Agénor.*

Monsieur, c'est maman... elle sait tout et nous a pardonnés !..

MARGUERITE.

Oui, mes enfants, je vous pardonne... mais, vous m'avez fait bien du mal !..

THÉRÈSE, *montrant Agénor.*

Voilà notre parrain !

CYPRIEN, *à Marguerite.*

Oui, c'est le parrain, et nous attendons la marraine.

CAMELIA, *en dehors.*

Agénor ! Agénor !

AGÉNOR, *allant au devant de Camélia.*

Mais attendez-moi donc ! nous manquons notre entrée... .

De cette dernière réplique d'Agénor, on passe alors à l'entrée de Camélia, d'après ce renvoi, à la scène VII<sup>e</sup>.

THÉRÈSE, qui, en prenant une chaise, voit Agénor.  
Ah! monsieur... (*Bas et vite.*) Ne dites rien devant elle!...

CYPRIEN, faisant asseoir Marguerite.

Là!..

THÉRÈSE.

Pauvre mère!...

AGÉNOR.

Une syncope!... Voulez-vous respirer? (*Il offre un flacon.*)

MARGUERITE, étonnée et lentement.

Des étrangers!...

AGÉNOR, à mi-voix en le suivant.

Je vous laisse à vos scènes de famille... et je vais cueillir Camélia... Mesdames!... (*Il salue et sort avec Williams. — Thérèse a ouvert une armoire et mis du vin et du sucre dans un verre. Cyprien rentre de l'autre chambre avec un biscuit sur une assiette.*)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, MARGUERITE, CYPRIEN.

CYPRIEN.

Une petite trempette!

THÉRÈSE, remuant la cuiller.

Là... buvez, maman...

CYPRIEN.

Ça vous fait du bien!...

MARGUERITE.

Oui, mes enfants... Et puis, le bonheur de vous revoir...

THÉRÈSE, qui est sur un de ses genoux, près d'elle.

Pauvre mère!...

MARGUERITE baisse un peu la tête jusqu'à Thérèse et l'embrasse.

Chère fille!...

CYPRIEN.

Ah! v'là que l'œil est brillant.

THÉRÈSE.

C'était la fatigue, le besoin...

CYPRIEN.

Les femmes sont terribles... Elles ne veulent jamais assez manger!...

MARGUERITE, avec un sourire de tristesse.

Ce n'était pas la volonté qui manquait... Mais quand on a quelque chose là... Demander, tendre la main... oh! ça coûte trop!...

THÉRÈSE, à Cyprien qui paraît étonné.

Oui, sans argent... depuis vingt-quatre heures!...

CYPRIEN.

Comment!... On disait dans le quartier que vous alliez rapporter des sommes, vous raccommoder avec monsieur Grandin, dont vous étiez séparée...

MARGUERITE.

Séparée!... de M. Grandin?...

THÉRÈSE.

On le croyait!... moi, je n'ai jamais osé vous en parler.

MARGUERITE, d'un ton grave.

Vois-tu, ma Thérèse... je ne voulais pas que tu pusses être méprisée...

THÉRÈSE, troublée et baissant les yeux.

Méprisée!...

CYPRIEN.

Si quelqu'un osait?...

MARGUERITE, qui regardait Thérèse.

Mais, qu'as-tu donc?

THÉRÈSE.

Moi? Rien... c'est ce que vous me dites.

MARGUERITE, la prenant par la main.

Regarde-moi donc... Il me semble que tu es pâle... un peu maigrie... (*A Cyprien.*) Est-ce qu'elle a été malade?...

THÉRÈSE, à part.

O mon Dieu!...

CYPRIEN, embarrassé.

Oui... oui... un peu!... ça n'a rien été. Elle a passé une quinzaine de jours à la campagne...

MARGUERITE.

Où ça donc?...

CYPRIEN, vivement.

Chez une amie de M<sup>me</sup> Lefèvre...

MARGUERITE.

Et tu ne m'en as rien dit!...

CYPRIEN, pour changer de propos.

Mais, voyons, madame Grandin, vous alliez nous apprendre... à présent que je vas être de la famille...

MARGUERITE.

Oui, oui... vous saurez pourquoi j'ai gardé si longtemps le silence... Vous sentirez combien il est pénible pour une mère d'avoir à rougir devant sa fille...

THÉRÈSE.

Est-ce que ça se peut ?

CYPRIEN, *penché près d'elle.*

Vous alliez nous parler de vot' mari... du père de Thérèse..

MARGUERITE, *se levant.*

Ces deux mots sont toute l'histoire de mes malheurs... Ton père, ma pauvre fille... n'a jamais été mon marit

THÉRÈSE.

Ah!... vous n'avez jamais?...

CYPRIEN, *continuant.*

Été...

THÉRÈSE, *achève en regardant Cyprien.*

Mariée?...

MARGUERITE.

Jamais!... Il m'avait juré devant Dieu, dans une sainte chapelle, qu'il m'épouserait...

THÉRÈSE, *la main sur ses yeux.*

Oh!...

CYPRIEN.

Il y a des hommes qui sont de fiers brigands!...

MARGUERITE.

Je le vois encore, pleurant, se traînant à mes genoux, pendant cet épouvantable orage... Ah! si la foudre qui éclatait alors m'avait frappée, j'aurais été bien plus heureuse, et je n'aurais pas aujourd'hui à te demander pardon, ma fille...

THÉRÈSE.

Pardon!... à moi!...

MARGUERITE.

Oui, de ne pouvoir pas même te donner le nom de ton père!

CYPRIEN.

Grandia n'est donc pas votre nom ?

MARGUERITE.

C'est celui d'un brave officier du génie, mon père, qui me chassa en me maudissant!

CYPRIEN et THÉRÈSE, *détournant la tête.*

Oh!...

MARGUERITE.

Et bientôt après, il succomba sous la douleur dont j'avais empoisonné sa vie...

CYPRIEN.

Mais, l'autre ?

MARGUERITE.

Après m'avoir confiée à la famille d'un digne pasteur, il partit

pour l'Inde en renouvelant mille fois les serments les plus solennels de revenir en Europe, et de rapporter une fortune, un rang et un nom... à notre fils !

CYPRIEN et THÉRÈSE, *très-surpris.*

Votre fils?...

MARGUERITE.

Hélas!... ce ne fut qu'après son départ que je m'aperçus qu'un nouveau lien nous avait unis... Et peut-être n'a-t-il jamais su qu'il m'avait laissé un fils et une fille!

TOUS DEUX.

Comment?...

MARGUERITE.

Huit mois après son départ, j'apprenais qu'il était marié à une riche héritière de Batavia...

THÉRÈSE.

Quelle horreur!...

CYPRIEN.

Et votre garçon?... l'aîné?...

MARGUERITE, *détournant la tête.*

Ah! ne me le demandez pas!... Dieu seul peut savoir ce qu'il est devenu!... — Le jour où j'appris la nouvelle fatale qui m'était à jamais l'honneur, qui tuait tout mon avenir... je fus frappée de vertige, d'aliénation... je voulus me détruire ainsi que mes deux enfants.

TOUS DEUX, *avec effroi.*

Ah!...

MARGUERITE.

Plus tard je vous dirai ces horribles détails!... — À trois mois de là, environ, je retrouvai la mémoire... je me sentis renaître en voyant ton premier sourire!... j'étais à Paris... Des religieuses qui me soignaient eurent la charité de ne pas m'enlever ma fille... que j'ai pu nourrir. — Une sœur de mon père était morte, et je recueillis une faible succession... Ce fut alors que je connus la bonne M<sup>me</sup> Lefèvre, et que, grâce à son amitié, j'ai pu faire de toi une habile ouvrière... une sage et vertueuse fille...

THÉRÈSE, *troublée.*

Ma mère... je ne mérite pas...

CYPRIEN, *l'interrompant à dessein.*

Mais, votre voyage?

MARGUERITE.

Mon Dieu!.. c'était une dernière tentative que je faisais dans votre intérêt; mais, hélas! tout a disparu... la famille du baron s'est éteinte... seulement, un ancien garde de leur domaine m'a dit qu'on aurait, peut-être, quelques renseignements

sur lui chez un vieux notaire, nommé Valbon, dont j'ai pris l'adresse près d'une des barrières de Paris.

CYPRIEN.

Il faudra toujours voir cela...

MARGUERITE.

Oh! jamais je n'entendrai reparler de lui, ni de mon pauvre garçon... le ciel me punira jusqu'au bout... et je l'aurai mérité!...  
(Thérèse paraît troublée.)

CYPRIEN, qui le remarque.

Oh! cependant? Je ne vois pas...

MARGUERITE, avec vivacité.

Oui! le plus grand crime qu'une jeune fille puisse commettre, c'est de devenir mère avant que d'être épouse!

THÉRÈSE, à part, d'une voix étouffée.

Grands dieux!...

CYPRIEN, vivement.

Mais c'est les hommes qui ont tort... parce qu'enfin! une pauvre jeune fille...

MARGUERITE, s'animant.

Quand elle a une mère qui l'a élevée, qui ne lui a donné que de bons conseils, qui, ne pouvant se marier, a repoussé tout autre parti, et a passé sa vie à travailler jour et nuit pour rester honnête... je dis que la fille de cette femme serait criminelle et mériterait sa malédiction, si elle venait à faillir, à tomber dans un pareil abîme!

CYPRIEN.

Madame Grandin... vous faites mal à Thérèse!...

THÉRÈSE, à Cyprien qu'elle prend.

Oui, je te le dis, à toi, qui la connais, qui l'aimes, qui l'estimes... Si cette enfant, pour laquelle j'ai supporté l'existence, pour qui j'ai épuisé le calice de mes douleurs, de mes larmes... si elle avait pu me donner ce chagrin-là, je crois que je l'aurais tuée... oui, je l'aurais tuée!

CYPRIEN.

Oh! dieux! ne la tuez pas!... (Thérèse en écoutant sa mère fléchit peu à peu et se laisse tomber à deux genoux.)

MARGUERITE.

Hein? Qu'est-ce que?... (Cyprien étend la main et lui montre sa fille.)

MARGUERITE, avec un cri terrible.

Ah!... malheureuse!... que fais-tu là?...

THÉRÈSE, d'une voix tremblante.

Ma mère!... ne me maudissez pas...

MARGUERITE.

Tu es coupable !... Tu es coupable !... Et lui, ce garçon si timide, si honnête, dit-on ! il n'a pas craint de tromper ma confiance, et de te perdre ; où est-il ?... où est-il ?... (*Elle se retourne croyant le trouver où il était, mais Cyprien a passé par derrière, et il est venu se mettre à genoux près de Thérèse.*)

CYPRIEN, avec humilité.

Me voilà, madame Grandin !...

MARGUERITE.

Misérable !...

THÉRÈSE.

Pardonnez-lui, ma mère, il sera votre fils !

MARGUERITE, sans l'écouter.

Elle !... Elle !... Ma fille chérie !... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dans votre justice un pareil malheur devait donc encore me frapper !...

CYPRIEN.

Mais, calmez-vous donc ! je ne m'en vais pas dans les Indes, moi !... je ne ferai pas comme votre richard... comme votre baron !...

MARGUERITE, avec colère.

Tu le dis ! tu le dis... mais, pourtant tu n'es pas son mari !...

THÉRÈSE.

Ma mère, il vous attendait !...

CYPRIEN.

Certainement...

MARGUERITE, avec chaleur.

Tu le jures sur ta vie !... sur la sienne, sur l'honneur ?

CYPRIEN.

Oh ! oui... 'Est-ce que vous croyez que je suis un scélérat ?... La preuve que non, c'est que je pouvais devenir le gendre de M. Delaunay.

MARGUERITE, avec espoir.

En vérité ?...

CYPRIEN.

Et la preuve encore... c'est que mon fils...

MARGUERITE, les yeux au ciel.

Ah ! c'est un fils ?...

CYPRIEN.

Qui s'appellera comme moi, Cyprien. Il va être reconnu, porté sur les fonts du baptême, aujourd'hui !...

MARGUERITE.

Aujourd'hui !...

THÉRÈSE.

Je n'aurais jamais voulu que cela eût lieu sans vous !...

CYPRIEN.

Eh bien ! voyons... faut-il nous tuer, nous massacrer ? Peut-on agir mieux que ça ?...

MARGUERITE, *s'essuyant les yeux.*

Tu es un brave garçon... mais tu m'as fait bien du mal !...

CYPRIEN.

Elle nous pardonne... Embrassez vot' bru !... Non, vot' fille et son mari !... (*Ils l'embrassent. Thérèse, avec son mouchoir, essuie les yeux de Marguerite.*)

AGÉNOR, *en dehors au fond.*

Attendez-moi donc, belle nymphe !

MARGUERITE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

CYPRIEN.

Tiens, justement, c'est le parrain !...

THÉRÈSE.

Et la marraine !...

CYPRIEN, *à la mère.*

On ne vous a pas menti... (*Changeant de ton.*) Bien entendu, il est censé que vous n'ignoriez de rien...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAMÉLIA, AGÉNOR.

CAMÉLIA *entre la première.*

Bonjour, mes enfants !... (*À Thérèse.*) Bonjour, petite mère...

AGÉNOR, *achevant de mettre son gant.*

Mais, attendez-moi donc... que diable, nous manquons notre entrée !... \*

THÉRÈSE.

Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne !

CAMÉLIA.

Comment, bonne ? Je suis excellente. D'ailleurs je vous avais promis... Et moi je suis de parole... comme un agent de change !...

AGÉNOR.

C'est d'autant plus étonnant que madame fait des foules de promesses !...

CAMÉLIA.

Tâchez de vous taire un peu, si c'est possible !...

MARGUERITE, *à mi-voix, à Cyprien.*

Voilà une jolie marraine... Faites donc asseoir...

\* C'est ici que s'enchaîne la coupure.

CYPRIEN, *présentant une chaise à Agénor.*

Excusez... Je n'ai pas l'habitude de recevoir du si beau monde. (*Marguerite va offrir elle-même une chaise à Camélia.*)

THÉRÈSE, *la lui ôtant des mains.*

Vous donnez pas la peine, maman!... Mamzelle... c'est maman!... (*Les deux femmes se saluent.*)

CAMÉLIA.

Madame!... (*A Thérèse.*) Elle est encore bien! Et puis un air de bonté...

THÉRÈSE.

Oh! je vous en réponds, qu'elle est bonne! ma petite mère!... (*Elle l'embrasse.*) Vous excusez sa toilette... elle arrive de voyage...

AGÉNOR.

Oh! oh! très-bien!... La plus belle parure d'une mère, c'est une fille comme la vôtre!... (*A ces mots Camélia lui pince le bras.*)

AGÉNOR, *à Camélia.*

Le madrigal de rigueur!... (*A tout le monde.*) Ah çà, si nous voulons déjeuner à une heure... qu'attendons-nous?...

THÉRÈSE, *contrariée.*

La nourrice qui n'en finit pas!...

CYPRIEN.

Nous ne pouvons pas partir sans l'héritier présomptif.

CAMÉLIA.

Dame! c'est juste... comme dans les mélodrames... L'enfant est le principal personnage de la pièce. (*A ces mots entre une grosse et fraîche nourrice avec un enfant sur les bras.*)

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA NOURRICE, puis MÉDARD et MERLUCHET.

LA NOURRICE, *riant.*

Nat... me voilà, moi!...

THÉRÈSE.

Comme vous venez tard!

LA NOURRICE.

Ah! dame! j'ai été obligée de m'arrêter à cause du petit.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! (*Paraissent Médard et Merluchet, vêtus de bric et de broc, se tenant par le bras, ayant tous deux une main dans le gousset, tandis que l'autre main paraît avec un gant jaune.*)

CAMÉLIA.

Regardez donc, l'amour d'enfant!

AGÉNOR, à mi-voix.

C'est un enfant de l'amour... Il n'y a que ceux-là qui réussissent.

MARGUERITE, qui l'a entendu, à part.

Piôt au ciel que c'èst vrai!

MÉDARD, faisant une farce.

On vous annonce le chevalier de Merluchet...

CYPRIEN.

Ah! voilà les amis, nos témoins.

MERLUCHET.

Et M. Médard... Le Champi!

AGÉNOR, riant.

Comment! la pièce de l'Odéon!

MARGUERITE, à mi-voix.

Qu'est-ce c'est donc que ces gens-là? (Cyprien lui parle tout bas.)

MÉDARD, à mi-voix.

Bonjour, mamzelle Thérèse!...

THÉRÈSE, lui lançant un regard.

C'est pour vous moquer de moi sans doute!

MÉDARD, à mi-voix.

Vous n'êtes pas encore madame... heureusement pour moi... (Thérèse le quitte brusquement pour emmener sa mère avec la nourrice dans un coin, elle prend des mains de cette dernière un bonnet et un tartan propre.)

MÉDARD, à part, d'un air sombre.

Maudite bégueule!..

MERLUCHET, qui a été saluer Camélia, à Cyprien, à part.

Oh! dis donc... c'est le bon jeune homme de la jument... Par bonheur, je n'ai plus mes favoris!.. (Pendant ce temps Cyprien va prendre son chapeau.)

MERLUCHET, bas à Médard, montrant Agénor qui cause avec Camélia.

Dis donc... le parrain est chic... Il a une chaîne de montre... un peu bat!

MÉDARD, bas.

Tu m'embêtes!.. je ne vois que Thérèse.

MERLUCHET, à lui-même.

Je l'embête!.. que cet être est donc sentimental!..

THÉRÈSE, s'avancant avec Marguerite.

Là!... voilà maman un peu rajustée. (On entend en dehors le bruit de plusieurs voitures qui arrivent et s'arrêtent.)

AGÉNOR.

Et voilà les voitures que Williams a fait avancer.

MÉDARD, qui a regardé par la fenêtre.

Tiens, Cyprien, il me semble que c'est ton père.

CYPRIEN, effrayé.

Pas possible... il ne vient jamais en semaine...

MÉDARD.

Il descend d'un mylord...

CAMELIA, qui a mal entendu.

Son père!.. un mylord?..

AGÉNOR.

Allons, messieurs, la main aux dames. *(Il prend la main de Thérèse à laquelle Merluchet présentait sa main gantée.)*

CYPRIEN, tout troublé.

Mon Dieu!.. c'est bien lui!.. je ne l'attendais pas...

MARGUERITE, effrayée.

Il n'était pas invité?.. que signifie?..

AGÉNOR, le bras tendu.

Son père arrête le cortège...

MERLUCHET, à mi-voix.

Est-ce que c'est un sergent de ville?

CYPRIEN, qui va de droite et de gauche.

Si nous cachions toujours la nourrice?

MARGUERITE.

O ciel!... il ne sait donc pas?..

CYPRIEN, voulant pousser la nourrice.

Non, non, il ne sait rien.

MARTEL, paraissant au fond.

Pardonnez-moi... il sait tout!..

TOUS, avec un sens différent.

Ah! aïe!..

MERLUCHET, bas.

Quel vieux rabat-joie!

MÉDARD, bas.

Je n'assiste pas à la séance... y aurait des interpellations!..

MERLUCHET, bas.

Je te parlerai des orateurs... *(Médard se sauve par le fond sans être remarqué.)*

## SCÈNE IX.

MERLUCHET, AGÉNOR, CAMELIA, MARTEL, THÉRÈSE,  
MARTEL, CYPRIEN.

MARTEL, d'un ton sévère et ôtant son chapeau.

Salut, mesdames... salut, messieurs... mes excuses à la compagnie...

TOUS.

Monsieur !..

MARTEL.

Je tombe ici comme un obus... mais je suis chez mon fils, voyez-vous !..

THÉRÈSE, à part.

Oh ! mon Dieu ! je frémis !

CYPRIEN, voulant prendre un air aisé.

Eh ben ! chez moi, papa... vous êtes chez vous !..

MARTEL.

J'ai pris une voiture pour arriver à temps... parce que j'avais été d'abord à l'église... à Saint-Philippe du Roule.

CYPRIEN et THÉRÈSE, à part.

Il sait tout !..

MARTEL.

Et je viens demander depuis quand est-ce que les conscrits ont le droit de manquer à leurs chefs, et les enfants qui ne sont pas majeurs à leur père ? On a beau dire, mais il faudra du temps avant que ça ne soit dans les règlements.

AGÉNOR, à mi-voix.

Il est dans son droit.

MERLUCHET, avec mépris, sur l'avant-scène.

C'est un vieux toqué !

AGÉNOR, donné, répète le mot.

Toqué ?

CYPRIEN.

Mon père... je...

MARTEL.

Tu dois te taire, quand je parle ! Comme je ne suis pas encore invalide de la tête, que je ne bats pas encore la breloque... j'ai le droit de surveiller les manœuvres et de commander tes mouvements... (Il prend une chaise.) Or donc... c'est pour vous dire, messieurs et dames, que le baptême qu'on allait faire à mon insu n'aura pas lieu !.. (Il frappe le plancher de sa chaise et s'assoit.)

TOUS.

Ah ! mon Dieu !..

CYPRIEN.

Que dites-vous là ?

AGÉNOR.

Songez à ce que vous allez faire !..

MARTEL, *répondant à droite et à gauche.*

Je dis ce que je ferai, et je ferai ce que je dis!...

CYPRIEN.

Mon père, vous êtes fâché contre moi de ce que je n'ai pas osé vous faire part!...

MARTEL, *vivement.*

De vos amourettes!... vous avez bien fait.

THÉRÈSE, *pleurant, et avec dignité.*

Une amourette, monsieur!...

CYPRIEN, *lui faisant signe de le laisser parler.*

Dites une adoration, mon père... Mais comme vous pensiez à un mariage avec la fille de mon patron, et que lui-même y a renoncé!... (*Mouvement de Martel.*) Oui... et il a compris que je devais remplir un devoir...

MARTEL, *avec colère.*

Qu'il se mêle de sa fille... je n'ai pas besoin de lui pour gouverner mon fils.

MARGUERITE.

Monsieur... mais moi aussi, j'ai une fille...

MARTEL, *avec un regard de travers.*

Ah! vous êtes sa mère... j'en suis fâché!...

MARGUERITE.

Fâché, monsieur?... Parce que votre fils a manqué, j'en conviens, aux égards qu'il vous devait... pouvez-vous le blâmer de vouloir épouser la femme qu'il aime et dont il est aimé?...

MARTEL.

Je ne le blâme pas... mais je m'y oppose.

BERLUCHET, *à lui-même.*

Il connaît son code... c'est comme moi!...

MARGUERITE.

Oh! monsieur, vous ne ferez pas cela, vous, un brave militaire... vous savez ce que c'est que l'honneur, puisque vous en portez le signe...

MARTEL, *la main sur son ruban.*

Ne parlons pas de ça... Vous trouverez bien un autre parti pour mad... (*Se reprenant.*) pour mademoiselle...

MARGUERITE et THÉRÈSE.

Ah! un autre!...

CYPRIEN, *s'emportant.*

Un autre mari!... mais je ne veux pas qu'elle en ait un autre!... elle n'épousera que moi!... Il y a encore du papier timbré à Paris, et je vous en enverrai...

MERLUCHET, à lui-même.

Les trois sommations respectives.

MARTEL, furieux et soulevant sa chaise.

Ah ! petit drôle !... tu me menaces !... Eh bien... fais cela... et le magot que j'avais mis de côté pour t'établir, je le donne à mes camarades pour s'acheter du tabac, ou je le jette dans la rivière. (*Merluchet et Agénor lui ont ôté sa chaise.*)

CYPRIEN.

Vous en ferez ce que vous voudrez !... L'argent... comme si c'était quelque chose !...

MERLUCHET, qui s'est glissé près de lui.

Voyons, ne dis pas de bêtises !...

AGÉNOR, d'une voix flûtée.

Permettez-moi de prendre la parole : Il est clair que monsieur a la tête montée aujourd'hui... je me borne à demander si la cérémonie...

THÉRÈSE.

Monsieur, c'est une mère qui vous supplie... ne privez pas un enfant de la bénédiction de l'église... Songez donc... s'il venait à mourir ?

MARTEL.

Eh ! mille bombes !... allez le baptiser si vous voulez... pourvu que ce ne soit pas comme l'enfant de Cyprien Martel !... (*Marguerite et Thérèse se jettent sur des sièges et sanglotent.*)

MARGUERITE et THÉRÈSE.

Ah ! quelle horreur !...

CYPRIEN, avec force et marchant à lui.

Et pourquoi donc ça, à la fin ?

MARTEL, à mi-voix.

Eh ! à la fin !... parce que tu n'es pas un régiment, pour adopter un enfant qui n'est peut-être pas le tien... ou qui aurait pu être celui d'un autre.

CYPRIEN, avec rage et désespoir.

Ah ! tenez... voilà le premier moment de ma vie où je suis fâché que vous soyez mon père.

MARTEL, le regardant étonné.

Comment ?

CYPRIEN.

Tout autre homme qui aurait dit une pareille chose, je l'aurais tué... oui... avec plaisir !

MARTEL, l'amenant un peu.

Possède-toi, voyons... Ça te paraît dur !... celle qu'on aime

nous semble toujours la vertu en personne... c'est naturel... j'y ai passé...

CYPRIEN, *étonné.*

Oh ! mon père !... mais Thérèse est la plus sage !...

MARTEL, *bas.*

Oui, tu te l'imagines... elle te l'a fait croire... (*Appuyant.*)  
Mais si elle avait un autre amant ?

CYPRIEN, *comme frappé de vertige.*

Hein ? pardon... Vous avez dit ?...

MARTEL.

Je te dis : Si elle avait eu un autre amant ?

CYPRIEN, *avec un cri étouffé.*

Vous le répétez ?

MARTEL.

Oui, et je vas te le prouver...

CYPRIEN.

Oh !... mon Dieu... c'est impossible. (*Pendant qu'il se laisse entraîner machinalement par Martel, Thérèse, toujours assise, touche le bras de sa mère et semble lui demander ce qu'ils font.*)

MARGUERITE, *tout bas.*

J'espère qu'il lui fait entendre raison.

CAMÉLIA, *de même.*

Oui, oui, les choses vont s'arranger.

AGÉNOR, *à mi-voix.*

Toujours... c'est comme avec mon oncle !

(*Ces trois répliques doivent être fort vives. Pendant cela, Martel a amené son fils sur le côté, avec mystère.*)

MARTEL.

Tu te rappelles que tu lui avais fait cadeau d'une certaine bague...

CYPRIEN, *haletant.*

Oui, oui... avec mon chiffre en dedans... Eh ben !... elle a été désolée quand elle l'a eu perdue...

MARTEL.

Elle l'avait donnée à un autre !

CYPRIEN, *avec un air insensé.*

Ah !... ce n'est pas vrai !...

MARTEL.

Est-ce que ton père est un menteur ? J'en ai la preuve... la bague m'est revenue... la voilà... et son amant, je le connais.

CYPRIEN.

Pas possible !...

MARTEL.

Je l'ai vu !... c'est lui qui me l'a donnée.

CYPRIEN, avec un cri d'horreur.

Ah !... la misérable !...

TOUS, émus, étonnés.

Qu'a-t-il donc ?...

AGÉNOR, à mi-voix aux femmes.

Ça s'arrange ! ça s'arrange !...

MERLUCHET, se retirant dans le coin, à voix basse.

C'est l'histoire de Médard !

CYPRIEN, d'une voix éclatante.

Thérèse !... Thérèse !...

THÉRÈSE, se lève tremblante.

Que voulez-vous ? vous me faites peur... (Marguerite reste à côté d'elle.)

CYPRIEN.

Thérèse, est-ce là la bague que je vous avais donnée ?

THÉRÈSE, avec joie.

Ma bague !... vous l'avez retrouvée ?... oui... c'est elle !...

CYPRIEN.

Vous la reconnaissez, malheureuse !... (Il lève les deux bras comme pour la frapper. Martel l'a suivi et le prend à bras le corps. Tous les autres poussent un cri d'effroi.)

MARTEL, avec force.

Tu veux frapper une femme ?...

CYPRIEN, hors de lui, égaré.

Mon père, emmenez-moi... Adieu, Thérèse... Ah ! je ne la reverrai de ma vie !... (Martel l'emmène.)

TOUS.

Grands dieux !... (Thérèse tombe par terre. Marguerite et Camélia se précipitent pour la secourir.)

AGÉNOR.

Il paraît que ça ne s'arrange pas !...

(Le rideau baisse sur ce tableau.)

## ACTE IV.

### Cinquième Tableau.

#### LA BARRIÈRE DE LA COURVILLE.

Une salle chez Desnoyers, à la barrière de Belleville. — La scène est coupée en deux parties, mais très-inégalement, c'est-à-dire que le cinquième de la scène, côté gauche du public, est censé occupé par une suite de cabinets particuliers dans lesquels on entre par de petites portes vitrées, avec un rideau de couleur en dedans. — Le premier cabinet est praticable. Il contient une table et deux chaises. — La partie à droite du public est aussi garnie de tables, de bancs de bois, de chaises. Dans le milieu est une colonne. Le fond laisse voir le salon de danse et l'estrade de l'orchestre. Les masques se promènent tout le temps de la scène premiers dans le fond.

#### SCÈNE I.

MÉDARD, BEC-DE-GAZ, MASQUES, BOUVEURS, GARÇONS. (*Médard et Bec-de-Gaz causent sur le devant en buvant et mangeant.*)

BEC-DE-GAZ, en cocher.

Pour le moment, je suis cocher de remise... J'ai amené des dames...

MÉDARD, en veste, mise simple.

De la haute ?

BEC-DE-GAZ.

Non, des *étudiantes* en médecine, qui viennent faire carnaval. A propos de ça, et vos anciennes amours ?

MÉDARD.

Ah ! il en est arrivé, des événements !

BEC-DE-GAZ.

J'ai su le mariage manqué.

MÉDARD.

Grâce à mon anneau magique j'ai pu rompre l'alliance !...

BEC-DE-GAZ.

Eh ben ! est-ce que vous n'avez pas triomphé ?

MÉDARD.

Le diable s'en est mêlé... Après cet éclat, la petite Thérèse a été malade à la mort, pendant plus de quatre mois... On l'a emmenée à Versailles chez sa marchande... Elle n'est revenue

que la semaine dernière. Je n'ai pas encore pu la voir, mais je lui ai écrit, avant hier, une lettre tapée, où je lui offre un sort, par les conseils de mon professeur Merluchet.

BEC-DE-GAZ.

Et Cyprien n'a rien su ?

MÉDARD.

Rien !

BEC-DE-GAZ.

Il avait lâché pied pour ne plus revoir la perfide... Il était allé travailler en province... Je ne sais pas où?...

MÉDARD.

Il est rentré en ville jeudi soir. J'ai voulu lui offrir les conseils de l'amitié... je l'ai détourné de travailler, en lui prouvant qu'il devait se distraire... il payait toujours.

### SCÈNE II.

LES MÊMES, MERLUCHET, en veste d'ouvrier, s'est faufilé, sans être vu des précédents, et a regardé sous le nez l'homme qui boit avec Médard.

MERLUCHET, d'un ton de reproche.

Ah ! ah ! le petit Bec-de-Gaz !... qui a quitté ses frères et amis !... Tu roules donc voiture, à présent ?

BEC-DE-GAZ, se levant.

Oui, pour le compte des autres.

MERLUCHET.

De quoi?... tu travailles, fignant !

BEC-DE-GAZ.

Oui, depuis huit jours, j'sais chez Renaud.

MERLUCHET.

Ah ! tu renaudes.

BEC-DE-GAZ.

Oui, je renaude, et rudement.

MERLUCHET.

Assez de Renaud comme ça. (A mi-voix.) Reste avec nous ce soir.

BEC-DE-GAZ, à mi-voix.

Ça va, mais pourquoi ?...

MERLUCHET.

J'ai vu, parmi les bourgeois qui viennent faire leur dimanche gras, pas mal de rôdeurs de barrières... Tu seras content... Amorçe les goujons, tends les filets... Y aura quelque chose à refrire cette nuit chez Desnoyers !... (Haut, à Médard.) Quant à toi, je t'avais promis une surprise... tu l'auras... Je t'amènerai ta Dulcinée !

MÉDARD, *se levant.*

Thérèse !... Est-il possible ?...

MERLUCHET, *à Bec-de-Gaz.*

Au fait, tant qu'il en sera toqué, il aura des distractions, des vapeurs.

MÉDARD, *qui s'est rapproché.*

Mais comment feras-tu donc un pareil miracle ?

MERLUCHET.

Ah ! voilà !... Hier, je l'ai rencontrée nez à nez. Je lui ai parlé de toi et chaudement... Elle a été douce comme un agneau. *(D'une petite voix.)* « Ah ! je voudrais bien le voir ! » qu'elle a fait, mais avec un air inspiré... « Oh ! tâchez que je le voie. Oh ! il faut que je lui parle ! Oh ! je vous en supplie ! »

MÉDARD, *avec joie.*

Vraiment !

MERLUCHET.

Oui, oui, elle y tient !... Alors, je lui ai donné rendez-vous à sept heures, passage Vendôme, et je vas te l'amener dans le briska de Bec-de-Gaz.

MÉDARD.

Ici ?... mais que diable !...

MERLUCHET.

Le local est très-bon... Une femme qu'on amène souper et danser à la barrière de Belleville, est une femme enlevée !

BEC-DE-GAZ, *d'un air conquérant.*

Chez Desnoyers, ça ne pèse pas une once ! *(Il remonte un peu.)*

MERLUCHET.

Vois-tu, il connaît ça, le petit !

BEC-DE-GAZ.

Sapristi ! dites donc... là-bas... est-ce que ce n'est pas son ancien, le petit Cyprien ? Il a l'air d'une pompe funèbre.

MÉDARD, *contrarié.*

Il va tout faire manquer.

MERLUCHET.

Tâche de t'en débarrasser !

BEC-DE-GAZ, *qui est revenu.*

S'il est encore là quand nous reviendrons, avant que la petite ne descende, je saurai bien le faire déguerpir. *(Ils sortent par la droite.—Peu à peu la foule des masques du fond s'est dissipée.)*

### SCÈNE III.

MÉDARD, CYPRIEN, *entrant du fond, pâle et rêveur.*

MÉDARD, *qui est allé au fond.*

Te v'là ici, à présent ?

CYPRIEN.

Oui, je te cherchais.

MÉDARD.

Ah ! je ne comptais plus sur toi ; tu avais refusé de venir avec nous t'amuser, te distraire...

CYPRIEN.

Oh ! m'amuser, ça m'est impossible ! Il n'y a plus ni travail ni plaisir pour moi, depuis que j'ai remis le pied dans Paris.

MÉDARD.

Tu as la tête perdue ! Mais c'est un tort... (*Appuyant.*) Elle n'en vaut pas la peine !

CYPRIEN.

A présent, non ! Mais quand je songe combien j'étais heureux ! J'avais une femme que j'adorais, qui était ma pensée de tous les moments, qui était ma vie !... J'avais un enfant qui me souriait quand j'approchais de son berceau... Il me tendait ses petits bras... je l'embrassais avec une joie !... Et cette femme, cet enfant... ils étaient à un autre... un autre !

MÉDARD.

Ah bah !... c'est de la faiblesse !

CYPRIEN.

De la faiblesse ! Oh ! non ! Et si je le tenais... (*Il lui serre le bras.*)

MÉDARD.

Finis donc ! tu me fais mal... Voyons... il faut te remonter !

CYPRIEN, qui a pris la gauche.

Je ne suis plus bon à rien, c'est fini !... Je ne te le cacherai pas, hier j'avais l'idée du charbon !

MÉDARD, avec dédain.

Tu tombes dans les bûches.

CYPRIEN.

Non !... si je ne me détruis pas, je me ferai soldat, je m'engagerai.

MÉDARD, avec une joie secrète.

Soldat, ah ! ça, à la bonne heure... en disant à ton père... As-tu été le revoir ?

CYPRIEN.

Oh ! non ! je lui en ai trop voulu, parce qu'il me semble que c'est lui qui est cause de mon malheur.

MÉDARD.

Il t'a sauvé, au contraire !

CYPRIEN, avec colère.

J'aurai mieux aimé qu'il ne me sauvât pas !... vois-tu je don-

nerais bien dix ans de ma vie pour pouvoir me persuader que Thérèse est innocente, pour embrasser encore notre enfant. (*Avec rage.*) Son enfant!

MÉDARD.

Où diable va-t-il chercher tout ça?... (*Avec un regard pénétrant.*) Tu as vu quelque émissaire envoyé par elle!

CYPRIEN, baissant les yeux.

Non, elle m'a écrit.

MÉDARD.

Ah! voilà!

CYPRIEN, lisant.

« Monsieur Cyprien, le bon Dieu n'a pas permis que je meure de tout le mal que vous m'avez fait; cependant je n'en ai pas été loin... Eh bien! on ne ment pas quand on croit qu'on va paraître devant Dieu, quand on voit là, tout près de soi, le tombeau de son enfant et la bière qui va vous recevoir! Aussi, je me suis confessée, et j'aurais voulu que vous fussiez le curé de Versailles qui m'a écoutée, vous auriez vu que je ne méritais pas les chagrins dont vous m'avez frappée. Vous auriez vu lequel de nous deux devait obtenir son pardon de l'autre.

MÉDARD.

Des bêtises! des couleurs!

CYPRIEN.

« Je sais que vous êtes revenu à Paris. Si vous n'avez pas des remords plein votre âme, ne me revoyez jamais, je ne vous demanderai rien, ni pour votre enfant, ni pour sa pauvre mère; je veux seulement vous dire que si j'ai quelque chose à me reprocher, depuis que je suis au monde, c'est de vous avoir tant aimé.

THÉRÈSE. »

MÉDARD, qui se dirige vers la table.

Elles sont toujours innocentes... Croyez ça et buvez... du vin.

CYPRIEN, avec doute, allant à lui.

Pourtant cette lettre a l'air d'être bien vraie... et puisqu'elle a manqué mourir...

MÉDARD, brutalement.

Je ne sais pas ce qu'elle a fait à Versailles; mais je sais qu'ici elle n'engendre pas la mélancolie, puisqu'elle va venir à la Courtille, aujourd'hui, avec un autre homme.

CYPRIEN, avec force.

Que dis-tu là, Médard?

MÉDARD.

Je dis ce qu'on m'a dit. (*A part.*) J'ai eu la langue trop longue!

CYPRIEN, *qui s'est monté.*

Ah! ben! je suis content d'être venu; au moins j'aurai une vengeance!... Elle en a pris un autre!... je me battrai avec lui!

MÉDARD.

Allons donc, et si c'est un ami?

CYPRIEN.

Si c'est un ami, je l'étranglerai, je l'étoufferai. Viens avec moi, nous allons la chercher.

MÉDARD, *passant à gauche.*

Dans tout ce monde, elle sera peut-être masquée.

CYPRIEN.

Oh! je la reconnaitrai bien!

MÉDARD.

Reste là!... nous faire arrêter! aller au violon?

CYPRIEN.

Ça m'est égal! viens! viens!

MÉDARD.

Sapristi! possède-toi donc! (*A part, en voyant paraître Bec-de-Gaz.*) Oh!... elle est arrivée!... (*Haut, d'un ton riant.*) Eh! voilà notre ami!

CYPRIEN, *tout à son idée.*

C'est lui! (*Il veut se jeter sur Bec-de-Gaz.*)

MÉDARD, *l'arrêtant.*

Non, du tout!... tu ne reconnais pas Julien le beau cocher?

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BEC-DE-GAZ.

BEC-DE-GAZ.

Tiens! c'est monsieur Cyprien... (*Il fait un signe à Médard.*) Est-ce que vous avez donné rendez-vous à votre père?

CYPRIEN, *tressaillant.*

Hein?... de quoi, mon père?... il est ici.

BEC-DE-GAZ, *au milieu.*

Oui, je viens de l'amener dans ma citadine. Il a l'air d'être furieux après quelqu'un qu'il cherche, avec une badine de cornouiller, grosse comme mon bras!

CYPRIEN.

Il a su que je venais ici, je l'avais dit au concierge de l'atelier.

MÉDARD, *jouant l'effroi.*

Alors, il te cherche... il faut filer bien vite chez toi... J'irai te voir de bon matin.

CYPRIEN.

M'en aller!... mais si Thérèse vient avec un autre... Et ma vengeance?...

MÉDARD.

Je m'en charge... sois tranquille; mais va, va donc! not' ami va te reconduire dans sa locomotive.

CYPRIEN.

Mais si j'allais me trouver nez à nez avec mon père.

BEC-DE-GAZ, le poussant.

Non, venez, je sais où il s'est placé. (*Bas, à Médard.*) Ce n'est pas vrai, c'est une malice de Merluchet. (*Haut*) Venez! venez! (*Ils sortent par la droite, tandis qu'au fond passent plusieurs groupes.*)

MÉDARD, apercevant Martel dans la foule.

Oh! et voilà l'invalidé!... Merluchet est donc sorcier! (*Il sort à droite.*)

## SCÈNE V.

MARTÉL, puis UN GARÇON.

MARTÉL, du fond.

Personne!... il n'est pas là! (*Avec bonhomie.*) Garçon, vous n'auriez pas vu un jeune homme brun, assez gentil de figure?

LE GARÇON.

Comment! vous nous demandez ça un dimanche gras? il y en a des douzaines, de bruns. (*Faisant une farce.*) Vous le trouverez dans le salon à droite.

MARTÉL.

Voyons de l'autre côté. (*Il sort par le fond à gauche.*)

## SCÈNE VI.

THÉRÈSE, MERLUCHET,

MERLUCHET, amenant Thérèse par la droite.

Mais, venez donc, n'ayez pas peur!

THÉRÈSE.

Où me conduisez-vous?...

MERLUCHET.

Dans un endroit où la jeunesse se forme le cœur et le jarret. Vous n'êtes jamais venue danser à la Courtille?

THÉRÈSE.

Jamais! (*A part.*) Si ma mère me savait ici.

MERLUCHET.

Oh! quel dommage! vot' éducation a été négligée... C'est ici que l'on voit des cœurs sur le gril et des veaux à la broche...

(*Tout en regardant.*) Mais je ne vois pas celui qui brûle pour vous.

THÉRÈSE, *avec défiance.*

Vous m'aviez dit que je trouverais M. Médard, et...

MERLUCHET.

Il ne peut pas être loin. (*A part.*) Il aura emmené son rival.

THÉRÈSE.

Monsieur, je voudrais m'en aller... si l'on me voyait ici...

MERLUCHET, *d'un air grave.*

N'ayez point de scrupule, ma belle enfant, on peut aller partout avec un homme comme il faut! (*Les masques arrivent de tous les côtés.*)

TOUS.

Ohé! ahou! Titi! (*Merluchet et Thérèse se rangent à gauche.*)

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, *Masques qui arrivent au fond; parmi eux AGÉNOR et ses amis, il est en habit de Marquis, avec un casque et des bottes molles par-dessus des bas de soie; BLANCHEVILLE est en Turc; CAMELIA en sauvage; ils ont des loupes, des masques et des faux-nez.*

AGÉNOR, *avec une joie animée.*

Bravo, mes amis!... après un dîner à la Maison-d'Or, une soirée à la Courtille!

BLANCHEVILLE.

Oui, cher comte... tu as eu là une idée mirabolante.

CAMELIA.

Pour moi, je trouve cela ignoble.

AGÉNOR.

Mais, non!... tous les gens distingués viennent s'encanaïller... c'est bon genre.

BLANCHEVILLE.

D'ailleurs, où aller?... le bal de l'Opéra, c'est de mauvais goût.. Ici tout est nouveau, original.

AGÉNOR, *à Camélia.*

C'est vrai... vous voilà en sauvage... il fallait cette occasion-là pour que vous fussiez une femme sauvage!

TOUS.

Ah!-ah!

CAMELIA, *piquée.*

Ça n'est pas plus drôle que vous en homme de qualité... Attrappe! (*On rit.*)

LE GARÇON.

Que servira-t-on à ces beaux masques ?

AGÉNOR.

Servez-nous d'abord un cabinet particulier.

LE GARÇON.

Pour deux ?

CAMÉLIA.

Oh ! moi, par exemple, je m'y oppose !

BLANCHEVILLE.

Un petit salon et à souper, je veux manger des pommes de terre frites !

AGÉNOR.

Et du champagne... je meurs de soif.

BLANCHEVILLE.

Est-ce qu'il y en a ici ?

LE GARÇON, avec aplomb.

S'il n'y en a pas, on vous en fera.

AGÉNOR.

Du champagne, comme s'il en pleuvait !

CAMÉLIA, avec reproche.

Vous n'en avez pas encore assez ? pour vous endormir comme un plomb.

AGÉNOR.

Eh bien !... je rêverai de vous.

CAMÉLIA.

Ah ! pas du tout !... je tiens à polker... je ne viens pas ici pour rester les bras croisés... j'ai besoin d'exercice.

AGÉNOR.

Elle est habituée à ceux de l'Hippodrome. (*A ce mot, Thérèse écoute.*)

BLANCHEVILLE.

Elle a raison !... du mouvement !

CAMÉLIA.

Et de l'air !... j'étouffe déjà ! (*Elle se démasque, ainsi que les autres.*)THÉRÈSE, la reconnaissant. — *A Merlychet.*Oh ! mon Dieu !... cachez-moi ! (*Elle prend le n° 1 à gauche.*)

AGÉNOR, qui l'a remarquée.

N'ayez pas peur, cette sauvage n'est pas cruelle !

CAMÉLIA.

Marquis, vous êtes d'une fatuité d'œil de bœuf.

THÉRÈSE, à part.

M<sup>lle</sup> Camélia !... pourvu qu'elle ne m'ait pas reconnue.

CAMÉLIA, *bas.*

Avez-vous remarqué?...

AGÉNOR, *qui lorgne Thérèse.*

Oui, fort gentille.

CAMÉLIA, *le prenant par le bras avec dépit.*

Allons donc!... c'est cette petite Thérèse, dont nous devons être parrain...

AGÉNOR, *quittant son masque.*

Ah! ouï! quand le père barbare est venu découvrir le mystère.

MERLUCHET, *à part, d'un air attendri.*

Je le remets... c'est ce bon jeune homme!... que je voudrais cultiver!

CAMÉLIA, *à mi-voix aux autres.*

Moi qui la croyais désolée et honnête surtout!... venir dans de pareils endroits.

BLANCHEVILLE, *riant.*

Eh bien, mais, vous y êtes bien, vous!

CAMÉLIA.

Oh! mais nous autres, c'est différent!

AGÉNOR.

Elle a raison! au diable la bégueulerie! (*On commence une polka au fond.*)

D'AUTRES MASQUES, *arrivant.*

Ahou! ahé!

UNE FEMME, *en débardeur.*

Entendez-vous, mes fistons, c'est le piston!

MERLUCHET, *s'avançant à elle.*

Madame Galuchard, je vous présente mes hommages et une poignée de main.

LE DÉBARDEUR.

M. Colima, je vous salue... c'est la polka des grâces... est-ce que nous allons y faire un peu?

MERLUCHET, *faisant un entrechat.*

Mais on pourrait bien en lâter.

UN FORT DE LA HALLE.

En avant, les grâces et les maigres!

THÉRÈSE, *à Merluchet.*

Monsieur, il ne vient pas... il ne vient pas... Et! j'ai honte de paraître ainsi...

MERLUCHET.

Ah! à cause de votre costume?... Voulez-vous un petit débardeur un peu chicard?...

THÉRÈSE.

Oh ! non !... mais un domino, un masque... (*A part.*) Au moins j'aurai le courage de suivre mon projet.

MERLUCHET.

Rien de plus simple... ça donnera le temps à l'heureux Médard de revenir... (*A une costumière, qui porte des costumes.*) Maman Baudruche, menez mademoiselle au vestiaire, à mon compte !... (*A Thérèse.*) Il y en a un dans l'établissement... une femme respectable.

LA COSTUMIÈRE, tenant un costume de pailleasse.

Si mademoiselle voulait un joli pailleasse ?...

MERLUCHET.

Fi donc !... un domino ! et du soigné... Le pailleasse, je le prends, moi.

LES MASQUES.

C'est ça.

THÉRÈSE, à part, en sortant par la gauche avec la costumière.

Oh ! mon Dieu ! puisse-je réussir !

LE DÉBARDEUR, à *Mertuchet*.

Gueux de séducteur !... une de tes victimes !... tu me fais des traits !

MERLUCHET.

N'en crois rien, sultane de mon cœur !... Excusez la compagnie. (*Il quitte son paletot.*) Vous permettez... (*Aux autres.*) Je n'ai point de secrets pour vous.

TOUS, riant.

Il s'habille !

MERLUCHET, se travestissant avec la veste de pailleasse seulement.

Vous voyez cette reine des quatr' saisons... elle adore son pailleasse... et puisque je l'ai retrouvée, je le dis à haute voix, son sort est assuré... Si j'amasse jamais vingt-cinq mille francs de rente, nous partagerons, chère Zulma !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MÉDARD en débardeur, costume simple.

LE DÉBARDEUR.

J'en ai autant à ton service, mon vieux ; tu peux compter sur moi.

MÉDARD.

Ah ! bravo !... vivent les hommes généreux.

TOUS.

Vivent la joie et l'amour !

BEC-DE-GAZ, s'élançant vêtu en Amour grotesque, avec deux vessies gonflées au lieu d'ailes.

Qu'est-ce qui parle d'amour ? en voilà un et ficelé !

PLUSIEURS MASQUES.

Oh ! c'te tête !

BEC-DE-GAZ, *bas à Médard.*

Cyprien doit être à présent dans son lit.

MÉDARD, *bas.*Très-bien... (*Bas à Merluchet.*) Et la petite ?MERLUCHET, *bas.*

En l'attendant, elle se déguise et va reparaitre.

MÉDARD.

A merveille !

LE DÉBARDEUR.

Mon pierrot, il s'agit de s'amuser et de nous chanter un *drinn drinn* quelconque.

MERLUCHET.

Je n'ai pas tous mes moyens... mais le troubadour l'Étuvé est par là... Hé!... Létuvé...

TOUS, *l'appelant.*Ohé ! Létuvé ! (*Létuvé est amené par deux masques.*)

LÉTUVÉ.

C'est que je suis un peu grippé... le diamant est un peu éraillé.

MERLUCHET.

Eh ben, si quéqu' chat se glisse dans ton gosier, nous supposons que nous avons demandé une gibelotte. (*On rit.*)\*

BEC-DE-GAZ.

Allons, mon ténor, ne te fais pas tirer l'oreille. (*Il étourne.*)

MERLUCHET.

Cupidon, un peu de silence et mouche ton nez. (*On entoure le chanteur.*)

\* Dans les départements, si l'acteur jouant Merluchet ou Bec-de-Gaz a de la voix, on peut supprimer le personnage de Létuvé, et dire après les mots : *Drinn, drinn, quelconque* :

MERLUCHET.

Comment donc ! Je suis le domestique du peuple !... On va vous dire la science des barrières ; chacun son couplet.

MÉDARD.

Et on fera le refrain.

MERLUCHET.

Dem ! hem ! le diamant est un peu éraillé... Excusez si quelque chat se glisse dans mon gosier, vous supposerez que nous avons demandé une gibelotte ! (*On rit.*)



LÉTUVÉ, OU MERLUCHET.

Les barrières de Paris.

*Air nouveau de M. Mangeant.*

Chez vous qu' la vie est chouette,  
 Barrièr' de la Villette,  
 Barrièr' d'la Chopinette,  
 Barrièr' de Ramponneau !  
 Dans c'paradis bachique  
 On danse, on boit, on chique...  
 C'est la terre classique  
 D' la salade et du veau !

REFRAIN.

Chantons les barrières  
 Où l'plaisir est dieu,  
 Remplissons nos verres  
 De petit vin bleu.  
 Tra la la la lère,  
 Vive la barrière  
 Et viv' le p'tit bleu !

*On danse. Pendant le couplet, Médard s'est emparé de la clef du cabinet  
 qui est à gauche.*

MÉDARD, *bas à Merluchet.*

Envoie-moi ici la tigresse, je la mettrai en cage.

TOUS.

Le second couplet !...

LÉTUVÉ.

DEUXIÈME COUPLETT.

L' pïeton coul' comme l'onde,  
 L'pauvre y remplit sa bonde,  
 Sans redouter la sonde  
 Des employés d' l'octroi...  
 Et malgré ces bëlîtres,  
 S'il n'casse pas les vitres,  
 Il peut passer vingt litres  
 Sans êtr' sujet au droit !...  
 Chantons, etc.

*(On danse)*BEC-DE-GAZ, *bas à Médard.*

J'aurai la clef du gazier, et à ton signal...

MERLUCHET, *bas.*

Eclipse totale, non prévue par l'Observatoire.

BEC-DE-GAZ.

Le troisième couplet !

LÉTOUVÉ OU BEC-DE-GAZ.

Là, vin blanc que j'honore !  
 Vin rouge, qui m' colore  
 Et vin bleu que j'adore...  
 Comblez-moi d'vos faveurs !  
 Quand leur triple nuance  
 En moi forme alliance,  
 J' suis fier comme la France,  
 D' porter les trois couleurs !!!

Chantons, etc.

On danse.

*Ils se prennent tous par la main et forment une longue chaîne. — Médard à droite bâille et paraît s'engourdir peu à peu.*

MERLUCHET, à Médard.

Eh bien ! tu bâilles aux corneilles ?

MÉDARD.

Pardié ! trois nuits que tu me fais passer... ça donne envie de regarder en dedans !

MERLUCHET.

Petite maîtresse !

BEC-DE-GAZ, aux rôdeurs.

Attention, vous autres, au coup de pistolet en question... Il y aura des bourgeois qui ont de la monnaie. (*Il leur montre Camélia et Agénor. — Merluchet et Bec-de-Gaz prennent la tête du galop, qui fait le tour du théâtre en hurlant ; au moment de la sortie, Martel reparait au fond et se trouve enlacé, entouré, bousculé par cette furandole furieuse.*)

SCÈNE IX.

MARTEL, MÉDARD, endormi, CAMELIA, AGÉNOR, BLANCHEVILLE, qui sont rentrés pendant ou après la ronde.

MARTEL.

Ah ! les beaux fous !... Ils vous passeraient sur le corps comme une charge de cavalerie.

CAMELIA.

Allons donc, au galop !

AGÉNOR, qui est gris.

Je voudrais du punch au kirch !

BLANCHEVILLE, emmenant Camélia en valsant.

Ah ! bah !

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur, un petit broc ?

MARTEL.

Non, plus tard.

AGÉNOR, à part.

Un peu de punch... ça rafraîchit.

MARTEL.

Pas plus de Cyprien que dans ma poche, et je ne puis plus aller, mes jambes refusent le service... Il faut camper ici un instant.

LE GARÇON, qui le retrouve de l'autre côté.

Monsieur veut-il un petit broc ?

MARTEL, marchant avec humeur,

Non ! *(Il se retourne en face d'Agénor qui lui rit au nez.)*

AGÉNOR.

Ah ! ah ! en voilà un galbe ! c'est un Horace Vernet !

MARTEL, allant de l'autre côté.

Qu'est-ce qu'il a, celui-là ?.. *(A lui-même.)* Dire que mon garmement de fils est revenu à Paris sans prendre la peine de venir me voir !... Il m'en veut toujours de ses amours dérangés.

AGÉNOR, qui l'a suivi.

Dis donc, voulez-vous prendre du punch avec moi ?

MARTEL, brusquement.

Merci, artilleur, vous êtes dans le train.

LE GARÇON, se retournant en face de lui.

Vous ne voulez pas un petit broc ?

MARTEL.

Non tonnerre de... *(Changeant d'idée.)* Eh bien ! si fait !.. donne. *(Voulant éviter Agénor.)* Là, dans ce cabinet.

LE GARÇON.

Voilà, monsieur... Tiens ! on a chipé la clé... *(Il ouvre avec son passe-partout. Agénor s'est avancé près de Martel.)*

MARTEL, qui le voit encore.

Ah çà, mais !..

AGÉNOR, riant.

Il me regarde comme mon oncle, quand il fait ses gros yeux !.. Voulez-vous au moins ma façon de penser ?.. Vous êtes bien habillé. Vrai, vous avez l'air d'un invalide.

MARTEL, riant.

Ah ! ah ! il me prend pour un déguisé !

AGÉNOR.

Mais votre nez vous va mal.

MARTEL.

Comment !.. il croit qu'il est faux ?

AGÉNON.

On en vend là en bas... allez en acheter un autre... Ah ! ah ! ah ! *(Il sort.)*

LE GARÇON sort dans le cabinet.

Voilà le petit broc !

MARTEL.

Voilà tes six sous. *(Le garçon sort.)* Est-ce bête un homme dans le vin... *(Il montre Agénon qui sort d'un pas mal assuré.)* Pourvu que mon pauvre garçon ne tombe pas là dedans, pour essayer de se consoler... ça me fait frémir !... Il a changé de logement, et aujourd'hui à l'atelier, ils m'ont dit qu'il battait le pavé depuis son retour, et qu'il devait venir chez Desnoyers. *(Il entre dans le cabinet.)* Méchant garnement ! qui pouvait épouser la fille de monsieur Delaunay... il l'a mariée à son cousin... avoir perdu un si beau mariage pour sa maudite Thérèse !... S'il savait qu'il y a trois jours elle est venue à l'hôtel avec sa mère ! oui, en sortant je me trouve là vis-à-vis d'elle, bloqué par ces deux femmes, qui me supplient de leur faire connaître celui qui a osé calomnier Thérèse. Je tenais bon, comme un beau diable ! Mais les voilà qui tombent à genoux toutes les deux ! qui pleurent comme des Madeleines... Ma foi, ça m'a remué... j'ai faibli !... et je leur ai dit que c'était Médard qui m'avait tout avoué... Oh ! là-dessus, monsieur, deux furies !.. « Le monstre ! le scélérat ! il » faut le chercher, le trouver pour le confondre.—Non, point de » repos pour lui !... dit la petite, que je n'aie obtenu satisfaction !... » Si je n'avais pas été un vieux lapin, j'aurais donné dedans à plein collier, mais on ne m'en fait point avaler de cette couleur-là...

## SCÈNE X.

MARTEL, dans le cabinet, MERLUCHET amène THÉRÈSE, vêtue d'un domino simple. MÉDARD endormi sur la table à droite.

MERLUCHET, à mi-voix.

Je vous dis qu'il est là... Tenez, le voyez-vous, plongé dans ses réflexions.

THÉRÈSE, à part.

Enfin, le voilà donc !... Laissez-moi !

MERLUCHET, d'un air discret.

Ah ! on connaît son état. *(Il s'esquive.)*

THÉRÈSE.

Depuis trois jours, je vous cherche, monsieur Médard.

MARTEL, à part, dans son cabinet.

Hein ! on a prononcé le nom de Médard. (*Il écoute.*)

THÉRÈSE.

Pour vous rejoindre, pour trouver l'auteur de ses maux, une pauvre et honnête fille n'a pas craint de se compromettre, de venir dans un lieu où elle rougirait de mettre le pied, s'il ne s'agissait pas de sa réputation... Mais, vous aurez pitié de la malheureuse Thérèse !

MARTEL, à part.

Thérèse avec lui ?

THÉRÈSE.

Pas un mouvement... ce n'est donc pas lui !... Monsieur Médard ! (*Elle lui pousse la tête.*)

MÉDARD, murmurant.

Hein !

THÉRÈSE.

Oh ! si fait, c'est vous, vous, mon calomniateur.

MARTEL, à part.

Oh ! mon Dieu ! il l'aurait accusée ?

MÉDARD, s'éveillant.

Quoi ! Thérèse, c'est vous ?

THÉRÈSE.

Oh ! vous n'avez donc point de remords ?.. Vous pouvez dormir, vous .. quand la victime de votre lâcheté vient vous crier de lui rendre ce que vous lui avez volé.

MÉDARD.

Hein ? ah ! oui, votre anneau... (*A part.*) L'invalides a bavardé. (*Haut.*) Mais, vous m'avez pardonné, puisque vous êtes venue, que vous êtes là, près de moi. (*Il s'avance.*)

THÉRÈSE.

Ne m'approchez pas !... Que vous ayez volé un anneau d'or à la maîtresse, à la femme de votre ami, je ne veux point vous accuser d'une pareille bassesse, et ajouter à tout ce que l'on dit sur votre compte.

MÉDARD, brusquement.

Quoi ? qu'est-ce qu'on dit ?... (*d'une voix sourde*) que je suis un fainéant, un vagabond ?... Pourquoi nous permet-on de vivre comme ça dans Paris sans rien faire ?

THÉRÈSE.

Pourquoi ne travaillez-vous pas pour gagner honnêtement votre vie ?... Un jour viendra où cela vous portera malheur, allez !

MÉDARD.

Vous avez raison ; j'y ai pensé souvent ! mais, pour cela, il ne faudrait pas être seul au monde. Si quelqu'un pensait à moi, si une femme devenait mon appui, elle serait un but dans ma vie... Je voudrais devenir quelque chose de bon pour la rendre heureuse.

THÉRÈSE.

Il ne dépendait que de vous de la trouver.

MÉDARD.

Vous êtes la seule honnête que j'aie rencontrée... Depuis qu'on m'a jeté dans ce monde comme un paquet à la porte de la société, vous êtes la seule créature qui a fait battre mon cœur. Depuis deux ans que je vous connais, voilà deux ans que je vous aime, que je vous adore comme un amant jaloux, comme un insensé, comme un furieux.

MARTEL, *à part.*

Ah ! le brigand ! (*La salle du fond est vide.*)

THÉRÈSE.

Et parce que je ne pouvais répondre à votre passion, vous avez eu l'infamie de me déshonorer... Ah ! mais vous allez venir, vous allez écrire que jamais, jamais, vous n'avez rien obtenu de la pauvre Thérèse !

MÉDARD, *avec ironie.*

Non, jamais !... C'est vrai aujourd'hui ; mais demain, demain vous ne pourrez plus dire cela. (*Il veut la prendre.*)

THÉRÈSE, *par un mouvement rapide, s'élance vers la table et saisit un couteau.*

Misérable !... si vous osez m'approcher, porter la main sur moi !...

MÉDARD, *à gauche, étonné.*

Vous me tueriez ?... (*Avec un sourire.*) Allons donc !

THÉRÈSE.

Non ; mais faites un pas, et je me frappe à vos yeux ; car aussi bien je ne pourrais plus vivre, si vous ne rétractez pas votre lâche calomnie.

MARTEL, *à part.*

Bien, ça !

MÉDARD.

Allons, mademoiselle Thérèse, ne criez pas, expliquons-nous tranquillement.

THÉRÈSE.

Est-ce que c'est possible, quand vous m'avez perdue !

MÉDARD, montrant le cabinet.

Venez là, dans ce cabinet... On pourrait nous voir... De quoi aurions-nous l'air ?

THÉRÈSE.

Nous voir !... Que m'importe cent témoins, mille témoins !

MÉDARD.

Il fait trop clair... (*A part.*) Merluchet m'avait promis...

THÉRÈSE.

Je ne craindrais pas de vous accuser en plein jour, à la face du soleil.

MARTEL, à part.

Brave fille !... C'est le bon Dieu qui m'a amené.

THÉRÈSE.

Passer là, vous-même, et vous écrirez ce que je vous demande, n'est-ce pas ?

MÉDARD.

Eh bien ! oui ; venez, vous me dicterez. (*Ici, un petit coup de pistolet part au lointain. A ce signal, la scène est plongée soudainement dans l'obscurité la plus profonde.*)

MÉDARD.

Ah ! enfin !

THÉRÈSE.

Ciel !...

MARTEL, à part.

Eh ben !

ENSEMBLE.

MÉDARD.

Thérèse, n'ayez pas peur ; je n'abuserai pas de ce moment ; mais je vous conjure, je suis à vos pieds, ne m'ôtez pas tout espoir !

THÉRÈSE.

Allez-vous-en !

MÉDARD.

Eh bien ! non ! je ne m'en irai pas... Et puisque vous me poussez à bout... vous serez à moi ! (*Il veut lui prendre la main, elle jette un cri.*)

MARTEL, s'élançant, terrible.

Pas encore, misérable !

MÉDARD, saisi de surprise.

Un homme !... Qui est là ?

MARTEL, s'éloignant à droite.

Un sauteur pour elle ; un bâton pour toi. (*Il le frappe.*)

MÉDARD.

Ah ! gredin ! (*Il cherche, à tâtons, à saisir un banc, une chaise.*)

MARTEL, l'entraînant.

Suivez-moi, Thérèse ; c'est le père de Cyprien.

THÉRÈSE, jetant un cri de joie.

Ah !

MÉDARD, furieux.

Le vieux scélérat, qui m'a vendu ! *(Il sort à gauche. La foule afflue en se culbutant au fond, et l'on entend des cris entrecoupés : Ma montre ! ma femme ! ma bourse !... de la lumière !... Bec-de-Gaz, toujours en Amour, reparait avec un chapeau sur la tête, un châle sur les épaules, suivi de Merluchet, qui lui remet un énorme paquet.)*

MERLUCHET,

Eh ! vite, dans la voiture ! *(Bec-de-Gaz le prend et s'esquive.)*

GAMÉLIA.

Agénor ! Agénor !... Quelle horreur ! *(Les cris redoublent.)* A la garde !... Eclairez donc !

AGÉNOR, plus gris.

Hé ! les amis !... *(Il tombe sur le devant de la scène.)*

VOIX DE FEMMES.

Arthur ! Adolphe !

VOIX D'HOMMES.

On m'a pris ma bourse ! — Ah ! si jous ! — Ce n'est pas moi !..

AGÉNOR, par terre.

Ah çà, quelle est cette fantasmagorie ?

MERLUCHET.

Ah ! c'est ce bon jeune homme ? Je m'attache à lui. *(Il l'emporte.)*

AGÉNOR.

Est-ce toi, baron, est-ce que nous sommes chez Comte ?

MERLUCHET.

Non, cher marquis ?

DES GARÇONS, avec de la lumière.

Voilà la garde.

CRIS DE JOIE DE LA FOULE.

Ah ! *(Les soldats paraissent de la droite et se précipitent au fond. — Merluchet emmène par la gauche Agénor. — Changement à vue.)*

\* Avec les épisodes de ce désordre en action, dans les théâtres où l'on ne pourrait pas faire le changement à vue, on réglera un tableau pour le baisser du rideau.

## Sixième Tableau.

Chambre à coucher élégante, d'un plan ou deux, au rez-de-chaussée ; lit au fond avec rideau, portes, une fenêtre. — Un guéridon, une chaise à droite, et à gauche.

## SCÈNE I.

WILLIAMS, *en tenue de matin, entrant de droite.*

M. Agénor ne revient pas. Franchement il s'en donne plus que de raison, et il néglige trop son brave homme d'oncle qui ne décolère pas. Si nous nous brouillons avec lui, je planterai là la maison ; il n'y aurait plus d'eau à y boire. *(On frappe.)* Voyons donc !... si c'était monsieur, *(Il ouvre la fenêtre et regarde dans la rue.)* Est-ce vous, monsieur Agénor ?

AGÉNOR, *en dehors.*

Hein ! qui est là ?... Oui, c'est ici que je demeure.

WILLIAMS.

Ah ! mon Dieu ! quel équipage ! Je crois, Dieu me pardonne, que monsieur se fait porter par... *(Agénor, toujours en marquis, entre porté sur le dos de Merluchet, vêtu en paillasse.)*

## SCÈNE II.

WILLIAMS, AGÉNOR, MERLUCHET.

WILLIAMS.

Est-ce que vous êtes blessé, monsieur ?

AGÉNOR.

Oh là ! stop ! *(Il va s'asseoir.)*

WILLIAMS.

Mais que signifie ?...

MERLUCHET.

C'est bien simple : il y a eu du bruit à la Courtille, la garde est arrivée ; monsieur le marquis, que je soutenais, s'est trouvé connaître le commissaire...

AGÉNOR.

Oui, je suis un de ses habitués.

MERLUCHET.

Alors nous avons pu sortir de la fourmière ; mais voilà qu'il me prie de lui chercher une citadine ; il n'y en a point, mon mylord...

AGÉNOR.

Et la neige, la pluie, un pavé gras comme un moine.

MERLUCHET.

Dame ! le dimanche gras, le parquet n'était pas séché.

AGÉNOR.

Comme je disais : deux louis à qui me ramènera dans mon hôtel, rue de Vendôme... je m'aperçois que ces gaillards-là m'ont volé ma bourse.

WILLIAMS.

Allons donc !

MERLUCHET.

Oui, monsieur, on a eu cette infamie.

AGÉNOR, fouillant dans son escarcelle.

Oui ! mais ils m'ont laissé ma montre ; je l'avais mise là-dedans. (*Il tire sa montre et la donne à Williams.*) Va la mettre à mon chevet. (*Williams exécute l'ordre et revient en scène.*)

MERLUCHET, à Williams.

Alors ça m'a ému. Je lui ai dit : Voulez-vous faire une farce, en carnaval... montez sur mon dos... — Tu seras assez fort ? — J'ai joué les alcides à la Porte-Saint-Martin.

AGÉNOR.

Eh ! oui, j'ai pris un paillasse à l'heure ; j'ai eu mon porteur, comme l'aristocratie d'autrefois.

MERLUCHET.

Mais il était temps d'arriver... j'en avais plein le dos.

AGÉNOR.

Donne-lui vingt-cinq sous, comme à un sacre et qu'il s'en aille ; ah ! non... il m'a bien conduit !.. Donne-moi de quoi faire boire mon cheval.

MERLUCHET.

Ça ne m'humiliera pas.

WILLIAMS.

Puisqu'il ne vous a pas versé en route, je vais lui verser du champagne. (*Il sort.*)

MERLUCHET.

Farceur ! (*A part, en regardant le mobilier.*) Un petit logement qui serait gentil à déménager.

WILLIAMS, apportant du champagne.

Monsieur,... et mademoiselle Camélia ?

AGÉNOR.

Tiens, je l'ai perdue.

WILLIAMS, versant.

Comment ! vous avez perdue mademoiselle Camélia !

AGÉNOR.

Ah ! bah ! elle sera revenue. (*A Merluchet.*) Je veux te griser, mon gaillard... c'est de la cave de mon oncle. (*Deux coups de sonnette très-forts.*) Ah ! bigre ! son coup de sonnette !

WILLIAMS.

Il s'impatiente... Hier, il m'a dit qu'il viendrait avec son notaire. (*Il va ouvrir.*)

AGÉNOR.

Ici?... Sauve qui peut, je me réfugie au premier, chez Camélia.

MERLUCHET, *riant.*

C'est donc moi qui recevrai monsieur votre oncle et son respectable notaire?

AGÉNOR.

Non, cache-toi sous mon lit. (*Il se sauve.*)

MERLUCHET.

Merci! les pailles, on les met dessus! (*Il se cache.*)

## SCÈNE III.

WILLIAMS, MARSHALL, DERBIGNY.

WILLIAMS, *résistant.*

Mais, je vous assure, monsieur le baron...

MARSHALL, *avec humeur.*

Il me semble que j'ai le droit d'entrer ici, même quand monsieur le comte n'y est pas.

WILLIAMS, *à part.*

Tiens!.. où sont-ils donc?.. ah! par le petit escalier de service.

MARSHALL.

D'ailleurs, c'est probablement la dernière visite que je lui ferai. (*Il aperçoit les verres.*) Eh! mais, voilà des indices...

WILLIAMS.

Oui, monsieur, c'est moi, pour me tenir éveillé... avec un de mes amis... voilà pourquoi je...

MARSHALL, *à Derbigny qui est entré le dernier.*

J'en suis certain, ses désordres continuent avec cette Camélia... Williams, tu dois savoir où est mon neveu?

WILLIAMS.

Où il est?.. (*D'un air piteux.*) Si monsieur voulait me croire, je le lui dirais bien!

MARSHALL.

Allons, dépêche-toi.

WILLIAMS.

Eh bien! monsieur il a reçu hier un billet avec un cachet noir, et il a été consoler un de ses meilleurs amis qui a perdu son père. Il a le cœur si bon!

MARSHALL.

Si j'étais certain de cela...

WILLIAMS.

Je le disais bien... monsieur voudra-t-il me croire ? Si vous tenez à le voir, j'irai lui dire de passer chez vous.

MARSHALL.

Non, nous attendrons ici, va.

WILLIAMS.

Oui, monsieur le baron ! (*Il sort emportant le plateau.*)

## SCENE IV.

MARSHALL, DERBIGNY, MERLUCHET, *caché.*MARSHALL, *d'un ton animé.*

Il s'agit, mon cher ami, de régler ce matin toutes ses affaires et les miennes, ses dettes jusqu'à ce jour et une pension pour l'avenir, à laquelle il sera réduit tant que je vivrai.

DERBIGNY.

Vous voulez prendre un grand parti ?

MARSHALL.

Irrévocable et très-prompt, car je vais me séparer de lui, retourner en Prusse, revoir mon pays, le château où j'ai passé ma jeunesse.

DERBIGNY.

Vous me dites cela avec une joie ?...

MARSHALL.

Oui, un rayon d'espoir est venu briller encore à mes yeux !... Apprenez que j'ai reçu hier une lettre du vieil intendant de mes domaines... il s'excuse de ne m'avoir pas écrit depuis plusieurs mois, et me dit qu'un des gardes champêtres du village a rencontré une femme, une étrangère, qui a pris les plus grandes informations sur mon compte, qui s'est fait conduire au cimetière et qui a cherché la tombe d'un Français nommé Grandin.

DERBIGNY.

Grandin, d'après les notes que vous m'avez remises, c'était le nom...

MARSHALL.

Du père de la pauvre Marguerite.

DERBIGNY.

Et vous croyez que ce pourrait être elle-même ?

MARSHALL.

Mon Dieu ! je le désire tant, que je le crois... que je l'espère, du moins.

DERBIGNY.

Cela ne serait pas impossible.

MARSHALL.

N'est-ce pas, il y a eu de ces exemples-là? des gens qui se sont perdus vingt ans, trente ans, et qui enfin se rejoignent, se retrouvent?...

DERBIGNY.

Le ciel vous devrait cette compensation de tant de chagrins.

MARSHALL.

Ah! ils seraient oubliés... changés en joie... Marguerite et mon fils... l'unique enfant de mon premier, de mon seul amour!

DERBIGNY.

Je comprends la douceur d'une telle espérance. Et avez-vous écrit tout de suite en Prusse?

MARSHALL.

Écrire!... Je veux y aller aujourd'hui même... J'ai déjà fait mes dispositions.

DERBIGNY.

Aujourd'hui, dites-vous?... Mais, ce soir vous avez une affaire... Cette réunion, ce dîner des administrateurs du chemin de fer... Je vous l'ai écrit... (*On voit remuer les rideaux.*)

MARSHALL.

Oh! je n'y assisterai pas.

DERBIGNY.

Votre présence est indispensable! Et cela en vaut la peine... Vous avez à recevoir quatre-vingt-cinq mille francs.

MARSHALL.

Quatre-vingt-cinq mille francs?

MERLUCHET, *passant la tête, à mi-voix.*

Quatre-vingt-cinq mille francs... Qu'est-ce qui parle donc politique?... Oh!... (*Il disparaît.*)

MARSHALL.

Tant mieux!... Vous les garderez pour la pauvre Marguerite.

DERBIGNY.

Mais il faut d'abord les recevoir! et pour cela vous trouver au conseil à sept heures du soir.

MARSHALL.

A sept heures, oh! je serai loin d'ici! Je vous donnerai un pouvoir, une quittance,.. et vous m'en rendrez le service de...

DERBIGNY, *s'excusant.*

Cela m'est absolument impossible. J'ai aujourd'hui, chez moi, une réunion de famille... de grands parents; des frères, des ne-

veux, sans m'avoir prévenu, sont arrivés de la province pour ma fête... mon jour de naissance... mon fils qui est venu tout exprès de l'école de Metz.

MARSHALL.

Votre fils!... Oh! je vous envie. Mais pourrai-je partir encore après?

DERBIGNY.

Voyons, suivez mon avis. Allez à votre dîner d'administrateurs. Recevez votre argent; venez m'en faire le dépôt, vers les neuf heures, en prenant une tasse de thé, et remettez votre dépôt à demain matin.

MARSHALL.

Douze heures de perdues!... Je ne sais pourquoi, mais il me semble que je n'arriverai plus.

DERBIGNY:

Allons, ne vous agitez donc pas ainsi... N'allez pas vous rendre malade.

MARSHALL.

Ah! mon ami! je ne me suis jamais mieux porté... L'espoir m'a rajeuni... J'ai vingt ans.

DERBIGNY, *souriant.*

Il vaudra toujours mieux que vous passiez la nuit dans votre lit. Demain, vous serez à Bruxelles.

MARSHALL.

Et la nuit suivante, je pourrai continuer pour Aix-la-Chapelle... Allons!... Eh bien! ce soir je vous porterai vos quatre-vingt-cinq mille francs... vous les garderez... pour mon fils... ou pour sa mère... Vous n'en direz rien à mon neveu!... Mais il ne rentre pas... (*Il sonne.*)

#### SCENE V.

LES MÊMES, WILLIAMS. *Il a quitté sa veste.*

WILLIAMS.

Monsieur m'appelle?

MARSHALL.

Vous êtes prêt?... Il faut trouver monsieur Agénor, et qu'il vienne au plus tôt.

WILLIAMS.

Je vais tâcher, monsieur... je vais tâcher.

MARSHALL, *le rappelant.*

Ah! Williams!... j'ai besoin ce soir de sa voiture... Qu'elle soit à ma porte à six heures précises. (*A Derbigny.*) Elle me conduira là-bas, et ensuite chez vous.

WILLIAMS.

Pardon, monsieur, mais sa voiture...

MARSHALL.

Est-ce qu'il ne l'a plus... Il l'a vendue déjà?...

WILLIAMS.

Non; mais, hier, il a renvoyé son cocher, et par conséquent...

MARSHALL.

Eh bien! tâchez de me retenir un bon remise. Mon vieux François ne sait où donner de la tête.

WILLIAMS.

Je le dirai à M. Renaud, notre loueur; il en a de très-bien.

MARSHALL.

Passons dans son cabinet, mon cher ami, et vous redigerez ce qu'il vous faut. *(Ils sortent à droite.)*

WILLIAMS, à lui-même.

Allons toujours voir si je serai reçu là haut, pour prévenir le neveu... S'il veut descendre, je lui monterai ses habits. *(Il sort.)*

MERLUCHET, sortant de l'alcôve; il s'est vêtu en négligé élégant du matin avec les effets d'Agénor.

Ses habits... après moi s'il en reste. Oh! Merluchet! as-tu bien fait de te glisser là!... Décemment, je ne pouvais pas sortir en plein jour comme un chie-en-lit... Me voilà vêtu en individu qui aura ce soir 85,000 francs. Quel coup du sort!... Oh! bon jeune homme! comme j'avais senti que tu étais digne de mon intérêt... Un remise! M. Renaud? où Bec-de-Gaz est cocher?... A 7 heures, près du chemin de fer, nous y serons... Le groom est parti... à mon tour... *(S'arrêtant en voyant la montre sur un meuble.)* Oh! un homme aussi bien mis doit avoir une montre. *(Il l'empoche.)* Voilà le cadeau que j'ai promis à Médard; ça lui donnera du cœur pour ce soir. *(Il s'esquive par la fenêtre. Nuit à la rampe et au lustre. — Changement à vue.)*

### Septième Tableau.

#### LA BARRIÈRE DES VERTUS.

Le théâtre représente un site à peu de distance du chemin de fer; quelques arbres, un tertre couvert de gazon; la voie du chemin de fer traverse la scène au fond. Il fait nuit; la lune éclaire tout le paysage. Au lever du rideau, Médard est étendu par terre.

#### SCÈNE I.

MÉDARD, seul.

Brou!... il ne fait pas chaud ici... « Tu attendras près de la barrière des Vertus, sur le tortre du chemin de fer. » — C'est Merluchet qui l'a dit, et quand ce Satan incarné vous commande,

on meurt de faim, on gèle de froid, ça ne fait rien !... Si c'était un maître ou un patron qui vous ait planté là, comme on l'enverrait promener !... (*Par réflexion.*) Pourquoi est-ce qu'on a plus de courage pour faire le mal que pour faire le bien ?... Oh ! voilà... J'entends des pas... prenons garde. (*Il se blottit par terre. Une patrouille passe.*)

LE SERGENT.

Silence donc, sacrebleu !... on ne parle pas en patrouille.

UN SOLDAT, à mi-voix.

Il demande du silence et il fait plus de bruit que les autres.  
(*La patrouille s'éloigne.*)

MÉDARD.

Les voilà partis !... (*On entend un son, au lointain, de l'espèce de sifflet du chemin de fer, qui se fait avec la flûte.*) Qu'est-ce que c'est encore ?... Ah ! le chemin de fer ! (*Il monte sur le tertre et regarde. On voit passer le sommet de la cheminée d'un wagon.*) Allez, Parisiens, courez comme le vent à vos affaires, à vos plaisirs... Et ils trouvent que ça va encore trop doucement... ils sont si pressés d'aller embrasser leur mère, leur femme ou leur maîtresse !... Leur mère !... Oh ! il y a des moments où je voudrais voir tout le genre humain dans un wagon et la chaudière éclater en route, avec moi tout le premier... Allons, voilà ma pipe éteinte... je voudrais que ma vie fût de même !... Qu'est-ce que j'avais fait pour en avoir une pareille ? pour être jeté au milieu de l'eau comme un rebut, comme une épave... Je sais bien que j'aurais pu, en m'avancant sur la berge, me raccrocher à quelque planche de salut... me sauver du naufrage... Ce vieux richard, quand j'étais petit... et d'autres encore... On m'a tendu la perche deux ou trois fois... mais le courant était trop fort, il m'a emporté !...

MERLUCHET, en dehors, donne de loin cette espèce de signal.

Trrre ! trrre !

MÉDARD, y répondant.

Trrre ! trrre ! (*Il regarde.*) Il n'est pas seul !

SCÈNE II.

MÉDARD, MERLUCHET, BÉC-DE-GAZ.

MERLUCHET.

Mé, mé !

MÉDARD.

Li, li !

BEC-DE-GAZ.

Et bé, bé ?

MÉDARD, *surpris.*

Ah !... trois ?

MERLUCHET, *d'un ton sérieux.*

Plus on est de fous, plus on rit !

MÉDARD.

De quoi s'agit-il donc ?

MERLUCHET.

Nous allons faire charlemagne !

BEC-DE-GAZ.

Quatre-vingt-cinq mille balles d'un coup.

MERLUCHET.

Non, quatre-vingt.

BEC-DE-GAZ, *vivement.*

Tu te reprends... tu m'as dit...

MERLUCHET, *avec impatience.*Enfin, il y aura ce qu'il y aura, à partager en trois... (*Tapotant Bec-de-Gaz.*) Vingt pour ce luron-là, c'est joli.

BEC-DE-GAZ.

Et puis trente pour vous ? merci !... C'est moi qui vais amener le vieux !... je veux avoir plus que vous.

MERLUCHET.

Tu veux ! tu veux !...

MÉDARD, *l'interrompant.*

Enfin, de quoi s'agit-il ?

MERLUCHET.

Il s'agit d'attendre quelqu'un qui va passer avec quatre-vingt mille francs, et de frapper un coup de maître.

MÉDARD.

Frappez tout ce que vous voudrez, mais sans moi... Je m'en vais. (*Il passe à droite.*)MERLUCHET et BEC-DE-GAZ, *l'arrêtant avec colère.*

Ah ! mais, dis donc, toi !..

MERLUCHET.

A présent que tu sais le complot, tu en seras !

BEC-DE-GAZ, *à droite.*

Il ne s'agit pas d'aller manger le morceau.

MÉDARD, *au milieu.*

Malédiction ! tu oses dire...

MERLUCHET, *passé entre eux en pirouettant des épaules.*  
Non, non, il est incapable...

BEC-DE-GAZ.

Alors... qu'il y aille franchement. (*Un chien hurle au loin d'une manière sourde et sinistre.*)

TOUS.

Chut !

MERLUCHET.

Ce n'est qu'un chien qui hurle, ça veut dire que quelqu'un mourra dans la maison... Voyons, Médard, sois gentil, nous ménagerons le vieux... Puisque tu as le cœur si sensible, on ne bousculera que les écus... Ça va-t-il ?

BEC-DE-GAZ.

Je vois que vous allez vous entendre... moi, je rejoins ma voiture... mais, surtout, ne flânez pas quand vous m'entendrez avec le père Marshall. (*Ce nom produit un mouvement chez Médard.*)

MERLUCHET, *d'un air câlin.*

Je suis donc un enfant qu'est à l'école?... Va donc !

SCÈNE III.

MÉDARD, MERLUCHET.

MÉDARD, *allant à Merluchet.*

Quel nom... a-t-il dit ?

MERLUCHET.

Je n'ai pas fait attention.

MÉDARD, *à lui-même.*

Depuis six mois, c'est la seconde fois que je l'entends, ce nom-là... et, je me le rappelle bien, celui d'un brave homme...

MERLUCHET.

Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle... D'ailleurs, pour ce que nous voulons en faire !

MÉDARD, *à part, frémissant.*

Et ce serait moi que la fatalité choisirait... Oh ! ce serait affreux !

MERLUCHET.

Qu'est-ce qu'il marmotte?...

MÉDARD.

Adieu, Merluchet, adieu !

MERLUCHET.

Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?

MÉDARD.

Rien... des idées noires qui me poursuivent...

MERLUCHET.

La nuit, tout est noir !... mais demain, au soleil, quand tu compteras les billets de banque... (Il fait le geste en mouillant son pouce.)

MÉDARD.

Laisse-moi.

MERLUCHET.

Diable m'enlève ! je ne te reconnais plus depuis que tu as eu c'te scène à la Courtille, avec ta Thérèse !

MÉDARD, sombre.

Depuis ce jour-là... oui, je suis blessé à mort !... Elle m'a prêté une mauvaise fin... je veux tâcher qu'elle se soit trompée. Laisse-moi partir...

MERLUCHET.

Et où veux-tu aller ?

MÉDARD, avec force.

Où je ne te verrai plus !... (Il passe à gauche.) Je veux quitter Paris, la France !...

MERLUCHET.

Tu veux de la Californie ?... Eh ben ! tu vas la trouver, sans bouger de place.

MÉDARD.

Ne me retiens pas... Je sens que je ne ferais rien de bon en restant ici ce soir.

MERLUCHET, prêtant l'oreille.

Tais-toi... Entends-tu ?...

MÉDARD.

C'est le tonnerre qui gronde... un avertissement du Ciel !

MERLUCHET, avec ironie.

Qui annonce un orage de printemps... Cette fois-ci, quelqu'un nous arrive ; regarde par là.

UN IVROGNE, chantant, au loin.

« Vive l'intempérance (bis.)

» Et vive la gaieté... »

MERLUCHET, allant regarder.

Un pochard qui pourrait nous déranger ; s'il vient par ici... je vais le mettre à l'abri des voitures.

MÉDARD, effrayé.

Non... non... il passe de l'autre côté.

MERLUCHET.

Ah ! il a eu le nez fin. (*La voix continue dans l'éloignement.*)

MÉDARD, à part.

J'ai cru que c'était l'autre, mon sang s'est figé dans mes veines.  
(*La lune disparaît. — Éclairs.*)

MERLUCHET.

L'astre des nuits nous protège !... mais, ce richard, il dîne bien longtemps.

MÉDARD.

Bon ! voilà des éclairs à présent.

MERLUCHET.

Il n'y verra que du feu ! silence... Bec-de-Gaz nous amène le pigeon... Écoute, c'est le sapin que nous attendons... (*Il regarde à droite.*) Oui, deux lanternes à un petit coupé.

MÉDARD.

Non, réfléchis !.. pour la dernière fois...

MERLUCHET, avec énergie.

Tais-toi, nom d'un nom ! j'ai prononcé... resté là, je vais en avant.

MÉDARD.

Oui, je reste, je veux savoir... Oh ! la sueur froide me coule ; c'est peut-être un de ses parents... il s'appelait de Marshall, ce pauvre vicillard qui a voulu me faire du bien... si c'était lui !

BEC-DE-GAZ, en dehors, avec humeur.

Ah ! que le diable !... pas moyen d'aller plus loin.

MARSHALL, en dehors.

Eh ! bien ! cocher, qu'est-ce qui vous arrive ? marchez donc !

BEC-DE-GAZ.

Oui, marchez donc ! voilà mes guides cassées, à présent !

MARSHALL.

Il faut les raccommoder... Avez-vous ce qu'il faut ?

BEC-DE-GAZ.

Nous allons essayer, si vous avez la bonté de descendre tenir la lanterne.

MÉDARD, à lui-même.

Le malheureux ! il descend !

MARSHALL, en dehors comme un homme qui est attaqué.  
Qu'est-ce que c'est... Ah ! au voleur ! à l'assas...

MERLUCHET.

Te tairas-tu ?

## SCÈNE VI.

MÉDARD, MERLUCHET, MARSHALL, BEC-DE-GAZ.

MARSHALL, *se débattant.*

C'est un guet-apens!.. Voulez-vous me lâcher!.. Du secours!...

MERLUCHET, à Médard.

Viens donc aider monsieur, toi.

MARSHALL.

Voulez-vous m'assassiner, malheu....? (*Il pousse Bec-de-Gaz qui tombe à terre.*)

BEC-DE-GAZ.

Fermez-y donc le bec!..

MERLUCHET.

On ne vous fera pas de mal... Vous avez des billets de banque... quatre-vingt-cinq mille francs.

MARSHALL.

Oh!.. cet argent n'est pas à moi... c'est pour mon fils. (*En reculant, il se trouve dans les mains de Bec-de-Gaz, Merluchet l'étreint et lui enlève son portefeuille, pendant qu'il est tombé sur le terire du fond.*)

MERLUCHET.

Ton fils, tu lui en donneras d'autres. Je le tiens... prends donc! (*Il tend le portefeuille à Médard. — Le tonnerre gronde, un éclair ou un rayon de lune vient frapper sur la figure de Marshall.*)

MÉDARD.

Grand Dieu!.. je le reconnais!.. c'est lui!

MERLUCHET, allant à Médard.

Cré tonnerre! il te connaît... (*Il s'élançe vers Marshall.*)

MARSHALL.

Ah! (*Il s'évanouit.*)

MÉDARD, effrayé.

Que vas-tu faire?.. veux-tu le laisser?

BEC-DE-GAZ, venant à Médard, avec colère.

Pour qu'il nous dénonce demain.

MÉDARD.

Ote-toi de là, toi. (*Il l'envoie tomber à quelques pas à gauche.*)

MERLUCHET, irrité.

Tu le défends!.. Eh bien! alors... (*Il va pour saisir Marshall et le soulever de terre.*)

MÉDARD, menaçant.

Lâche-le! lâche-le! ou sinon!.. (*On entend le bruit d'un con-*

voit en marche, avec le frémissement de la locomotive, elle s'avance sur la voie ferrée, qui est en contrebas du tertre où sont la victime et les assassins.)

MERLUCHET, avec un rire féroce.

On ne pourra pas nous accuser... v'là son convoi qui passe!

MÉDARD, avec fureur.

Non! ça sera le tien! (Pour défendre le vieillard, il saisit Merluchet à bras le corps; dans la lutte, le treillis qui borde le talus se brise, et Médard précipite sur le rail Merluchet; il tombe, en poussant un cri suprême, tandis que le tonnerre gronde et que l'on voit passer le sommet de la cheminée du convoi qui jette une épaisse fumée.)

BEU-DE-GAZ, ahuri, à Médard.

Ah ben!.. alors, dis donc part à nous deux!

MÉDARD, terrible.

Va-t'en! ou je t'envoie le rejoindre!.. (Bec-de-Gaz se sauve éperdu.)

MÉDARD, courant à Marshall.

Pauvre vieillard!.. Mon Dieu!.. fais qu'il ne soit pas mort! (Il s'agenouille pour le secourir, le convoi passe, tonnerre, éclairs. — Le rideau baisse sur le tableau.)

## ACTE V.

### Huitième tableau.

Un grand salon chez le baron de Marshall. Glace sans tain au fond, laissant voir une antichambre. Cheminée garnie; table à droite, avec écritoire, etc., porte des deux côtés; fenêtre du rez-de-chaussée donnant sur le jardin à droite et à gauche.

#### SCÈNE I.

LE BARON, puis FRANÇOIS, ensuite MÉDARD.

MARSHALL entre de gauche, d'un air pensif. Il regarde la pendule.

Neuf heures du matin, et rien encore... et il n'est pas revenu!

FRANÇOIS, entrant d'un air inquiet.

Monsieur le baron...

MARSHALL.

Qu'y a-t-il?

FRANÇOIS.

Ce jeune homme... cet incondu, qui vous a ramené l'autre nuit...

MARSHALL.

Eh bien?

FRANÇOIS.

Je l'ai trouvé à la grille du jardin, il ne voulait pas entrer par la porte cochère...

MARSHALL.

Il est là?... fais-le venir... Quel mystère! singulier hasard! Avoir trouvé un libérateur parmi des assassins! (*Ici Médard entre d'un air honteux; il est vêtu d'une grande redingote; chapeau à grands bords.*) Vous voilà enfin... Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt?

MÉDARD.

Pardon, monsieur; mais maintenant que vous êtes hors de tout danger, je voudrais m'éloigner, quitter Paris, car j'ai hâte...

MARSHALL, étonné.

Vous êtes donc poursuivi, ou dans le cas de l'être?

MÉDARD, avec embarras.

Hélas! monsieur, ne me suis-je pas rendu coupable d'un meurtre!...

MARSHALL.

Sur un malhôteur, un assassin!.. je vous défendrai s'il le faut. (*Après un temps.*) Mais, par quelles circonstances étiez-vous donc là, près de ceux qui m'ont attaqué?...

MÉDARD, détournant la tête.

Ah! que me demandez-vous, monsieur?... la honte...

MARSHALL.

Surmontez-la. Voyons! la franchise est souvent le plus grand courage. Convenir de ses torts, c'est déjà mériter qu'on vous les pardonne. (*Avec bonté.*) Que faites-vous? quel est votre état?

MÉDARD, se livrant.

Je n'en ai point... je n'ai jamais pu résister à l'ennui du travail, au désir de la liberté sans limites, à la vie aventureuse du vagabond!

MARSHALL.

On ne vous a rien appris!... vos parents?...

MÉDARD, avec un peu d'aigreur.

Ils n'ont sans doute pas voulu de moi... je suis un enfant abandonné.

MARSHALL, se cachant la tête dans ses mains.

Ah! mon Dieu!

MÉDARD.

Ne vivant que d'expédients, d'industries criminelles... entraîné depuis longtemps par les exemples, les conseils d'un misérable des plus adroits, d'un vrai Satan... j'étais d'accord avec ceux qui devaient vous voler!

MARSHALL, *reculant.*

Est-il possible !...

MÉDARD.

On devait aller jusqu'à vous ôter la vie ! j'avais reculé avec horreur... je voulais refuser ; mais il s'agissait d'une fortune avec laquelle j'aurais pu fuir Paris, en finir avec cette existence... et, pour n'être plus un misérable filou, un lâche escroc, j'allais devenir voleur et assassin !...

MARSHALL.

Tel est le fatal enchaînement du mal !...

MÉDARD.

Pourtant, je savais votre nom, je ne voulais pas rougir mes mains de votre sang !... A la lueur d'un éclair, j'ai revu vos traits... j'ai reconnu cette figure vénérable pour moi...

MARSHALL, *très-étonné.*

Vous m'avez reconnu ?

MÉDARD.

C'en fut assez pour qu'un scélérat voulût attenter à vos jours !... et moi, que l'idée de votre mort avait glacé d'effroi, j'allais en être la cause !... C'est alors que dans cette affreuse lutte... vous savez le reste !... (D'un air abattu.) Vous savez tout... et maintenant... disposez de mon sort... faites ce que vous voudrez de moi, je ne m'en plaindrai pas !

MARSHALL, *avec une surprise croissante.*

Mais, vous saviez mon nom, dites-vous ?.. Et d'où venait votre intérêt ?...

MÉDARD.

Oh ! un vieux souvenir !... c'était de la reconnaissance..

MARSHALL, *plus surpris.*

Qu'ai-je pu faire pour vous ?..

MÉDARD.

Vous l'avez oublié... mais, non pas moi ! quoique je n'aie pas su en profiter !..

MARSHALL, *le pressant.*

Enfin ?...

MÉDARD.

Rappelez-vous, il y a une douzaine d'années, ce petit garçon pour qui vous avez voulu être si bienfaisant...

MARSHALL, *frappé.*

Il serait possible !... vous seriez ?...

MÉDARD.

Ce petit Médard, ce mauvais sujet... vous l'aviez retiré, il y a douze ans, de la police correctionnelle...

MARSHALL.

Et il y a trois jours ?...

MÉDARD.

Vous l'avez retrouvé sur le chemin de la cour d'assises !..

MARSHALL.

Oh ! les échelons du crime !.. Mais , depuis vous avez été employé de l'octroi ?.. Je vous ai fait chercher, il y a quelques mois... Depuis, comment avez-vous donc vécu ?..

MÉDARD.

Dans la fange !.. de barrière en barrière !.. et je frémis en pensant que je pouvais finir... (*avec effroi*) à la barrière Saint-Jacques.

MARSHALL.

Horreur !..

MÉDARD.

Et tout cela, peut-être, parce que mon père m'a abandonné !..

MARSHALL, *frémissant*.

Ne dites pas cela !.. épargnez-moi !.. car, moi aussi, j'ai eu cette faute, ce crime à me reprocher... moi aussi, j'ai abandonné l'enfant que Dieu m'avait donné !..

MÉDARD, *vivement*..

Vous aussi, monsieur !.. Ah ! que vous êtes coupable !

MARSHALL.

Je le sais trop !... vingt ans de remords me l'ont assez appris !... mais, enfin, ils ont touché le ciel... et il va bientôt me rendre le bonheur que j'ai méconnu.

MÉDARD, *avec émotion*.

Ah ! vous allez retrouver votre enfant ?.. lui rendre un père... oh ! si j'étais à sa place !..

MARSHALL, *tressaille péniblement*.

Cette idée !..

MÉDARD.

Elle vous fait frémir ?... ho ! Non, non, je ne vous appartiens pas... et tant mieux, monsieur... tant mieux.

MARSHALL, *étonné*.

Pourquoi donc ?

MÉDARD.

Parce que, malgré les torts que vous auriez eus pour moi, je serais trop honteux de paraître devant vous... de vous rendre un misérable qui doit finir mal... (*Il fait un pas.*) Thérèse me l'a prêté, c'est ma destinée !..MARSHALL, *vivement*.

Ne parlez pas ainsi... c'est avec ce langage et ces fausses

idées que beaucoup de jeunes gens se perdent... Notre destinée est souvent ce que nous la faisons nous-mêmes!...

MÉDARD.

Vous croyez, monsieur?... oh! si je le savais!...

MARSHALL.

Oui, jeune homme, ne désespérez pas de Dieu... écoutez votre douleur... vos remords... reprenez courage, vous m'avez sauvé la vie... moi, je vous sauverai l'honneur!

MÉDARD.

L'honneur!... (*Changeant de ton.*) Mais je ne pouvais rester à Paris; avec l'argent que vous m'avez donné, je me suis acheté ces habits, et j'ai versé le reste dans une compagnie américaine qui va me conduire au Mexique.

MARSHALL.

Au Mexique!... c'est bien!... sous un climat nouveau, allez chercher une vie nouvelle!...

MÉDARD.

Oui... je pars demain... Ainsi, monsieur, vous ne pouvez plus rien pour moi, que me garder une place dans votre mémoire!...

MARSHALL.

Au contraire... je puis vous aider à vous faire une position, vous donner une lettre de crédit... sur un banquier du Havre...

MÉDARD.

C'est là que je dois m'embarquer.

MARSHALL.

Vous embarquerez avec vous une pacotille de vingt mille francs...

MÉDARD.

Ah! monsieur!

MARSHALL.

Si cela ne suffit pas, vous me l'écrirez... Oui, je veux que le travail retrempe votre âme; que vous fassiez fortune; que vous puissiez reparaitre heureux, fier de vous-même, aux yeux de vos parents... si le destin peut vous les rendre.. Acceptez-vous?...

MÉDARD, *attendri jusqu'aux larmes.*

Ah! monsieur, permettez-moi de vous serrer la main... Je croirai un instant que j'ai retrouvé mon père!

MARSHALL.

Pauvre garçon!... (*Il lui donne la main.*) La voilà: (*Ils s'embrassent. Derbigny entre par la porte du fond et s'arrête surpris.*)

SCÈNE II.

DERBIGNY, MARSHALL, MÉDARD.

DERBIGNY.

Ah! pardon, monsieur le baron...

MARSHALL, à *Derbigny*.

Ah! c'est vous, mon cher ami, venez; vous avez tous mes pouvoirs... Tirez en mon nom sur la maison Hopfer...

DERBIGNY, *surpris*.

Du Havre?... Mais, si vous avez besoin!...

MARSHALL.

Non, non; qu'ils fassent livrer pour vingt mille francs de marchandises, destination du Mexique, à l'avoir de ce jeune homme, (à *mi-voir, et d'un air d'intelligence*) notre ancien Médard!...

DERBIGNY, *le désignant*.

Quoi!...

MARSHALL.

Oui, précisément... il y a de ces hasards providentiels!... (*Haut*) Médard, je vais, peut-être, quitter Paris ce matin même; vous m'écrirez... n'est-ce pas?...

MÉDARD, *tristement*.

Je ne vous reverrai donc plus, monsieur?

MARSHALL.

Espérons que si!... Un jour... et sans tristesse, sans regrets du passé... (*Montrant Derbigny*) Vous reviendrez trouver monsieur...

MÉDARD.

C'est que..., je voudrais être d-main matin au Havre...

DERBIGNY.

Si vous repassez dans une heure, vous me retrouverez encore ici, et tout sera prêt!

MARSHALL.

Adieu, Médard!... Courage!... persévérance!...

MÉDARD.

Oh! mon bienfaiteur!... puisse-je vous revoir!... et aussi heureux que... (*Il lui baise la main.*)

MARSHALL, *avec âme*.

Pour cela... souhaitez-moi de retrouver mon fils!

MÉDARD.

Oh! oui, et digne de vous!... (*Il lui baise encore la main et s'éloigne très-ému par le jardin en se retournant.*)

### SCÈNE III.

MARSHALL, DERBIGNY, puis AGÉNOR.

MARSHALL, *très-agité*.

Maintenant, songeons à mon départ... François...

DERBIGNY, *l'arrêtant, et avec intention*.

Un moment, mon ami. La personne dont vous allez chercher

des nouvelles en Prusse ne se nomme-t-elle pas Marguerite Grandin ?

MARSHALL.

Marguerite Grandin, oui !... Eh bien ?...

DERBIGNY.

Eh bien ! elle est à Paris !

MARSHALL, *vivement.*

A Paris !... Que dites-vous ? Comment pouvez-vous savoir ?

DERBIGNY.

Son nom figure dans l'enquête qui vient d'avoir lieu au sujet de la mort d'un de vos assassins... Marguerite Grandin habite dans le voisinage, et chez l'un des gardiens du chemin de fer du Nord... Elle a vu, de loin, l'horrible scène dont vous avez failli être la victime... Et c'est parce qu'elle a été appelée, ce matin même, à donner des renseignements, chez le juge d'instruction, que j'ai pu apprendre...

MARSHALL.

Est-il possible ?... Allons la trouver. Conduisez-moi sur-le-champ... il faut que je la voie !...

AGÉNOR, *entrant précipitamment.*

Ah ! mon oncle !... mon bon oncle ! vous continuez à être bien ?...

MARSHALL.

Où, où, très-bien ! (*Arrêtant Derbigny prêt à sortir.*) Mon ami, écrivez, il vaut mieux écrire. (*Il prend le bras du notaire.*)

AGÉNOR, *à gauche à lui-même, regardant son oncle.*

Quand je pense que j'aurais pu être cause d'un horrible malheur !... Misérable paillasse !... (*Haut, s'avançant.*) Mon oncle, je vous annonce une grande nouvelle...

MARSHALL.

Une nouvelle ?...

AGÉNOR.

Immense !... Votre neveu est devenu raisonnable !... (*Marshall retourne auprès de Derbigny qui écrit à droite. Agénor continuant.*) Et la preuve, c'est que je viens de rompre avec Camélia !... Je lui laisse mon mobilier... (*Revenant à Marshall.*) Et je pars après demain pour aller vous rejoindre en Allemagne.

MARSHALL, *vivement.*

Oh !... je ne partirai peut-être pas !

AGÉNOR.

Eh bien ! je demeurerai avec vous.

DERBIGNY.

Bravo ! jeune homme. (*Au baron.*) Voici la lettre pour madame Grandin.

ANGÉNOR, *surpris à ce nom.*

Madame Grandin?... chez qui j'étais avant-hier?...

MARSHALL, *vivement.*

Vous la connaissez?

ANGÉNOR.

Sans doute...

MARSHALL.

Mais, comment cela?

AGÉNOR.

Oh! c'est bien simple, mon oncle... Un acte de vertu de ma part!... J'ai dû être le parrain d'un enfant, fruit des amours de mademoiselle Thérèse, la fille de madame Grandin, avec un jeune ébéniste, qui l'a abandonnée.

MARSHALL, *à lui-même.*

Une fille!... Que dit-il?...

AGÉNOR.

On l'avait calomniée!... J'ai fait chercher son amoureux... Williams doit me l'amener ici... (*Frappé d'une idée.*) Eh! parbleu! moi qui veux les réconcilier, les marier? Voilà le notaire tout porté... Tenez, mon oncle, si vous ne partez pas, nous ferons le mariage, le baptême chez vous! ça vous distraira, vous aimez à faire du bien, ce sort de braves gens...

MARSHALL, *avec intention.*

Oui, oui, je les verrai! je veux les voir! (*Il sort avec le notaire.*)

AGÉNOR.

Bravo! mon oncle... J'aperçois déjà le jeune homme avec Williams.

#### SCÈNE IV.

AGÉNOR, CYPRIEN, *amené presque malgré lui par WILLIAMS.*

WILLIAMS.

Entrez donc! entrez, monsieur Cyprien, voici mon maître.

AGÉNOR, *à mi-voix, appelant Williams.*

Va voir si le père Martel est arrivé, et... tu m'entends... (*Williams sort à gauche. A Cyprien.*) Arrivez donc, déserteur!... on a bien de la peine à vous découvrir!... Vous ne travaillez donc plus, mon garçon?

CYPRIEN, *avec humeur.*

Non, j'ai changé d'état... Si c'est pour ça que vous me cherchiez, je vous salue...

AGÉNOR, *l'arrêtant.*

Arrêtez donc... J'ai eu une petite explication avec Camélia, et mon mobilier a besoin de grandes réparations!...

CYPRIEN.

Il ne manque pas d'ouvriers qui vous les feront... Salut, monsieur !...

AGÉNOR.

Un moment !... Oui, mon cher, nos liens sont brisés et mon petit Dunkerque aussi...

CYPRIEN.

Vous avez rompu avec elle ?... Si elle vous a trompé... c'est le cas qu'elle mérite... Les femmes qui trompent !...

AGÉNOR.

Ah ! je comprends ! c'est une allusion à Thérèse, que vous avez rendue si malheureuse !

CYPRIEN, *s'oubliant*.

Oh ! ça, c'est trop fort ?... surtout dans vot' bouche.

AGÉNOR.

Comment ?...

CYPRIEN.

Oui, je sais de ses nouvelles, à Thérèse !... Je sais de quoi il retourne entre nous... C'est plus *du cœur*, comme on dit !... j'ai de bons yeux... et je vois clair !...

AGÉNOR.

Eh bien ! mon cher garçon, voilà ce qui vous trompe !... On avait fait un conte à votre père... Ce vieux guerrier s'est laissé traiter comme un conscrit.

CYPRIEN, *avec colère*.

Mon père a eu raison... et n'en dites pas de mal, parce que ça ne se passerait pas bien !

AGÉNOR.

Ah ça, est-il rageur !... vous le croirez peut-être quand il vous le dira lui-même ?... Par ici, monsieur Martel !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTEL, *paraissant tout à coup à droite*.

MARTEL.

Présent, monsieur le comte !...

CYPRIEN, *surpris*.

Mon père !...

MARTEL.

Oui, mauvaise pratique, c'est moi.

AGÉNOR, *appuyant*.

Il a toujours sur le cœur votre accusation contre cette jeune fille !...

MARTEL.

Avancez à l'ordre, mauvais fantassin !... Si vous aviez rejoint vos drapeaux... en venant voir vot' père, au lieu de courir dans

Paris comme un chasseur de Vincennes... vous auriez su la vérité... que j'avais accusé une fille qu'était innocente comme l'agneau qui vient de naître!

CYPRIEN, *avec aigreur.*

Oui... joliment!... Vous venez la défendre à présent? il est bien temps!...

MARTEL.

C'est parce que je l'ai noircie, qu'aujourd'hui je vous dis qu'elle est blanche comme ma buffleterie un jour de parade!

CYPRIEN.

Bon!... bon!... je ne donne pas dans la parade.

MARTEL, *s'échauffant.*

Ah!...

CYPRIEN.

La vertu d'une femme ne se blanchit pas comme un mouchoir de pocho!

MARTEL.

Ah çà, conscrit! est-ce que vous êtes plus difficile que votre père?... A Champaubert, cinquante Prussiens n'ont pas pu le faire plier... et, ce matin, il a demandé pardon à deux femmes!...

CYPRIEN.

Je n'ai plus rien à demander à Thérèse...

MARTEL.

Plus rien, et l'enfant?... galopin!...

AGÉNOR, *plus doucement.*

Oui! Et l'enfant, galopin!

CYPRIEN.

Laissez donc, elle n'en sera pas embarrassée. (*Désignant Agénor.*) Monsieur s'en chargera!...

AGÉNOR.

Moi?... par exemple!... Il est charmant!...

MARTEL.

Il devient fou!...

CYPRIEN.

Non, non, ce que j'ai vu hier, et ce qui se passe aujourd'hui... Je connais mon rival à présent!

MARTEL.

Mais, animal! tu as donc la tête aussi dure qu'un boulet de quarante-huit?... (*Appuyant.*) J'avais été trompé par une canaille, un Judas, un traître!... Monsieur n'y est pour rien!...

CYPRIEN.

Allons donc! Je vous dis que je suis au courant, et que mon-

sieur était l'amoureux de Thérèse! C'est pour ça qu'il s'était faufilé comme parrain, soi-disant!...

AGÉNOR.

Moi?

CYPRIEN.

Pour faire manquer le mariage qui le contrariait...

MARTEL.

Lui?...

CYPRIEN.

Hier, je l'ai vu entrer chez elle!

AGÉNOR.

Ah çà, jeune Martel, vous avez un coup de marteau.

CYPRIEN, colère.

Monsieur!... *(La porte s'ouvre. Thérèse paraît suivie de Marguerite; William se retire quand elles sont entrées.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARGUERITE.

CYPRIEN.

Dieux!... Thérèse!... sa mère...

MARTEL, aux femmes.

V'là qu'il est jaloux de monsieur à présent!... qu'il prétend l'avoir vu chez vot' fille!...

THÉRÈSE, révoltée.

Oh! ma mère, allons-nous-en... Je ne veux plus le voir!

AGÉNOR.

Non, mademoiselle, restez!... il y va de ma réputation!... Parlez!...

THÉRÈSE.

Non; non, on n'a rien à dire aux personnes qui ont cessé de nous estimer... Allons nous-en!...

MARGUERITE, avec fermeté.

Non!... monsieur Cyprien, sachez bien que ce n'est pas à vous de mépriser une pauvre fille qui a eu le malheur d'avoir confiance en votre amour, en votre loyauté... ni une mère qui a eu la faiblesse de vous croire un honnête garçon!...

CYPRIEN, étonné.

Comment?...

MARGUERITE.

Monsieur est venu chez nous par honte d'âme, par commisération... pour faire votre devoir, pour nous empêcher de mourir de faim!...

CYPRIEN.

Il se pourrait ?...

MARGUERITE.

Regardez-nous, voyez la toilette d'une fille qui s'est vendue, et d'une mère qui l'a livrée !...

THÉRÈSE, *avec honte.*

Oh ! maman !...

AGÉNOR, *à lui-même.*

En fait de toilettes, quand je m'en mêle, je fais les choses mieux que ça !...

MARGUERITE.

Regardez la figure de cette fille, qui s'est consolée de votre abandon !... Tenez, n'a-t-elle pas le visage d'une femme bien heureuse ?

THÉRÈSE, *cachant son visage.*

Ma mère !

CYPRIEN, *à part.*

Comme elle est changée !

MARGUERITE.

La désolation que vous lui voyez, c'est votre ouvrage, admirez-le.

THÉRÈSE, *naïvement et sanglotant.*

Qu'avez-vous besoin de lui dire que je l'aimais tant que ça ?

CYPRIEN, *ému.*

Eh ben ! et moi ?... je ne l'aimais donc pas plus que père et mère ? plus que moi ?... plus que tout ?... qu'elle dise le contraire.

THÉRÈSE.

Oh ! il fut un temps !...

MARGUERITE, *avec amertume.*

Il en a bien donné la preuve !

CYPRIEN.

Pourquoi est-ce que j'ai quitté... que je me suis en allé, que je renonce à mon état, que le pavé de Paris me brûle les pieds depuis que j'y ai rentré... parce que je ne voyais qu'elle partout, que son idée est toujours là, devant mes yeux !

THÉRÈSE, *avec doute.*

O ciel !

CYPRIEN.

V'là pourquoi je vais aller tâcher de me faire casser la tête en Afrique... Adieu, adieu, Thérèse.

MARTEL, *courant après lui.*

Hein ! quoi ?

THÉRÈSE et LES AUTRES.

Vous êtes soldat ?

CYPRIEN.

Oui, et je pars tout à l'heure.

MARTEL.

Ah ! le chenspan... Ah çà, mais c'est de l'amour, ça !

CYPRIEN, colère.

Qu'est-ce que vous voulez que ça soit ?

MARTEL, avec humeur.

Est-ce que je sais !... Engagé !... a-t-on vu un clampin pareil !

CYPRIEN.

V'là c'que votr'trahison est cause !...

MARTEL.

Mais, mille millions de tonnerre ! tu n'as rien à lui reprocher.

THÉRÈSE, avec une dignité simple.

Monsieur Cyprien, si j'avais commis une faute à votre égard, après les remords que j'avais déjà, je serais morte avec votre enfant !

CYPRIEN, ému et doutant.

Mais, mon Dieu ! mon Dieu !... Ma bague en or que vous aviez donnée à un autre ?

MARTEL.

Mais, v'là une heure que je te corne aux oreilles que ton ami intime, ton brigand de Médard... il la lui avait volée !

THÉRÈSE.

Parce qu'il n'avait pas pu me voler mon amour pour vous. *(Voyant qu'il hésite à la croire.)* Tenez, monsieur. *(Elle lui tend un billet.)*

CYPRIEN, lisant.

« Thérèse, j'ai trompé monsieur Martel, je vous avais pris la » bague de Cyprien par jalousie... j'aurais commis un crime » pour être aimé de vous. Pardonnez-moi ! vous ne me reverrez » jamais. — Médard. » *(Parlé.)* Quoi ! je... mais, mon Dieu... ma bague... *(A Martel.)* Vous l'aviez... où est-elle donc ?

THÉRÈSE, tirant de son sein l'anneau qui est attaché à un ruban noir, et désignant son cœur.

Là, où vous étiez toujours... elle gardait votre place !

CYPRIEN.

Ah ! Thérèse... et moi qui...

MARTEL, montrant Thérèse.

Embrasse-la donc et ne fais plus de phrases !

CYPRIEN, avec sentiment.

Thérèse ! Thérèse !... le voulez-vous ?

THÉRÈSE, *souriant.*

Est-ce qu'on demande à une malade si elle veut la santé ?

CYPRIEN, *délinant de joie.*

Ah ! ah !... Eh ben ! non ! c'est trop !... encore ! encore ! vous aussi, maman... *(Il court à Agénor en passant devant Martel.)*  
Ah ! monsieur le comte !

MARTEL, *lui donnant un coup de canne par derrière.*

Et moi, polisson ? je suis donc de la Saint-Jean !

CYPRIEN.

Ah ! vous !... Je vous en ai joliment voulu... mais c'est fini...  
*(Il l'embrasse.)*

MARTEL.

Allons donc !

CYPRIEN, *par souvenir.*

Mais il me manque encore quelqu'un... mon garçon !... il n'est pas là ?

THÉRÈSE.

Depuis trois jours, il est chez une brave femme à Montmartre.

CYPRIEN, *gaiment.*

Allons lui présenter mes respects !

AGÉNOR, *les arrêtant.*

Pas encore... Mon oncle veut parler à votre femme.

THÉRÈSE et CYPRIEN, *étonnés.*

Monsieur votre oncle ?...

AGÉNOR.

Oui... oui... J'ai dans l'idée que nous ferons du même coup le contrat et le baptême !

TOUS, *avec joie.*

Vraiment ?

AGÉNOR, *allant à Marguerite.*

Madame, la voiture est à vos ordres... Allez me chercher mon filleul !

MARGUERITE.

J'y cours ! j'y cours !

THÉRÈSE, *la conduisant.*

Ah ! maman, vous pourrez vous reposer... je n'aurai plus besoin du médecin. *(Marguerite sort vivement. Au même instant la porte de Marshall s'ouvre, et l'on comprend qu'il a été témoin caché de cette scène.)*

#### SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARSHALL.

MARSHALL, *regardant sortir Marguerite, à part.*

C'est elle !... pauvre Marguerite !...

AGÉNOT, *l'apercevant.*

Ah! enfin, je vais savoir...

MARSHALL, *l'interrompant à mi-voix.*

Ne dis rien, et laisse-moi avec eux.

AGÉNOT, *déçu, à lui-même.*

Ah! très-bien!... Parbleu! une idée!... je vais acheter la corbeille de la mariée... ça fera bon effet... (*Marshall lui fait signe de sortir.*) Je m'en vais, mon oncle! je m'en vais. (*Il sort.* — *Les autres saluent le baron avec étonnement.*)

MARSHALL.

Veuillez vous asseoir, mademoiselle...

CYPRIEN, *croquant qu'il cherche le nom.*

Thérèse Grandin!

MARSHALL.

Bien... mais laissez-la parler, je vous prie. (*Cyprien voyant que Martel s'est assis, lui fait signe de se lever; il s'aperçoit de son oubli, et il suit doucement son fils par derrière, alors ils sont ainsi placés: Martel, Cyprien; Marshall, Thérèse.*)

MARSHALL.

Mademoiselle Thérèse connaît-elle bien les événements, les malheurs que sa mère a éprouvés?

THÉRÈSE, *qui est assise.*

Oui, monsieur, depuis bien peu de temps...

CYPRIEN, *l'interrompant.*

A son retour elle nous a conté...

MARTEL, *le regardant de travers, à mi-voix.*

Silence dans les rangs!...

MARSHALL.

Avant tout, je dois vous dire que, dans le cas où l'on retrouverait une personne native de Paris, nommée Marguerite Grandin, ayant habité la Prusse... Est-ce bien cela?

THÉRÈSE, *étonnée.*

Oui, monsieur.

MARSHALL.

J'ai été chargé de lui remettre une somme assez forte pour elle... ou pour son fils.

THÉRÈSE.

Quoi?...

MARTEL, *s'oubliant.*

Une dot pour ta haute paye!...

CYPRIEN, *à son tour, bas.*

Silence dans les rangs.

MARTEL, *obéissant.*

C'est juste!

MARSHALL.

Vous devez le savoir, vous n'êtes pas fille unique, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Hélas ! monsieur, d'après ce que ma mère nous a appris, j'aurais eu un frère et je serais née quelques mois après que le baron... (*hésitant*) mon père...

MARSHALL, *à part.*

Oh ! ma fille !... ce serait ma fille !... (*Haut.*) Ainsi, vous êtes née après que le baron était parti pour les Indes ?...

THÉRÈSE.

Oui, monsieur... de sorte qu'il n'a jamais su qu'il avait abandonné un fils et une fille.

MARSHALL.

Un fils et une fille !... En effet, il l'a toujours ignoré !... Mais votre frère, mademoiselle, qu'est-il devenu ?

THÉRÈSE.

Ah ! monsieur... Dieu seul peut le savoir.

MARSHALL.

Comment ?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Je ne dois peut-être pas répéter ce que ma mère m'a confié.

MARSHALL.

Point de réserve... Dans son intérêt, il est indispensable que je sache tout !... Parlez, ou je m'adresserai à elle-même... Parlez, parlez, je vous en prie.

THÉRÈSE.

Eh bien, monsieur, à la nouvelle du mariage de M. de Marshall avec une riche héritière de Batavia, ma mère devint folle... Elle habitait alors une petite maison sur les bords de la Loire... la campagne était ravagée par une inondation terrible... Déjà familiarisée avec la pensée de la mort, par le désastre qui l'entourait, elle résolut d'en finir avec la vie... C'était le 8 juin ; les flots battaient avec furie les fenêtres du rez-de-chaussée ; elle monta au premier, saisit la barcelonnette où dormait un pauvre petit garçon, ouvrit la croisée, et...

TOUS, *poussant un cri.*

Ah !

CYPRIEN, *très-ému.*

Le pauvre petit fut noyé ?

MARTEL, *troublé, lui impose silence.*

Mon Dieu... mais !...

THÉRÈSE.

Ce fut aussi ma question ; mais ma mère m'a répondu : « A

» partir de ce moment, j'ai perdu la mémoire, et j'ai toujours  
 » espéré que le ciel aura épargné ce crime à une mère... à une  
 » malheureuse folle!... » Car, elle n'a retrouvé la raison que  
 quelque temps après, dans l'un des hospices de Paris, le jour où  
 je vins au monde!

MARTEL, *agité, à lui-même.*

Mille tonnerres!... non!... ça ne serait pas impossible!

MARSHALL.

Et depuis, elle n'a jamais pu découvrir aucune trace!...

THÉRÈSE.

Jamais... C'est une éternelle douleur pour elle!

MARTEL, *qui continue à s'animer.*

Eh! oui... tonnerre!... je crois pouvoir vous assurer que son  
 garçon n'a pas été noyé!

TOUS.

O mon Dieu!... vous?...

MARTEL, *montrant sa jambe de bois; il passe devant son fils et  
 prend le n° 2.*

J'en mettrais ma jambe au feu!... Voici le bulletin!... non,  
 ça n'est pas ça!... Si c'était une de mes batailles, je la saurais  
 sur le bout du doigt!... Mais, c'est déjà vieux... et je n'y ai pas  
 plus repensé qu'à ma première cartouche.

THÉRÈSE et CYPRIEN, *le pressant.*

Papa!

MARSHALL, *de même.*

De grâce, monsieur...

MARTEL.

Attendez, sapredieu!... Ah! je suis au pas... Il est bon de  
 vous dire que je suis de la Tourraine, et que j'avais aux envi-  
 rons de Blois une sœur qui était mariée. (*A Cyprien.*) Tu te  
 rappelles, ton oncle et ta tante?

CYPRIEN, *impatient.*

Oui... oui... après... (*A part.*) Je ne m'en souviens pas  
 plus!...

MARTEL.

En 1835... c'est bien ça!... je leur écrivis que j'avais un fa-  
 meux logement à Paris, et que je serais bien content de les re-  
 cevoir dans mon hôtel.

CYPRIEN, *aux autres, à part.*

Oui... il croit que c'est à lui!

MARTEL.

Voilà ces braves gens qui m'arrivent un beau matin, et ils  
 amènent avec eux un bambin, qui pouvait avoir quatre-cinq ans...

Tiens, un neveu que je ne connaissais pas?... Il n'est pas à nous, qu'ils me disent, le bon Dieu nous en a fait cadeau... Ah... Eh ben ! les petits cadeaux !...

*THÉRÈSE, qui est passée près de lui.*

Mais où est-il ?

CYPRIEN.

Dites-le donc ?

MARTEL.

Tu es bon, toi, est-ce que je le sais ? C'était un salpêtre... un vrai diable !... Il aurait fallu le tenir à l'attache comme un chien fou... toujours à jouer ou à se battre dans la rue avec les autres gamins. Ils avaient été obligés de l'enfermer à l'auberge, et, un soir, en rentrant, plus personne... il avait déserté, le petit lâche !...

MARSHALL.

Mais, pourquoi supposez-vous que cet enfant pouvait être le même ?

MARTEL.

Eh bien ?... l'époque et puis la Loire, et le berceau... Ah ! rapristi ! J'ai oublié de vous dire que ces bonnes gens étaient meuniers, et ils me racontèrent que, pendant la dernière inondation, ils avaient trouvé accroché à la roue de leur moulin, un berceau en osier, dans lequel était cet enfant... son petit bras était taché de sang... Il avait eu la main droite profondément écorchée... je la vois encore... de ces cicatrices qui restent toujours... juste un coup de lance de Bédouin, j'en ai une demi-douzaine comme ça !

THÉRÈSE.

Ah ! si vous n'en savez pas plus !...

MARTEL.

Enfin, ça prouve toujours qu'il n'avait pas été noyé... Il me semble que c'est déjà beaucoup !

*CYPRIEN, hochant la tête.*

Ça serait beaucoup si on savait que c'était lui... n'est-ce pas, monsieur ?

MARTEL.

Mais, puisque l'enfant avait été jeté par la fenêtre dans l'eau, avec sa barcelonnette, et qu'elle est venue s'accrocher à l'aile d'un moulin... Des berceaux accrochés à des moulins, ça ne se voit pas tous les jours !...

MARSHALL.

On peut espérer qu'il a été sauvé, mais non pas prouver...

*MARTEL, s'obstinant.*

Mais, puisque ça est arrivé le 8 juin 1835.

MARSHALL.

En effet, cette date a été citée...

CYPRIEN, à *Martel*.

Vous en êtes sûr ?

MARTEL, *frappé d'une idée, à Cyprien et à Marshall*.Oh ! mon Dieu ! quelle idée ! éloignez Thérèse. (*Sur un geste de Marshall, Cyprien emmène Thérèse, à gauche ; elle entre dans la chambre du premier plan.*)MARTEL, *qui a rassemblé ses souvenirs*.

Et tenez, encore une preuve, ça me revient... Le 8 juin, c'est le jour de la Saint-Médard, n'est-ce pas ?... Eh ben !... à cause de ça... ma sœur, qui était une pieuse femme, avait voulu qu'on donnât le nom de Médard à ce petit... je m'en souviens à présent !...

MARSHALL et CYPRIEN, *vivement*.

Médard !... grand Dieu !

CYPRIEN.

Ce serait ?...

MARSHALL, *à lui-même*.

Oh ! plus de doute !

MARTEL.

Quoi donc ?

CYPRIEN.

Il me disait quelquefois : « C'est drôle que j'aime autant le vin, pour avoir été trouvé dans l'eau ! »

MARSHALL, *hors de lui*.

Ce serait lui !... lui... mon fils !

MARTEL, CYPRIEN, *saisis*.

Son fils !... Médard, son fils !

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WILLIAMS, puis MÉDARD.

WILLIAMS, *à Marshall, avec mystère*.

Monsieur le baron, le jeune homme à qui vous avez donné rendez-vous est là.

MARSHALL, *aux autres*.Pas un mot à Thérèse, ni à sa mère. (*Il les fait remonter, leur parle bas, et ils forment un groupe en haut, à droite.*)WILLIAMS, *qui était à la porte de gauche au fond, à Médard*.

Vous pouvez entrer, on vous attend.

MÉDARD, *à mi-voix*.

Monsieur, ayez la bonté de bien recommander au concierge

lé... *(Il lui parle bas. Pendant ce temps, Martel et Cyprien se mettent dans l'embrasure de la porte.)*

WILLIAMS.

Soyez tranquille... il est en sûreté. *(Il sort.)*

MARSHALL, allant à Médard.

C'est bien! Médard, vous êtes exact... *(Il tire deux papiers.)*  
Tenez, voici la lettre de crédit sur le Havre, et je vous prie de me donner votre signature. *(Il lui montre la table à droite.)*

MÉDARD, qui ne sait pas.

Monsieur, comment faut-il mettre?...

MARSHALL.

Votre nom, simplement. *(Pendant que Médard signe, il donne un coup d'œil à Martel, qui s'est avancé un peu. — En regardant signer Médard.)* Est-ce que vous avez servi?... Vous avez là une blessure...

MARTEL, bas à Cyprien.

La cicatrice!

MÉDARD, regardant sa main.

Non, monsieur, cela me vient d'enfance...

MARTEL, ne pouvant se retenir, s'écrie.

C'est lui!...

CYPRIEN.

C'est lui!...

MARSHALL, accablé.

Lui!...

MÉDARD, se retournant.

Monsieur Martel!... Et toi, Cyprien!... Ah! ne me faites pas de reproches. Je n'ai pas attendu ce moment pour me repentir de ma lâcheté à l'égard de mamzelle Thérèse!... Faites qu'elle soit heureuse!...

MARTEL, qui avait le bras levé.

Ah! j'allais me fâcher... mais il me désarme.

MÉDARD.

Je vais aller la trouver avant de partir, lui demander ma grâce!...

MARTEL.

Ce n'est pas la peine!

MÉDARD.

Oh! si... *(A lui-même.)* J'ai à lui remettre... un trésor qui la rendra bien heureuse! *(Musique.)*

MARGUERITE, criant de loin.

Thérèse! Thérèse!

MÉDARD.

Ah ! elle est ici ?... Et moi qui voulais courir chez elle ! *(Il se retire au fond.)*

MARGUERITE, *entrant pâle et hors d'elle.*

Thérèse !

THÉRÈSE, *paraissant à gauche.*

Ma mère qui m'appelle !...

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, MARGUERITE.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ?

MARGUERITE, *au fond.*

Thérèse !... ton enfant !...

MARTEL et CYPRIEN.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Quel malheur !...

THÉRÈSE, *avec un cri d'effroi.*

Il est mort ?

CYPRIEN, *épouvanté.*

Mort ?...

MARGUERITE.

Non, non... mais enlevé !... perdu !...

THÉRÈSE.

Ah !... *(Elle s'évanouit. Marguerite, Cyprien, François et Marshall qui accourent, la soutiennent.)*

MÉDARD, *qui est en haut de la scène à gauche, à mi-voix et vivement.*

Oh ! Dieu !... monsieur Martel... *(Il lui parle bas.)*MARTEL, *bas.*

Ah ! tonnerre ! *(Il sort vivement au milieu du trouble causé par l'évanouissement de Thérèse.)*

CYPRIEN.

Thérèse !... vous l'avez tuée !...

MARGUERITE.

Ma fille, entends-moi donc !...

THÉRÈSE, *suffoquant.*

Ren... rendez-moi mon enfant !

CYPRIEN, *avec rage.*

Oui, mon garçon !... Qu'en a-t-on fait ?

MARGUERITE, *émue.*

Obligée de le mettre chez une brave femme...

CYPRIEN.

Où ça ?

MARGUERITE.

A Montmartre... il y a trois jours...

CYPRIEN.

Eh ben ?

MARGUERITE.

Une heure après mon départ, à la nuit, une femme et un homme de mauvaise mine sont entrés pour demander du lait chaud... Quand elle est revenue l'apporter... les deux étrangers étaient partis, et l'enfant avait disparu !

CYPRIEN.

Ah ! les misérables !...

THÉRÈSE.

Cyprien !... notre enfant... nous ne le reverrons plus !.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

ENSEMBLE.

MARTEL, *criant du fond, à gauche.*

Cyprien ! Cyprien !

AGÉNOR, *criant du dehors, à droite.*

La voilà !... la voilà !...

AGÉNOR *entre en portant une corbeille élégante.*

La corbeille de la mariée !...

MARTEL, *entrant avec une barcelonnette très-simple.*

Et l'héritier de la couronne !...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTEL, AGÉNOR, DERBIGNY.

MARTEL, *avec le poupon.*

Retrouvé... Je l'ai retrouvé !.. c'est le second d'aujourd'hui... Je suis un saint Vincent de Paule !

LES AUTRES, *avec joie, entourent Martel.*

Ah ! ah !...

CYPRIEN, *parlant au marmot.*

Vous voilà, mauvais sujet ; d'où donc que vous venez ?... (*Il va le placer sur deux chaises qui sont au fond, près de la cheminée.*)

MARTEL.

Il flânait dans la loge du portier !... (*A mi-voix, et désignant Médard qui est à l'écart, au fond.*) C'est lui qui l'avait découvert !...

LES FEMMES, *avec effroi, en le voyant.*

Monsieur Médard !

CYPRIEN, avec colère.

Encore toi !

MÉDARD, s'avancant un peu.

Ne m'accusez pas... le malheureux qui était mon mauvais génie... avait eu seul l'horrible pensée de mettre par là Thérèse dans ma dépendance !... C'est ce matin seulement que j'ai pu rejoindre sa complice.

MARTEL et CYPRIEN.

Quelle infamie !...

MÉDARD.

J'allais courir, espérant vous épargner ce chagrin... lorsque je vous ai rencontrés tous ici.

CYPRIEN.

Vlà un trait... qui répare bien des choses !

MÉDARD, d'un ton suppliant.

Mademoiselle Thérèse... vous ne me dites rien ?

CYPRIEN, avec bonté.

Thérèse, il te fait des excuses !

THÉRÈSE jette un regard sur sa mère et son enfant, et prend la main de Cyprien.

Ah !... à présent !...

MARSHALL, près d'elle.

Sois bonne, chère enfant, tu es heureuse, et lui... (A l'oreille.)  
Ton frère !... ton frère !

THÉRÈSE, tressaillant.

Ciel !

MARSHALL, par derrière, lui impose silence.

Chut !...

CYPRIEN, le doigt sur la bouche.

Il t'a dit ?...

MARSHALL, de même, à Cyprien.

Chut !... (Il va rejoindre Derbigny en haut de la scène.)

THÉRÈSE, d'une voix tremblante et avec âme.

Monsieur Médard... je ne vous en veux plus !... je prierai Dieu pour vous, tous les jours !

MÉDARD, baisant sa main avec respect.

Oh ! merci !... merci !

CYPRIEN, bas à Thérèse, avec effroi.

Et quand on pense qu'il t'aimait !...

THÉRÈSE, avec candeur.

Son cœur se trompait d'amour, voilà tout !...

DERBIGNY.

Marguerite Grandin... après tant d'épreuves, la destinée vous a conduite dans cette maison pour vous les faire oublier.

MARGUERITE.

Moi... chez qui suis-je donc ?

MARTEL, à Marguerite.

Maintenant, madame Grandin, remerciez le ciel et bénissez tous vos enfants.

MARGUERITE, avec tristesse.

Tous mes enfants !... Ah ! par malheur il m'en manque un !

MARTEL, à mi-voix, à Médard.

A genoux, Médard.

MÉDARD, qui a entendu Marguerite, et dans un trouble extrême.

(A mi-voix.) Quoi, monsieur, ce serait elle !..

MARTEL, le masquant aux yeux des autres, et avec force, à mi-voix.

A genoux !... c'est la bénédiction d'un nouveau drapeau !...  
(Thérèse et Cyprien sont à genoux près de Marguerite, Médard près de Martel, Marshall au fond, Agénor à droite, qui regarde ce tableau.)

MARGUERITE, élevant la main.

O mes enfants, pardonnez les fautes de vos parents, et soyez tous bénis !

MÉDARD, avec joie, à mi-voix.

Ah ! le ciel m'a donc fait grâce !

MARTEL, à Médard.

A présent, partez... partez !... et peut-être un jour...

MARSHALL s'est approché de Martel, et lui prenant la main.

Un jour !... c'est moi qui les réunirai !... (Médard est près de la porte de gauche, et Marguerite embrasse Thérèse et Cyprien.)

CYPRIEN, désignant le berceau.

Il ne l'arrivera jamais rien de tout ça, mon petit vieux ; tu ne seras jamais abandonné !

(Tableau. La toile tombe.)

